This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580302 7

ENOX LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.

NKK
AUGIER

POÉSIES COMPLÈTES

DE

ÉMILE AUGIER

ASTOR NEW YORK

DU MÊME AUTEUR

GABRIELLE, comédie en cinq actes et en vers.....	2 fr.	»
LA CIGUË, comédie en deux actes et en vers.....	1	50
L'AVENTURIÈRE, comédie en cinq actes et en vers.....	1	50
L'HOMME DE BIEN, comédie en trois actes et en vers.....	1	50
L'HABIT VERT, proverbe en un acte.....	1	»
LA CHASSE AU ROMAN, comédie en trois actes..	1	50
SAPHO, opéra en trois actes.....	1	»
DIANE, drame en cinq actes et en vers.....	2	»
PHILIBERTE, comédie en trois actes et en vers.....	1	50
LA PIERRE DE TOUCHE, comédie en cinq actes et en prose	2	»
LE GENDRE DE M. POIRIER, comédie en quatre actes et en prose.....	2	»
CEINTURE DORÉE, comédie en trois actes et en prose.....	1	50
LE MARIAGE D'OLYMPE, comédie en trois actes et en prose.	1	50

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT LOUIS, 46.

POÉSIES COMPLÈTES

DE

ÉMILE AUGIER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

— Droits de reproduction et de traduction réservés. —

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AU LECTEUR

Ce n'est pas seulement l'hirondelle et son nid
Qui cherchent un refuge au monument superbe :
On voit mainte fleurette et mainte touffe d'herbe
Pointer entre les joints complaisants du granit.

Du mur qui s'en égaie et qui s'en rajeunit
S'il les faut arracher, faites-en une gerbe :
Toute fleur a son miel, comme dit le proverbe,
Et rien n'est à jeter de ce que Dieu bénit.

Or je rassemble ici, sans autres commentaires,

Ces vers de tous les tons, amoureux ou falots,
Dans les joints de mon œuvre à l'aventure éclos.

Ils sont pareils en tout à ces pariétaires
Dont mon sonnet, lecteur, parle au commencement...
Sauf que leur mur natal n'est pas un monument.

Juin 1852.

POÉSIES

A F. PONSARD

Jeune homme fortuné, pour qui la Muse antique
N'a pas de corps secret ni de voile pudique,
Dis-moi près de quel bois, au bord de quel ruisseau
Tu la surpris baignant ses pieds polis dans l'eau,
Et, lorsqu'elle fuyait confuse d'être nue,
Par quels discours charmants elle fut retenue.
Sans doute tu lui dis : « Muse, ne me crains pas :
Décroise et de ton sein laisse tomber tes bras;
Je suis digne de voir ta beauté tout entière,
Car depuis bien longtemps je te cherche et révère;
Je fais mépris de ceux qui font mépris de toi,
Qui te trouvent trop vieille et ton regard trop froid
Et ne se doutent pas, les fous, qu'une Immortelle
N'est pas sujette à l'âge et reste toujours belle!

J'ai parfois entendu que Phœbus Apollon
Était mort ou dormait sur le vert Hélicon ;
Muse, par tes pieds blancs qu'agenouillé je touche,
Mène-moi vers sa tombe, ou s'il dort, vers sa couche,
Que je puisse adorer son tombeau s'il est mort,
Ou par mes doux concerts le réveiller s'il dort. »
Tu lui parlas ainsi, mais d'une voix divine.
Alors elle : « A ton chant, je sais ton origine;
Corneille est ton aïeul, et le triste Chénier
Sans toi de mes enfants eût été le dernier.
Regarde-moi ! Je suis des poëtes la mère,
Celle qui de ses chants berça le grand Homère,
Celle qui seulement entrevue une fois,
Subjugue pour jamais les esprits sous ses lois,
Entre violemment au sein des plus rebelles,
Leur défend de porter en eux d'autres modèles,
Et grandissant chacun à son souffle de feu,
Fait d'un homme un poëte et d'un poëte un dieu !
Qu'importe sur ces monts que Phœbus gise ou dorme !
Regarde, et dans tes vers souviens-toi de ma forme,
Car, je t'en avertis, mon immortalité
Se gagne à réfléchir ma parfaite beauté ! »

Et toi, tu te souviens de l'heureuse rencontre :

La vision divine en tous tes vers se montre,
Et l'on sent à travers leur grâce et leur vigueur
Que la Muse à tes yeux oublia sa pudeur,
Se montra, comme elle est, forte et pleine de grâce,
Et ne t'interdit point de retrouver sa trace.

Février 1848.

JUILLET

O mes amis, ô vous qui n'avez pas d'affaire,
Pourquoi demeurez-vous dans Paris solitaire
Lorsque l'ardent juillet et la saison d'été
Chassent aux champs quiconque a de la liberté?
Ne souhaitez-vous pas reposer votre vue
Des toits, des murs, des gens qui passent dans la rue?
Si vous m'aimez encore et si vous êtes las
De cette sécheresse et de ce grand fracas,
Venez, je vous attends; quittez une rivière
Entre ses quais brûlants tristement prisonnière,

Et qui dans un lit sec semble contre son gré
Pousser avec effort quelque flot altéré.

Je sais parmi nos bois une claire fontaine,
Fraîche même à midi, tant son eau souterraine
Par des canaux cachés au soleil, sous les monts,
S'est refroidie avant d'entrer en ces vallons,
Et tant elle a choisi, pour percer la colline,
Un recoin ombragé de la forêt voisine.
Ce n'est pas un ruisseau comme en veut un amant,
Qui sur son flot plaintif emporte lentement
Le feuillage des bois desséché par l'automne
Et berce la tristesse à son bruit monotone;
Il n'a pas, sous les monts dont il quitte le seuil,
Appris à sangloter de quelque nymphe en deuil;
Mais, comme un écolier paresseux qui déserte,
Il s'évade gaîment dans la campagne verte,
Court en avant, revient, fait cent tours, s'amusant
Tantôt à s'exercer contre un caillou luisant,
S'il pourra l'entraîner vers des rives nouvelles,
Et tantôt à courber les herbes moins rebelles.
Sur leurs fronts chevelus, des tilleuls à l'entour
Soutiennent dans les airs le poids brûlant du jour,
Et, tandis qu'à leurs pieds l'onde se précipite,

De leurs rameaux unis ils protégent sa fuite.

—Ceux qui les ont plantés sont morts depuis longtemps.
Sans doute ils ont voulu qu'après le doux printemps,
Lorsque l'été, jaloux de la fraîcheur des sources,
Trompe la soif aride au bout des longues courses,
Un lieu fidèle et sûr leur gardât la boisson
Qui fait que le buveur rend grâce à l'échanson.
Sans doute ils ont hanté souvent cette retraite,
Amenant avec eux un appareil de fête,
Et ces arbres muets, magnifiques rideaux,
Ont prêté leur tenture à maints riants tableaux.
Ils ont vu les valets dans les vastes corbeilles
Porter les blonds gâteaux et les noires bouteilles,
Mettre au bain dans le flot du limpide courant
Les flacons de cristal pleins d'un vin transparent,
Et, mollement couchés sous les ombres épaisses,
Les jeunes gens d'alors et leurs jeunes maîtresses.
Plus d'une entremêla, sur ce plaisant gazon,
Ses pieds lascifs au bruit d'une allègre chanson,
Savante à remuer d'une grâce amoureuse
Et sa hanche arrondie et sa taille nerveuse,
Tandis que sur son corps qu'ils dessinent les vents
De ses habits légers collent les plis mouvants.

Dans ce coin, des buveurs autour d'une bouteille
Ont tenu les propos que le bon vin conseille,
Et rendu l'heure prompte à s'enfuir, excitant
Le chant par la boisson et la soif par le chant.

Où donc sont ces rieurs? où la danse folâtre?
Où donc ces pieds mignons, ces épaules d'albâtre?
Où toute cette joie? Où les neiges d'autan.
— Qu'importe, mes amis? n'en demandons pas tant.
La source coule encore à travers la prairie;
Ces morts, en y buvant, ne nous l'ont pas tarie;
L'ombrage qu'ils aimaient ne porte pas leur deuil,
Et, comme il le leur fit, il va nous faire accueil.
Allons, c'est notre tour d'être jeunes, de rire,
D'aimer et d'aspirer les senteurs du zéphyre!
Venez, amis, partons, puisque c'est notre tour,
Et qu'avec soi chacun emmène son amour.
Quand on s'égare aux bois avec une maîtresse,
Et qu'on porte en son sein la puissante jeunesse,
A quoi bon, mes amis, s'informer par quels pieds
Les chemins qu'on parcourt furent jadis frayés?

OCTOBRE

Puisque Cybèle a clos ses amours de l'année,
Puisqu'elle a, jusqu'à mai, veuve du beau soleil,
Feuille à feuille quitté sa robe d'hyménée,
Et que, froide déjà, triste et découronnée,
Elle va réparer ses flancs dans le sommeil;

Puisque les vignerons ont fini la vendange,
Que le vin a coulé sous l'effort des pressoirs,
Que pour les soins d'hiver le village s'arrange,
Que l'attirail des champs s'abrite sous la grange,
Et que les froids matins se rapprochent des soirs;

Quittons les champs mouillés et les vignes désertes;

Regagnons à Paris nos gîtes enfumés :
Ce n'est plus la saison des vestes entr'ouvertes,
Des chaleurs qui faisaient aimer les ombres vertes,
Des levers matinaux et des toits mal fermés.

Ce qu'il faut maintenant, c'est une chambre close,
Un foyer où pétille un fagot de genêts,
De la bière, une pipe, et, dessus toute chose,
Deux compagnons qu'on aime, avec lesquels on cause
Bien avant dans la nuit, les pieds sur les chenets.

WATTEAU

J'aime les nobles parcs aux arbres réguliers,
Comme on n'en voit, hélas! plus guère qu'en gravure,
Avec de la charmille et de grands escaliers
Montés et descendus par des gens en parure.

Sur la dernière marche est un jeune galant
Qui conduit aux bosquets une fine marquise,
Tient un discours rapide et marche d'un pas lent,
Pour qu'avant le bosquet la pauvre âme soit prise.

Ou bien ce sont encore, au plus frais d'un jardin,
Des couples d'amoureux assis sur l'herbe molle,

Négligemment vêtus de vestes de satin,
Causant d'amour, dansant, ou jouant de la viole.

Oh! les charmants tableaux! Que ces gens sont heureux!
Comme leur vie est calme, et comme ils n'ont d'affaire
Que les riants propos, la musique, les jeux,
Le loisir sans scrupule et l'amour sans mystère!

A UNE JEUNE FEMME

Allez, mes vers, saluer celle
Devant qui je tremble et rougis;
Tâchez de plaire à cette belle :
Pauvres enfants de ma cervelle,
C'est la maîtresse du logis!

Comment et par quel sortilége
Est-elle entrée ainsi chez moi?
O mes pauvres amis, qu'en sais-je?
Il n'a pas été long le siége!
Elle a dit : Sésame, ouvre-toi.

Et dès qu'elle s'est fait connaître,

Tout s'est ouvert à deux battants,
Esprit et cœur, porte et fenêtre,
Comme une maison à son maître
Qu'elle attendait depuis longtemps.

Quel est donc ce visage rose
Par qui nous sommes possédés,
Qui nous traite comme sa chose
Et des gens à son gré dispose
Après les avoir regardés?

Désormais vous dépendez d'elle.
Comme des fleurs sur ses genoux
Tombez, mes vers, troupe fidèle,
Et dites à cette Immortelle :
Muse, qu'ordonnes-tu de nous?

SUR

UN ENVOI DE FLEURS

Si l'on veut savoir qui m'envoie
Ces belles fleurs,
Elles me viennent d'où la joie
Et les douleurs.

Elles me viennent d'où ma vie
Pend désormais,
De celle-là pour qui j'oublie
Ceux que j'aimais.

Si l'on cherche pourquoi je l'aime
A cet excès,

Hélas! je n'en sais rien moi-même :
Ce que je sais

C'est que dans ses yeux on voit luire
Tout son esprit,
Et qu'au coin de son fin sourire
Mon cœur se prit.

Comme un oiseau qui s'effarouche
Et fuit dans l'air,
Plus je le cherche sur sa bouche,
Plus il se perd.

C'est pourquoi celle qui m'envoie
Ces belles fleurs
Est celle d'où me vient la joie
Et les douleurs.

LE RENOUVEAU

Non, l'illusion n'est pas morte,
Non, je n'ai pas fini d'aimer!
Non! Ma jeunesse est la plus forte,
Et les maux entrés par sa porte
En sont sortis sans la fermer.

Mon cœur, un temps las de tourmente,
Est maintenant las de repos;
J'y sens la séve qui fermente
Comme après la saison dormante
Dans les bourgeons tout frais éclos.

Oui, tout renaît, tout recommence!

J'ai retrouvé mes chers vingt ans;
J'ai retrouvé cette démence
Qui peuple l'horizon immense
D'un fantôme aux yeux inconstants.

Seulement mon cœur sans alarme
Se précipitait autrefois :
Mais la vie a rompu le charme;
Je sais qu'il est plus d'une larme
Au fond de la coupe où je bois.

Je sais que toute joie est brève;
Je sais qu'avec un sort pareil
Rien ne commence et ne s'achève,
Et que plus divin est le rêve
Plus sombre en sera le réveil.

Mais je sais surtout une chose :
Je sais que, dussé-je en mourir,
Tout mon bonheur en toi repose,
Et que sur ta lèvre mi-close,
Je veux tout entier le tarir.

DÉPART

Je veux oublier, oublier que j'aime;
Emmenez-moi loin, amis, loin d'ici,
En Espagne, en Flandre, à Naple, en Bohême,
Si loin qu'en chemin reste mon souci...
Que restera-t-il en moi de moi-même
Quand à m'en guérir j'aurai réussi?

N'importe! je veux fermer ma blessure;
Les longues douleurs ne sont pas mon lot.
Allons par pays courir l'aventure,
Pour nous secouer partons au galop

—Sans te dire adieu, chère créature,
Car mon cœur fondrait, fondrait en sanglot.

Nous reposerons la course assouvie
Dans le serpolet, le baume et le thym;
Mais si d'en cueillir il me prend envie,
Détournez mes doigts d'un fatal butin,
Car ce fut ainsi qu'elle prit ma vie,
Sans en rien savoir, par un frais matin.

J'étais à genoux parmi la bruyère...
Partons, mes amis, j'ai soif de courir!
Que mon cheval jette au vent sa crinièr ,
Voyons l'horizon devant nous s'ouvrir...
Ah! partez sans moi : l'âme prisonnière
Aime sa prison et veut y mourir!

A UNE JEUNE FILLE

Pauvre enfant, qui voulez combattre la nature,
Qui doutez de l'amour et repoussez sa loi,
Qu'avez-vous donc souffert, et par quelle blessure
Ce cœur de dix-huit ans a-t-il perdu la foi?

La fleur d'avril est-elle à tout jamais fanée
Pour avoir frissonné sous un souffle du nord?
La coupe de vos jours est-elle empoisonnée
Par un pleur de vos yeux qui coula sur le bord?

Moi qui suis déjà vieux dans les choses humaines,
Dont le cœur a saigné plus souvent qu'à son tour,

Je ne regrette pas le sang pur dont mes veines
Ont rougi les buissons où je cherchais l'amour.

Car ce que m'ont appris la ronce et les épines,
C'est qu'il n'est rien de bon au monde que d'aimer,
Que même les douleurs de l'amour sont divines,
Et qu'il vaut mieux briser son cœur que le fermer.

BOIRE A L'OMBRE

Je n'ai pas soif, vieillard, merci.
Mon cœur a bien autre souci
Que la bouteille !
Toi, cependant, paisible et gai,
Tu bois à l'ombre, à petit gué,
Sous une treille.

Tu ris au gobelet d'étain,
Et nul d'un jugement certain
Ne pourrait dire
— A voir tes regards complaisants, —

Qui creusa tes rides, des ans
Ou du sourire.

Tu n'as pas connu même un jour
La plaie ardente d'un amour
Mis en risée,
Ou si tu l'as eue à vingt ans,
Du moins l'as-tu depuis longtemps
Cicatrisée.

O vieillard, que je donnerais
Mes cheveux noirs et mon sang frais
Et ma jeunesse,
Pour m'être acquitté de souffrir,
Et comme toi, près de mourir,
Boire en liesse !

IVRESSE

Quatre Vénitiens, jeunes, beaux, harnachés
De damas mêlé d'or, avec eux quatre femmes
Attrayantes hélas! comme les sept péchés,
Trop belles pour avoir à perdre encor leurs âmes,

Banquetaient parmi l'herbe, au creux d'un frais vallon,
Sous un ombrage humide, épais et presque sombre,
Sans souci du sénat couchés de tout leur long,
Et ne songeant à rien qu'à boire et prendre l'ombre.

Une large échappée, en face, laissait voir,
Pour comble de gaîté, de fraîcheur et de rire,
Sous un ciel de midi, resplendissant miroir,

La plaine poudroyer et les feuilles reluire.

Aussi tous les buveurs d'avoir l'esprit content;
Chacun de festoyer sa voisine folâtre,
De prévoir la vieillesse et de boire d'autant,
Et d'essuyer sa lèvre aux épaules d'albâtre.

Un convive soudain, blond et svelte buveur,
Qui vidait les flacons de vin grec par rasades,
Et qui depuis un temps gardait un air rêveur,
Se leva sur le coude et dit aux camarades :

« Le serpent se moquait quand il a prétendu
Que l'arbre de science est celui de la pomme;
Et notre brave aïeul à crédit s'est perdu,
Car c'est le raisin seul qui fait un dieu de l'homme.

« Le secret du grand œuvre est dans ce gobelet.
Salut, vin créateur qui doubles toutes choses!
Le monde que fit Dieu serait beaucoup trop laid
S'il ne s'embellissait de tes métamorphoses!

« Anime de ton feu ces arbres idiots
Dont le soleil ne peut chauffer la tête verte;

Donne le mouvement à leur morne repos,
Fais-moi grouiller un peu cette nature inerte.

« La bonne mère, il faut tourner autour de moi ;
Je le veux ! et tant pis si cela vous dérange.
Allons, donne l'exemple aux autres comme un roi,
Vieux chêne ! Il est bien temps que le pied te démange

« En route ! Suivez-le, dansez en rond, dansez,
Platanes et tilleuls, détachez vos racines ;
Nouez et dénouez vos cœurs entrelacés ;
Voici descendre à vous les frênes des collines.

« Par Bacchus ! la gaîté gagne jusqu'aux cyprès !
Le branle universel s'établit sur le monde :
Les coteaux, les rochers, le ciel, les eaux, les prés,
Tout s'agite et bondit et se met de la ronde.

« Et dire que je suis le centre et le soleil
De ce vertige immense où plus rien ne repose !
Versez, amis, versez encor du vin vermeil ;
Donnez le dernier coup à mon apothéose. »

Et tout en s'endormant, ce dieu des tourbillons

Voyait, les yeux fermés, tournoyer les ténèbres,
Et passer devant lui d'étranges papillons
Verts, jaunes, rouges, noirs, rayés comme des zèbres.

Or, pendant qu'il cuvait l'extase du raisin,
Sa maîtresse aux yeux clairs, belle comme Uranie,
Se penchant, dit tout bas à son jeune voisin :
« Mon bien-aimé n'est pas de bonne compagnie. »

FLAVIE

— Ote-moi mon amour, ou satisfais mes vœux :
Il faut être moins belle, ô Flavie, ou moins sage;
Et si tu ne peux pas empêcher tes cheveux
De ruisseler en onde autour de ton visage,
Ni ton front d'être blanc, ni d'être noirs tes yeux,
Empêche au moins ton cœur de m'être aussi sauvage.

— Crois-tu donc que l'on peut commander à son cœur?
On aime malgré soi, car l'amour est un hôte
Qui vient à son caprice et toujours en vainqueur,

C'est à toi de m'ôter le repos que je t'ôte;
Et si je ne sens pas ton trouble et ta langueur,
Ne m'en accuse plus, berger, car c'est ta faute.

— Que puis-je faire plus, dis-moi, pour être aimé?
Puisque rien ne t'émeut, ni ma longue prière,
Ni le deuil qui m'a pris mon chant accoutumé,
Ni mon front qui pâlit et fait peur à ma mère;
Par quel charme ton cœur peut-il être charmé?
Je t'aime et ne sais pas d'autre ruse pour plaire.

— L'industrieux amant et l'esprit délié,
Qui pour une défaite a perdu l'espérance!
Tu te crois sans ressource, et tu n'as essayé,
Pauvre garçon, qu'un piége à mon indifférence?
Puisque tu ne m'as pu toucher par la pitié,
Tente-moi, si tu peux, par la reconnaissance.

— J'ai chez moi certaine urne à rafraîchir le vin,
Dont chaque anse, sculptée en forme de bacchante,
Semble inviter les gens par un geste divin
A plonger dans le flot une coupe fréquente :
Je te la donnerais, pourvu qu'il te souvînt
De la venir chercher sous le berceau d'acanthe.

— Si ton urne est si belle, avant la fin du jour
Apporte-la, berger, et je viendrai la prendre.
— Fille avare! c'est moi qui refuse à mon tour!
Tu ne méritais pas un serviteur si tendre.
Je conserve mon urne et suis guéri. L'amour
Ne vaut pas qu'on l'achète alors qu'il est à vendre.

ORSO

« Cette chanson sauvage et cette voix lointaine
Ma chère, c'est Orso qui revient dans la plaine,
Orso qui m'a vue hier et me verra demain;
Suivant de la montagne une dernière pente,
Il guide lestement son troupeau lourd, et chante
Parmi les pieds pesants des bœufs sur le chemin.

« Quand il passe le soir, la belle paysanne
Qui vient de récolter ses blés mûrs et qui vanne,
Pour le mieux voir passer, pour mieux ouïr son chant,

Monte sur les degrés écornés de sa porte,
Et dit qu'il est plus beau le soir, et qu'il emporte
Dans ses cheveux dorés un rayon du couchant.

« Quand il passe au matin par la plaine, les filles
S'arrêtent pour le voir et posent leurs faucilles;
Car son visage alors est plus pur et vermeil;
Il a soigneusement peigné sa barbe molle
Et porte sur son front la joyeuse auréole
Qu'après un jour de peine on prend dans le sommeil.

« Mais le pâtre a le cœur plus haut que sa fortune;
Et sans s'inquiéter s'il est aimé d'aucune,
Si les filles des champs rougissent à son nom,
Et, faisant leur travail au cri de la cigale,
Songent à mieux garder leur figure du hâle
Pour disputer son cœur, Orso prend le plus long.

« Orso prend le plus long de deux milles peut-être,
Pour voir flotter un pan de voile à ma fenêtre.
Mais c'est là que finit son audace d'amour!
Et moi, pour consoler sa tendresse muette,
A ses yeux tous les soirs j'accorde cette fête,
Et lui laisse emporter du bonheur pour un jour

Ainsi parlait Stella, fille noble de Sienne.
Le pâtre, insouciant de la patricienne,
Avait une maîtresse au village voisin ;
Et ne l'eût pas troquée avec une marquise,
Car elle avait l'œil noir et la taille bien prise,
Et jamais cœur plus doux n'habita plus beau sein.

LE CAVALIER

« Entre ces deux chemins, quel est le mien, la fille?
— Où vas-tu, cavalier? car tu ne le dis pas.
— Ta jambe nue est ronde, et fine ta cheville;
Sur ton front ta corbeille arrondit tes beaux bras;
Les cils sont longs et noirs sous lesquels ton œil brille...
Et j'ignore où je vais, car je vais où tu vas.

— Tu vas donc chez Téo, le beau pasteur de chèvres,
A qui ma jambe ronde aura bientôt porté
Les cils noirs de mes yeux, les baisers de mes lèvres,

Tout ce que j'ai d'amour, ce que j'ai de beauté ;
Et c'est encor trop peu pour les ardentes fièvres
Que ma présence allume en son cœur enchanté.

— S'il ne faut que t'aimer pour t'avoir en partage,
Je t'aime. Mais s'il faut pour te plaire un troupeau
Qu'on mène tous les jours tondre le pâturage,
Maudit soit le destin qui m'a dès le berceau
Marqué pour les combats, le fer et le carnage,
Et fait homme d'épée et non de chalumeau !

— Un guerrier est un roi parmi la race humaine !
Les bergers en tremblant lui font un bon accueil,
Et la femme qu'il aime a droit d'être hautaine
Car sa maison est crainte et son nom veille au seuil.
Que j'aimerais Téo, s'il était capitaine,
Et d'un fer redouté soutenait mon orgueil !

— Monte en croupe avec moi. Sans peur d'être reprise
Tu pourras être fière et narguer l'envieux.
Ma part dans le butin de toute ville prise
Ornera ton beau col de colliers précieux ;
Je veux qu'en nous voyant passer tous deux, on dise :
O l'épouse splendide et l'époux glorieux !

— Hé quoi ! méchant, pour toi tu veux que je trahisse
La foi que j'ai jurée au pauvre chevrier !
Mais, si je l'abandonne, il faudra qu'il périsse...
Il me l'a dit au moins. Et puis, beau cavalier,
Comment à tes côtés veux-tu que je me hisse
Si tu ne me tends pas la main et l'étrier ?

LE RETOUR

Quel bonheur, compagnons, après tant de carnage,
De retourner chez soi paisible et glorieux,
De conter ses combats aux filles du village
En suivant la terreur du récit dans leurs yeux!

Notre fière tournure embarrasse nos belles;
Chacune à nos baisers d'un air gauche et charmant
Offre sa joue en fleur et nous craint infidèles,
Tant nous leur semblons beaux et vêtus galamment!

Marguerite m'attend et j'aime Marguerite.
Couché dans mon manteau sur la terre, le soir,

Je la voyais toujours rose, fine et petite,
Comme au temps où venant sur mes genoux s'asseoir,

Elle appuyait gaîment sa tête sur la mienne,
Et ne soupçonnait pas un sujet de rougeur
Dans ce doux voisinage où sa paisible haleine
D'un tumulte effréné soulevait tout mon cœur.

L'avez-vous vue, amis, par la danse essoufflée?
En vain sur le gazon elle se reposait,
Et voulait réprimer de sa main effilée
Son jeune sein rebelle aux gênes du corset.

Tel un oiseau surpris sous l'épaisse feuillée
Qui fuit loin, et, bientôt à l'abri du chasseur,
Ne peut rendre le calme à sa plume effrayée,
Et tremble encor longtemps après avoir eu peur.

Nous approchons. Voici les sentiers remplis d'herbes
Par où nous revenions le soir de la moisson.
Les filles nous suivaient; nous leur portions leurs gerbes,
Et trouvions le chemin court jusqu'à la maison.

J'étais si jeune alors que lorsque Marguerite

De mon baiser timide éloignait son front blanc,
J'attendais sottement que la pauvre petite
Me rapportât son front ou sa joue en tremblant.

Après nos garnisons aux amours passagères,
Au toit de nos parents cherchons d'autres amours;
Au toit de nos parents de jeunes ménagères
S'élèvent pour nos lits, plus belles tous les jours.

Quelle est cette rougeaude aux cheveux de filasse,
Dont le gros œil me fixe assez effrontément?
Qu'elle est laide, mordieu! — Gare donc que je passe!
Vous me reconnaîtrez au jour du jugement.

— Max, dit la fille, Max, c'est moi, ta fiancée!
— Mort non pas de mes jours! ne me plaisantez pas!
Vous Marguerite, vous, celle que j'ai laissée
Mince et fraîche en la fleur de ses jeunes appas?

— Le soleil m'a brûlée, et la peine épaissie.
— J'en suis fâché pour vous. Amis, quel changement!
Dieu vous garde une amante à chacun moins roussie.
Je reprends du service et rentre au régiment.

MESSAGE

Ouvre ton grand œil noir, ma belle;
C'est une visite nouvelle
Qui vient te donner le bonjour :
C'est ma muse, ma chaste muse
Que je t'envoie, assez confuse
De faire un message d'amour.

Depuis deux mois à demi morte
Elle grelottait sur ma porte
A nous entendre soupirer.

Ce soir la pauvre dédaignée,
Voyant ma mine refrognée,
A cru l'instant bon pour rentrer.

Ami, dit-elle, on vous délaisse;
Vos yeux sont noyés de tristesse,
Vous pleureriez si vous vouliez.
Aimer seul est une folie;
Faut oublier qui vous oublie,
Et rire avec des yeux mouillés.

Voici votre fidèle amie
Qui vous revient; un peu blêmie
Par les ennuis de l'abandon.
J'ai bien pleuré, car je suis tendre;
Mais je reviens sans même attendre
Que vous me demandiez pardon.

Je suis la maîtresse soumise
Qui jamais ne se formalise
D'être traitée avec rigueur;
S'il faut qu'une autre vous trahisse,
C'est moi qui change en cicatrice
La blessure de votre cœur.

Je sais si bien comme tout passe,
Qu'à chaque nouvelle disgrâce
Je prépare des chants nouveaux
Pour vous bercer et vous distraire
A l'heure où le lit solitaire
Vous rappelle ce que je vaux.

Voulez-vous que je vous les dise?
C'est l'histoire de Cidalise,
Ou bien encor, s'il vous plaît mieux,
C'est le jus empourpré d'octobre
Qui fait divaguer le plus sobre
Et ragaillardit le plus vieux.

— Muse, si tu veux m'être utile,
Prends ton vol et va par la ville
T'abattre sur un frais boudoir.
Ma maîtresse est toujours fidèle :
Dis-lui que mon cœur est près d'elle
Et que je l'attends demain soir.

TRADUIT D'HORACE (*Passim.*)

Voici fondre l'hiver au souffle du printemps :
Des airs rassérénés ont fui les durs autans;
C'est le tour du zéphyr aimable;
Regardant au dehors les prés verts, le ciel bleu,
Le laboureur n'est plus réjoui par le feu
Ni le troupeau par son étable.

Déjà le bois, amis, prévoyant les chaleurs,
Se hâte de pousser ses feuilles et ses fleurs
Et de nous préparer de l'ombre!
Bois aimé! nous irons sous tes dômes épais

Nous coucher sur le dos et prendre encor le frais :
Fais-nous vite un réduit bien sombre !

Que le pin toujours vert et le blanc peuplier
Nous tressent promptement l'ombrage hospitalier,
Et que les ondes toujours pures
Du ruisseau dont l'hiver a suspendu les jeux,
S'empressent en tremblant dans leur lit sinueux
Et recommencent leurs murmures.

C'est là que nous ferons à l'écart du soleil
Apporter des parfums avec du vin vermeil
Et les roses trop tôt fanées,
Tandis que la jeunesse ignorant les soucis,
Et les avares sœurs qui mesurent nos fils,
Nous permettent encor de perdre nos journées.

Jouissons, car la mort pousse d'un pied égal
La cabane du pauvre et le trône royal ;
La courte somme de la vie
Nous défend de bâtir dans l'avenir lointain ;
Retranchons notre espoir aux bornes d'un matin ;
Cueillons l'heure : qui sait de quoi l'heure est suivie ?

IMITE D'ALCEE.

Je veux porter mon fer caché sous un feston,
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Préférant plus d'honneur tous deux à plus d'années,
Ils frappèrent Hipparque au milieu des flatteurs,
    Au temple des Panathénées :
Meurtriers d'un tyran, non! sacrificateurs,
Car ils offraient son sang aux Dieux libérateurs,
    Aux vengeurs des lois détrônées!

Je veux porter mon fer caché sous un feston,
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Non, vous n'êtes pas morts, jeunes et grands courages!
Sous les myrtes fleuris et sous les orangers
Vous vous promenez aux bocages,
Où le fils de Tydée, Achille aux pieds légers
Et tous les glorieux affronteurs de dangers
Ont conservé leurs fiers visages!

Je veux porter mon fer caché sous un feston,
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Parce qu'ils ont tué l'usurpateur d'Athènes
En présence des Dieux, tous deux sont immortels.
Quiconque brisera des chaînes,
Comme eux verra fleurir les printemps éternels,
S'il ose comme eux prendre à témoin les autels
De la justice de ses haines.

Je veux porter mon fer caché sous un feston,
Ainsi qu'Harmodius et qu'Aristogiton.

Mai, 1850.

SUR

L'ALBUM DE Mme PAUL T...

Salut, clair ruisseau qui serpentes
Au tapis verdoyant des prés,
Endormi sur de molles pentes
Parmi les saules éplorés.

Vanjane, que ma voix t'arrive
Entre tes fleurs et tes roseaux;
Ma vie a coulé sur ta rive
Indolente comme tes eaux.

J'ai fumé sur l'eau paresseuse,
J'ai fumé sur les bords ombreux,

Sans autre idée ambitieuse
Que de fumer et d'être heureux!

Est-ce ta paix, ô solitude,
Ta paix qui me pacifiait?
Est-ce, ô ruisseau, ta quiétude
Qui gagnait mon cœur inquiet?

Est-ce la brise des feuillages
Sous lesquels je me suis assis,
Qui transportait dans les nuages
Mes vains désirs et mes soucis?

Non, plus que l'onde et le zéphyre,
Plus que le séjour enchanté,
C'était le paisible sourire
De la douce hospitalité.

A UNE BOURSE.

De doigts mignons œuvre mignonne,
Petit filet de soie et d'or,
Charmant toi-même et plus encor
Charmant par la main qui te donne,
Va, ne crains pas que je t'ordonne
D'enfermer un pauvre trésor.

D'argent, les rimeurs n'en ont guère ;
Mais en eussent-ils par monceau,
Il salirait ton frais réseau.
Ton destin sera moins vulgaire,

Et tu seras le reliquaire
De mon cœur et de mon cerveau.

J'emplirai tes mailles de soie
De mes vers les plus parfumés,
De ces confidents bien-aimés
Que nous ne voulons pas qu'on voie,
Car dans leurs plis sont notre joie
Et nos désespoirs enfermés.

Et, quand l'âge glaçant la source
De la joie et de la douleur,
Laissera languir sans chaleur
Mon âme à la fin de ma course,
Je t'ouvrirai, petite bourse
Qui tiens l'épargne de mon cœur.

SUR UN PORTRAIT

C'est elle. La voilà comme nous la voyons,
Cette beauté qui passe invisible au vulgaire;
Voilà bien son front pur, son œil plein de rayons,
Sa grâce un peu souffrante et lasse de la terre,

Cette sérénité que rien d'humain n'altère.

Ami, vous avez dû la peindre avec ferveur!
L'oubli ne prendra plus sa dépouille mortelle,
Et dans cent ans d'ici quelque artiste rêveur
Viendra s'agenouiller encore devant elle.

Mais sans autre désir il la trouvera belle.

Ah ! que ne suis-je aussi de ces maîtres du temps
Qui font, du bout du doigt, une œuvre impérissable,
Et gravent dans l'airain de leurs vers éclatants
Ce que les passions écrivent sur le sable !

Je la célébrerais d'un cœur intarissable.

Je recommanderais à l'immortalité
Cette nature d'ange au monde résignée,
Cette soumission à la réalité,
D'un sourire indulgent parfois accompagnée,

Comme une fleur d'hiver dans le soleil baignée.

Et cet esprit charmant que rien ne peut frôler
Sans y faire aussitôt tressaillir quelque grâce,
Mais qui, pareil au cygne indolent de voler,
Pour déplo yer son aile attend que le vent passe.

S'il s'enlève une fois, il dévore l'espace.

Et quand la mort aurait touché du doigt fatal
Et renvoyé là-haut cet ange au doux sourire,
La terre en garderait, sur un blanc piédestal,

Quelque chose au milieu d'Henriette et d'Elmire,

Si j'étais de ceux-là que l'univers admire.

Heureux poëte, heureux quand il a recueilli
Le nom de ce qu'il aime au giron de sa gloire,
Comme en un lieu d'asile où n'entre pas l'oubli !
Il n'a pas travaillé pour une œuvre illusoire :

Il donne une compagne au moins à sa mémoire.

LA LANGUE

Jeune homme embarrassé par le choix d'un état,
Qui ne te sens pas né poëte ni soldat,
Montre ta langue. — Elle est encore un peu dodue,
Mais propre à s'affiler pourtant et bien pendue.
Est-elle infatigable, et, sans trop saliver,
Pendant une heure ou deux peut-elle invectiver?
Fais ton droit, mon garçon, c'est l'art par excellence;
Du juste et de l'injuste apprends la ressemblance;
Observe par quels traits ces frères ennemis
Ont un air de famille où le doute est permis,
Et par quelle couleur adroite on en peut faire

Des Ménechmes complets en qui rien ne diffère,
Si bien que le bon sens les voyant tous les deux
Si semblables, s'étonne et se frotte les yeux.
Il y faut bien sans doute un peu de tricherie;
Mais tu posséderas bientôt cette industrie,
Car l'étude du droit, pour qui n'est pas niais,
C'est, sans vain jeu de mots, l'étude du biais.

Deux routes au barreau devant toi se présentent :
L'ancienne, que beaucoup même aujourd'hui fréquentent,
Où l'on va lentement, d'un pas toujours égal,
Et qui ne mène à rien — qu'au respect général.
Ses voyageurs, sans faste et sans impatience,
Amis de leur état et de leur conscience,
Maintiennent leur devise au milieu des abus,
Et songent qu'elle porte avant tout : *vir probus*.
Leur mission est belle et pleine de clémence :
D'autres cherchent le crime, ils cherchent l'innocence;
Et quand le criminel doit être châtié,
Leur voix à la vengeance oppose la pitié.

Dans le respect public par leur dignité probe
A l'hermine du juge ils égalent leur robe;
J'en connais et beaucoup pour l'honneur de ce temps.

Mais leurs triomphes sont rarement éclatants;
Ils n'en récoltent rien qu'une vaine fumée
— Plus vaine que jamais — de bonne renommée.
Laisse les vieux chemins à ces faibles cerveaux,
Et d'un cœur intrépide entre dans les nouveaux.

Mais je dois t'avertir que si tu t'y hasardes,
Il faut soigneusement te tenir sur tes gardes :
La jeune conscience a le port ombrageux,
Et se cabre aux détours des sentiers tortueux.
Serre-lui donc la bride aux plus légers symptômes,
Talonne et la contrains à flairer ses fantômes.

Prends toute cause en main, sans pudeur ni dégoût,
La bonne s'il le faut, la mauvaise surtout.
Défends avec l'élan et la foi nécessaires
Voleurs et recéleurs, assassins et faussaires.
Ce n'est pas lucratif et ton temps y périt;
Mais ne regrette rien : cela fausse l'esprit.
Dans ce siècle où l'envie à l'intrigue s'accouple,
Quand on n'est pas très-fort, il faut être très-souple;
Or, rien ne reste droit sans un peu de raideur
Et l'esprit comme l'âme est sujet à pudeur.

Déroidis-toi donc vite et ne plains pas ta peine;
Une fois déluré, tu vas changer d'arène,
Et laissant à l'ardeur des petits débutants
L'innocence en danger de tous les chenapans,
Tu vas te consacrer aux causes scandaleuses.

Ah! ah! voici l'instant des grâces venimeuses!
Il s'agit maintenant, sous ta robe abrité,
De railler vaillamment un fils déshérité;
De cribler, sans quartier, d'épigrammes brillantes
Les mineurs ruinés par tes belles clientes;
De traîner dans la boue un époux en fureur
D'être seul incompris de son ange rêveur;
En un mot de salir toute partie adverse,
Et, pour achalander ton honnête commerce,
De bien déshonorer, insulteur breveté,
Quiconque se fournit au bureau d'à côté.
Bientôt chacun viendra t'acheter du scandale
Comme des coups de poing à messieurs de la halle.

Promettre après cela qu'un jour à ton aspect
Le peuple tout entier se lève par respect,
Non; et tu pourras même en ta noble carrière
Recevoir quelquefois du pied dans le derrière.

Mais ce n'est qu'un moment à passer : aujourd'hui
Les sages pour si peu ne se font pas d'ennui.
La cour suprême a mis bon ordre au vieil usage,
Et d'un vain point d'honneur débarrassé notre âge.
Le duel, de toutes parts traqué par les arrêts,
Emprisonné, honni, ruiné par les frais,
Cède au Code civil son noble droit d'aînesse
Et s'éloigne, emmenant sa sœur la Politesse.
Bon voyage à tous deux ! Ils étaient bien gênants.
Nous vivrons désormais et mourrons en manants,
Et saurons, sous l'abri d'une loi tutélaire,
Tirer de nos affronts un honnête salaire.
Bientôt, dans les moments de gêne, les soufflets
Se verront recherchés à l'égal des billets,
Et les bons ménagers inscriront dans leurs livres :
« Sur la face aujourd'hui reçu deux mille livres. »

Courage, mon garçon ! Tu vois qu'au bout de l'an
Quatre ou cinq fluxions doubleront ton bilan ;
Et déjà riche (avec un peu de vilenie)
Tu peux te présenter partout sans avanie.
Car les gens mal famés ne sont pas très-mal vus
Si d'argent et de langue ils sont d'ailleurs pourvus ;
On les craint, on les choie, on touche leur main sale,

Tant s'est humanisée aujourd'hui la morale !
C'est que le point d'honneur une fois supprimé,
L'honneur, qui ne semblait d'abord pas entamé,
Se meurt de l'excroissance énorme qu'on lui coupe,
Comme un pauvre vieillard opéré de sa loupe.
De profundis ! — Il fut huit cents ans, sous nos rois,
Le magistrat des cas oubliés par les lois,
Le punisseur hautain de toutes les bassesses,
Le juge et le bourreau des mauvaises richesses,
Et l'arrêt sans appel de sa bouche émané
Faisait la solitude autour du condamné.
La loi seule aujourd'hui régit notre grabuge,
Et tout ce que la loi n'atteint pas est sans juge.
Tant qu'elle ne l'a pas frappé, l'homme est intact;
Personne ne se croit souillé par son contact;
Qu'on ait menti, vendu sa parole ou sa plume,
Tripoté dans le gaz, la rente ou le bitume,
Qu'on ait cédé sa femme à ses supérieurs,
En petit comité c'est matière aux rieurs;
Mais quiconque dirait tout haut ce qu'on chuchote,
Se verrait aussitôt traité de Don Quichotte;
Sans compter que la loi sur les diffamateurs,
Des méfaits impunis protége les auteurs,
Et du Code jaloux couvrant toute lacune,

Où sa justice faut, n'en laisse agir aucune.

Donc, mon brave, en dépit de feu *Qu'en dira-t-on?*
Fréquente insolemment et Pompée et Caton;
Brûle la modestie, et si quelque collége
Cherche un représentant, un député, que sais-je?
(L'étiquette du sac change si fréquemment,
Que la langue peut bien fourcher en le nommant)
Présente-toi. — Pompée, au nez de ses ancêtres,
Pour les gros électeurs te donnera des lettres;
Caton t'embrassera s'il le faut au balcon,
Et tous deux t'offriront la main au Rubicon.
Une fois introduit dans ce laboratoire
Où tout ce qu'on distille, hélas! est de l'histoire,
Hausse ton éloquence à ton nouvel emploi,
Gonfle-la de mots creux, et la France est à toi.

Oui, la France, entends-tu? Cette antique patrie
De la moelle des ours et des lions nourrie,
Dont le sang toujours jeune, engrais de l'avenir,
En coulant sur le monde a su le rajeunir;
Qui de tant de hauts faits a rempli son histoire,
Que dans mille ans d'ici l'on n'y voudra plus croire;
Elle qui tour à tour dompta le genre humain

Et l'éclaira, le livre ou l'épée à la main,
Plus brillante qu'Athène et plus grande que Rome;
Qui pour maître devrait exiger plus qu'un homme,
Elle est à toi, chétif, et tu vas l'empocher
Si tu peux discourir deux heures sans cracher!

Car voici revenir les jours du Bas-Empire.
Le règne des rhéteurs est conclu : c'est le pire!
Depuis un siècle, hélas! nous avons tant douté
Tant tiré dans tous sens la pauvre vérité,
Tant adoré d'erreurs, essayé de systèmes,
Soulevé, résolu d'insolubles problèmes,
Nous avons tant troublé, tant bouleversé tout,
Que rien dans notre esprit n'est demeuré debout,
Et que les mots y vont hurlant après des ombres,
Comme des chiens sans maître au milieu des décombres.
Place donc aux rhéteurs! place aux fougueux tribuns
Qu'on ne surprend jamais à bout de lieux communs,
Dont la grande science est en toute rencontre
De défendre le pour aussi bien que le contre,
Et dont l'esprit retors, en ses jeux malfaisants,
Glisse comme un lézard aux fentes du bon sens.
Au point où te voilà, tu hausserais l'épaule
Si je voulais encor te prescrire ton rôle;

Tu sais depuis longtemps que l'Opposition
Est le meilleur parti pour ton ambition :
Les médiocrités qui savent leur manœuvre
Évitent avant tout de se montrer à l'œuvre;
Car dans ce bon pays indocile au devoir,
Où tout le monde est libre, excepté le pouvoir,
Quiconque y met la main irrite la censure;
Il faut être bien grand pour donner sa mesure;
Et fût-on de stature au-dessus du dédain,
A moins d'être un géant on passe pour un nain.
Mais le rôle brillant, facile et populaire
De blâmer ce que font les autres, sans rien faire!
Tranquille champion des progrès dangereux,
On tranche à peu de frais de l'esprit généreux;
Et dans un pays plein d'envie et de souffrances,
On met de son côté toutes les espérances.

En avant, mon garçon, et d'un geste indigné
Objurgue le pouvoir à tes cris résigné :
« Tyran, pourquoi pleut-il? Pour nourrir tes luzernes!
« Pourquoi ne pleut-il pas? Pour sécher nos citernes!
« — Trois vieillards ont été mordus hier par des chiens :
« Quand aura-t-on souci des jours des citoyens?
» — La lune nous insulte! elle nous fait les cornes :

« Aux armes ! Tu te tais, lâche, tu la flagornes !
« — Je dénonce au pays les fureurs du conseil :
« Il expose l'armée à des coups de soleil !
« — Comment donc ! non content d'abattre beaucoup d'ormes
« Le roi ne me fait pas ministre ? Des réformes !
« A table, citoyens ! Nous allons boire un coup
« Au progrès de l'idée et pérorer beaucoup.
« Ne craignez rien, bourgeois ennemis des sinistres :
« Il s'agit seulement de changer les ministres. »

Mais où tu ne croyais ouvrir qu'un courant d'air,
Le tonnerre est entré : tu n'as pas vu l'éclair.
Tout croule, tout s'abîme, et voilà l'anarchie !
A quoi tenais-tu donc, ô vieille monarchie ?
Seule une veuve auguste — incorruptible deuil !
Ses enfants à la main a paru sur ton seuil.
Combats à ses côtés, bavard, et que ta langue
Prononce dans ta vie une utile harangue !
Une voix peut dompter le tumulte indécis;
C'est un beau rôle à prendre, et si tu réussis...
Mais non ! des nouveaux rois voici passer la liste;
Rengaîne ton discours et te mets à la piste.

Quand on peut être pape, au diable l'évêché !
Dépêche-toi : le trône est au premier perché.
Escalade, retombe et reviens à la charge ;
Parbleu ! pour un de plus la place est assez large !

Eh bien ! mon brave, es-tu satisfait cette fois ?
Victoire ! te voilà grimpé sur le pavois !
Mais le pavois n'est plus, en ce temps de tourmente,
Qu'un couvercle tremblant de marmite écumante ;
Il va sauter sous toi, si tu n'éteins le feu :
On te l'avait bien dit que c'est un vilain jeu !
La flamme, par tes mains éveillée, est grandie ;
De proche en proche elle est devenue incendie.
Vois-tu Raspail, Blanqui, Louis Blanc et Proudhon
A ton feu de copeaux allumer leur brandon ?
Entends-les tous souffler au monde leur menace,
Ceux qui veulent changer la pauvreté de place,
Ceux qui veulent servir Platon par Guillotin,
Ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent enfin !
Écoute sous tes pieds, bel allumeur de paille,
Bouillir tout ce qui souffre et tout ce qui travaille,
Les brutes et les fous, les pauvres, les bandits,
Les bons et les mauvais, le bouge et le taudis.

Lâche sur le brasier ton robinet d'eau tiède...
Aspersion tardive ! inutile remède !
Le trouble te reprend ce qu'il t'avait conquis;
Ton heure est arrivée : allons, saute, marquis !
Ton règne n'aura pas été long, mais l'histoire
L'a cependant inscrit au livre expiatoire.
Ta chute servira de juge à ta grandeur;
Et de l'enseignement sondant la profondeur,
Nos arrière-neveux... Mais hélas ! quel exemple
Profitera jamais à l'œil qui le contemple ?
Nos arrière-neveux, oubliant tes dégâts,
Pour régner comme toi se feront avocats.

Laroche-Sanglard, septembre 1850.

LES

MÉPRISES DE L'AMOUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

AVERTISSEMENT.

J'ai écrit cette comédie immédiatement après *la Ciguë*. Une fois terminée, je la lus à quelques amis qui la condamnèrent à ne pas voir le jour, au moins celui de la rampe. Je la serrai docilement au fond de mon tiroir, où elle a dormi sept ans. Je l'en ai tirée il y a trois mois pour la donner à la *Revue contemporaine ;* en la relisant, j'ai trouvé la sévérité de mes amis un peu sévère, mais juste au fond. Cinq actes sont en effet un cadre trop vaste pour un si mince sujet, et ce qui peut se sauver à la lecture par les détails et surtout par les interruptions du lecteur, paraîtrait démesurément long à la scène et vu de suite. Toutefois, je ne regrette pas le temps que j'ai donné à cet ouvrage : il mérite les honneurs de l'impression, ne fût-ce que comme pastiche exact de la langue du grand siècle.

Sur ce, lecteur, prends-le d'une main patiente, et avale-le à petites gorgées si tu veux y trouver quelque agrément.

Juillet 1852.

PERSONNAGES

ADRASTE.

LÉLIO.

MARFISE.

SYLVIA.

GABIOLLE, valet d'Adraste.

SPINETTE, suivante de Marfise et de Sylvia.

La scène est à Naples, du temps de Scapin, dans un Salon, chez Marfise.

LES

MÉPRISES DE L'AMOUR

ACTE PREMIER

SCÈNE Ire

ADRASTE, GABIOLLE.

ADRASTE.

Non ! je n'y comprends rien, et je me donne au diable.

GABIOLLE.

Le cadeau lui sera, Monsieur, fort agréable.

ADRASTE.

Marfise, du vivant de son ladre d'époux,
Me faisait, sans conteste, un accueil assez doux...

GABIOLLE.

Parbleu ! le détenteur de sa foi conjugale
Était vieux, et, de plus, méchant comme la gale.

ADRASTE.

Je plaignais ses ennuis : sous couleur d'amitié,
Je gagnais du terrain dans son cœur pied à pied;

Je lui faisais des vers où je trouvais infâme
L'homme qui chagrinait une si belle femme;
Enfin, après deux mois passés à soupirer,
Croyant l'instant venu, j'allais me déclarer,
Quand le soudain trépas du vieil époux m'arrête.

GABIOLLE.

Ma foi, ce mari-là n'était pas une bête!
Il est mort bien à point pour l'honneur de son front!
Voilà ce que j'appelle esquiver un affront!

ADRASTE.

Au bout de quelque temps, je retourne à Marfise,
Je lui dis mon amour : elle feint la surprise!

GABIOLLE.

Elle se fâche?

ADRASTE.

Non : elle ne répond rien,
Ou répond en riant et change d'entretien.
J'insiste, je m'emporte... Elle, toujours tranquille,
Prétexte une visite à faire dans la ville;
Je la quitte, et depuis (voici bientôt un mois),
Je n'ai pu la voir seule une seconde fois!
Comprends-tu quelque chose à ce nouveau système?

GABIOLLE.

Êtes-vous sûr, Monsieur, que la dame vous aime?

ADRASTE.

Imbécile ! Parbleu, si je n'en étais sûr,
Tout son petit manége aurait-il rien d'obscur ?

GABIOLLE.

C'est alors qu'elle veut vous prendre en mariage.

ADRASTE.

Bah !

GABIOLLE.

Puisqu'elle vous aime et n'a point passé l'âge,
Comme amant ou mari la belle veut de vous :
Ce n'est pas comme amant, *ergò* c'est comme époux.

ADRASTE.

Diable ! il se pourrait bien.

GABIOLLE.

Elle ne vous résiste
Que pour vous amener à ses fins.

ADRASTE.

C'est fort triste.
Et c'est son dernier mot, tu crois ?

GABIOLLE.

Évidemment :
Toute femme voudrait épouser son amant.

ADRASTE.

Mais si l'amant n'a pas le goût au mariage ?

GABIOLLE.

Il marque peu d'amour.

ADRASTE.

Diable!

GABIOLLE.

Plions bagage,

Si vous m'en croyez.

ADRASTE.

Diable! — Et mes soins assidus,

Mes soupirs de trois mois, mes vers seraient perdus?

GABIOLLE.

Les vers resserviront. Quant aux soupirs, je pense
Que vous êtes en fonds d'une telle dépense.

ADRASTE.

Soit. Mais j'aime Marfise, à ne rien déguiser;
Et s'il faut aujourd'hui la perdre ou l'épouser...
Que me conseilles-tu?

GABIOLLE.

Perdez-la, sans nul doute.

ADRASTE.

J'en suis épris pourtant, et veux, quoi qu'il en coûte...

GABIOLLE.

Réfléchissez, Monsieur, c'est grave.

ADRASTE.

Bah ! tant pis !
Je n'aurai pas poussé tant de soupirs gratis ;
Et si par un malheur, où je ne puis que faire,
Le chemin de son cœur passe chez le notaire,
Eh bien ! rien ne fera reculer mon amour,
Et je veux arriver, fût-ce par ce détour.

GABIOLLE.

A vos souhaits, alors ? — L'extravagance est forte !

ADRASTE.

Je le sais parbleu bien, mon enfant : mais qu'importe ?
Rien ne me coûte au prix d'un désir satisfait.
Ma mère m'a gâté, dit-on ? — Elle a bien fait.
Je suis extravagant, obstiné, volontaire,
Et je m'en applaudis. — Grâce à ce caractère,
Je fais tranquillement les mille absurdités
Que font avec remords ceux qu'on n'a point gâtés.
Pour résumer, Marfise, en femme honnête et sage,
Ne veut s'abandonner à moi qu'en mariage ;
Et pour mettre mes vœux et sa vertu d'accord,
Je vais lui demander sa main.

GABIOLLE.

Vous avez tort.

ADRASTE.

De quoi te mêles-tu ? Je te donne des gages
Pour brosser mes habits et porter mes messages ;
Mais conseiller ton maître excède ton emploi.

GABIOLLE.

Vous m'aviez consulté, Monsieur, excusez-moi.

ADRASTE.

Il suffit. Désormais tiens-t'en à ton service.
Marfise vient...

GABIOLLE.

Je vais faire un tour à l'office,

Il sort.

SCÈNE II.

ADRASTE, MARFISE.

MARFISE, à part, apercevant Adraste.

Adraste ! je suis prise. Il va parler d'amour...
Comment puis-je éluder ?...

ADRASTE, saluant.

Madame, je...

MARFISE, contrainte.

Bonjour.

Que savez-vous de neuf?

ADRASTE.

Rien. Pour toute nouvelle,

Je suis toujours épris, comme vous toujours belle.

MARFISE.

Fi! pouvez-vous ainsi donner dans la fadeur!

Laissons le badinage : avez-vous vu ma sœur?

ADRASTE.

Sylvia se promène avec sa caméristе :

Mais je...

MARFISE.

Depuis huit jours je la trouve un peu triste.

ADRASTE.

Elle n'est pas la seule et je le suis aussi.

MARFISE.

Hé! chacun ici-bas, Adraste, a son souci.

J'ai moi-même le mien qui me poursuitsans trêve;

Mon procès me tourmente à ce point que j'en rêve.

ADRASTE, à part.

Elle veut m'échapper, je m'y suis attendu.

MARFISE.

J'ai rêvé cette nuit que je l'avais perdu.

ADRASTE.

Vilain rêve ! Pour moi, j'ai fait de plus doux songes.

MARFISE.

Les rêves, par bonheur, sont autant de mensonges.

ADRASTE.

Je viens savoir de vous si le mien a menti.

MARFISE.

En joie à mon réveil le mien s'est converti.
Mon plaideur, Lélio, qui ne m'a jamais vue,
Me demande par lettre un moment d'entrevue,
Afin de transiger. — Je l'attends aujourd'hui.

ADRASTE.

Certe, il est bien heureux ! vous l'écouterez, lui !

MARFISE.

Vous êtes susceptible ! — hé bien ! je vous écoute :
Que me conseillez-vous? de transiger ?

ADRASTE.

Sans doute.
Mais ce n'est pas cela...

MARFISE.

Mon procureur prétend
Que le droit est pour moi...

ADRASTE.

Tous en disent autant;
Mais laissons le procès, je vous prie, et pour cause.

MARFISE.

Mon Dieu! je ne saurais vous parler d'autre chose;
Ce procès m'étourdit... tout mon bien en dépend!

ADRASTE, à part.

Ne glisse-t-elle pas aux doigts comme un serpent?

MARFISE.

Tenez, j'ai ce matin à visiter trois juges...

ADRASTE.

Vous voilà donc enfin à bout de subterfuges!

MARFISE.

Hé bien! oui, j'en conviens; je cherchais des détours,
Des subterfuges, soit, pour rompre vos discours,
Et n'être pas réduite au ton de fâcherie
Qui donne à la raison l'air de la pruderie.
Mais puisque votre instance est telle qu'il me faut,
Pour m'en débarrasser, la prendre un ton plus haut,
Et que vous refusez méchamment de comprendre
Tout ce qu'à demi-mots on veut vous faire entendre,
Votre fâcheux amour m'offense, et mon devoir
Me défend désormais le plaisir de vous voir.
Comprenez-vous?

ADRASTE.

C'est clair. (A part.) Elle tient au notaire.
(Haut.) Je n'ai pas mérité ce traitement sévère;

L'amour que j'ai pour vous n'est pas injurieux,
Car c'est à votre main, Madame, que j'en veux.

MARFISE.

Alors c'est différent.

ADRASTE, à part

La voilà radoucie.

MARFISE.

La demande m'honore et je vous remercie.

ADRASTE.

Pour vous appartenir, j'ai tout sacrifié.

MARFISE.

Asseyons-nous, Adraste, et causons d'amitié.

ADRASTE, s'asseyant.

Vous avez donc le temps maintenant? — Ah! cruelle!
Comme vous me traitiez tout à l'heure en rebelle!
Qu'il faut se ranger vite à votre bon plaisir,
Et qu'on est mal venu de vous désobéir!
Vous voilà plus traitable, et ma joie en est grande.

MARFISE.

Le ton doit différer ainsi que la demande;
Et quand on en reçoit que peut souffrir l'honneur,
Il y faut bien répondre avec quelque douceur.

ADRASTE.

Ne vous excusez pas : j'aime fort votre crime.

MARFISE.

Je vous ai toujours eu dans une grande estime;
Je vous vois en ami plutôt qu'en étranger,
Et je ne voudrais pas du tout vous affliger.

ADRASTE.

Vous êtes adorable !

MARFISE.

Hé non ! dans ma surprise,
Je m'explique fort mal sans doute...

ADRASTE.

Non, Marfise.
J'aime à la passion cet embarras charmant !

MARFISE.

Comment vous dire...

ADRASTE.

Bon ! dites-moi simplement
Qu'il ne manque plus rien ici que le notaire.

MARFISE.

Mais c'est que je voudrais vous dire... le contraire.

ADRASTE, se levant.

Le contraire !

MARFISE.

Hélas ! oui.

ADRASTE.

Vous refusez !

MARFISE.

Hélas!

ADRASTE.

Voilà certe un refus que je n'attendais pas!
Quoi! de ma liberté je fais le sacrifice,
Je me résous... c'est bien! suivez votre caprice!

MARFISE.

Croyez que je regrette...

ADRASTE.

Adieu, n'en parlons plus.

Il fait quelques pas vers la porte et revient.

Daignerez-vous au moins m'expliquer ce refus?
Vous ne me chassez pas sans un motif peut-être?

MARFISE.

C'est que dans mon mari je veux trouver un maître.

ADRASTE, rassuré.

S'il ne tient qu'à cela, parbleu! je vous promets
De vous en donner un qui ne cède jamais,
Madame, et vous pourrez en juger à l'usage.

MARFISE.

Mais pour avoir un maître, au moins je le veux sage.
Vous êtes libéral, noble, riche, élégant,
Brave, spirituel, mais très-extravagant.

ADRASTE, souriant.

Moi!

MARFISE.

Sans aller bien loin pour en chercher la preuve,
Vous voulez à votre âge épouser une veuve.

ADRASTE.

L'argument est joli sans doute à m'opposer!
Sont-ce là des raisons pour ne pas s'épouser
Quand on s'aime, Marfise?

MARFISE.

Il est vrai, quand on s'aime.

ADRASTE.

Comment? Douterlez-vous de mon amour extrême?

MARFISE.

Peut-être.

ADRASTE.

Quoi!...

MARFISE.

Laissons d'inutiles débats:
Vous m'aimez, soit; mais moi, je ne vous aime pas.

ADRASTE.

O ciel!

MARFISE.

S'il vous suffit d'une amitié bien tendre...

ADRASTE.

Non, non! je ne veux plus vous voir ni vous entendre!

De mon amour, cruelle, est-ce donc là le prix?
Votre amitié! — mieux vaut cent fois votre mépris!
— Je me croyais aimé! Certe, j'étais stupide!
Croire dans une femme!

(Marfise hausse les épaules et sort.)

Oui! laissez-moi, perfide!
Allez!

SCÈNE III

ADRASTE, seul.

Elle triomphe! Elle se rit de moi!
Je ne la verrai plus. — Sexe ingrat et sans foi!
Éteignons notre amour, puisqu'il nous faut l'éteindre!
Voilà donc un obstacle, où je ne puis atteindre,
Qu'aucun entêtement ne saurait surmonter!
Pour la première fois, je vais me désister!
Il me faut retrancher un désir de mon âme!
— Non, non! puisque je l'aime, elle sera ma femme!

SCÈNE IV

ADRASTE, GABIOLLE.

GABIOLLE.

Ah! Monsieur! de quel vin le défunt s'enivrait,
Et qu'il a dû quitter la soif avec regret!

ADRASTE.

Laisse là ta gaîté, car je suis au martyre.

GABIOLLE.

Laissez là vos chagrins, car j'ai besoin de rire.

ADRASTE.

Maraud!

GABIOLLE.

Parbleu! lequel à perdre est le meilleur
De votre désespoir ou de ma belle humeur?

ADRASTE.

Je ne ris pas.

GABIOLLE.

Tant pis, mais ce n'est pas ma faute.

ADRASTE.

Marfise...

GABIOLLE.

Encor l'amour! — Ah! Monsieur, voilà l'hôte
Qu'il faut chasser. — Croyez votre humble serviteur;
Celui qui n'aime pas, vit sans peines de cœur.

ADRASTE.

Veux-tu m'entendre?

GABIOLLE.

Il dort la grasse matinée,
A la digestion donne l'après-dînée,

Et n'a jamais l'esprit d'autres soucis troublé
Que d'un coq matinal ou d'un rôti brûlé.

ADRASTE.

Bourreau !

GABIOLLE.

Ce n'est pas lui qu'on verrait, d'humeur noire,
Quereller ses valets d'être gais après boire !

ADRASTE.

Tu te feras rosser, faquin !

GABIOLLE.

Ce n'est pas lui
Qui rosserait ses gens pour charmer son ennui.

(Adraste le bat.)

Oh ! là ! oh ! ménagez l'échine d'un pauvre homme.

ADRASTE.

Veux-tu m'entendre, enfin ?

GABIOLLE.

S'il faut que l'on m'assomme,
J'aime mieux que ce soient vos récits que vos coups.
Parlez, me voilà triste autant et plus que vous.
Nous nous affligerons, Monsieur, de compagnie.

ADRASTE.

Marfise me refuse.

GABIOLLE, criant.

O ciel! quelle avanie!
Quel désespoir! — mourons.

ADRASTE.

A qui diable en as-tu?

GABIOLLE.

Je m'afflige avec vous de peur d'être battu.

ADRASTE.

Et tu vas t'attirer, par ta sotte grimace...

GABIOLLE.

Résolument, Monsieur, que faut-il que je fasse?
Dois-je rire ou pleurer?

ADRASTE.

Tu me dois écouter,
Et me donner conseil sur l'effort à tenter.

GABIOLLE.

Excusez-moi, Monsieur; j'ai cent écus de gages
Pour brosser vos habits et porter vos messages;
Mais donner des conseils excède mon emploi.

ADRASTE.

Si nous réussissons, cent pistoles pour toi.

GABIOLLE.

Voilà qui change tout. — Donc Marfise refuse
De vous épouser?

ADRASTE.

Oui.

GABIOLLE.

Donne-t-elle une excuse?

ADRASTE.

Elle ne m'aime point. — Ne ris pas!

GABIOLLE.

J'ai de quoi!

ADRASTE.

Oui, — mais je te défends de te moquer de moi.

GABIOLLE.

Expliquons-nous un peu sur ce ton despotique :
Je suis votre conseil ou votre domestique;
Si votre conseiller, j'entends être traité
Par Votre Seigneurie avec moins de fierté,
Et rire à ses dépens quand elle le mérite ;
Sinon...

ADRASTE.

Ris donc, bourreau.

GABIOLLE.

Non, je vous en tiens quitte.
Votre soumission me désarme, et d'ailleurs
Nous n'avons pas le temps de faire les railleurs.
— Ainsi, Monsieur, malgré votre déconvenue,

Cette démangeaison d'épouser continue?

ADRASTE.

Oui : l'obstacle m'irrite irrésistiblement,
Et mon amour s'accroît de mon entêtement.
Ainsi cherche, imagine, et que rien ne t'arrête.

GABIOLLE.

Sans chercher plus longtemps, j'ai votre affaire en tête.
Il faut tout simplement (c'est le meilleur moyen)
Que vous soyez, Monsieur, l'époux qui lui convient.

ADRASTE.

Drôle! je ne suis pas en train de raillerie!

GABIOLLE.

Qui parle de railler? — Suivez-moi, je vous prie :
Il faut, vous ai-je dit, et je disais fort bien,
Que vous soyez, Monsieur, l'époux qui lui convient.
Or ce mortel, créé tout exprès pour lui plaire,
De quel air est-il fait? — C'est encore un mystère;
Mais ce que nous savons très-positivement,
C'est que ce n'est pas vous — premier renseignement.

ADRASTE.

Je te veux jusqu'au bout écouter sans chicane :
Mais si tu m'as berné, maroufle, cette canne...

GABIOLLE.

Si ce tiers importun dans le discours revient.

Je vous laisse avec lui terminer l'entretien;
Car mon esprit déjà tire assez, je l'avoue,
Sans ce fâcheux surcroît d'un bâton dans la roue.

ADRASTE.

Je veux patienter encore; mais conclus.

GABIOLLE.

Je reprends le discours et n'interrompez plus.
Il faut donc, ai-je dit, pour finir l'entreprise,
Que vous soyez l'époux qui convient à Marfise.
Or, vous ne l'êtes pas, c'est le seul point connu :
Ergo, plutôt que vous, c'est le premier venu;
Ergo, plus vous serez différent de vous-même,
Plus vous augmenterez les chances qu'on vous aime.
Mais par où commencer la transformation?
Par votre plus grand tort, par votre passion :
Cette seule réforme, aux yeux de votre veuve,
Du haut jusques en bas, Monsieur, vous fait peau neuve:
Vous serez cœur à prendre au lieu de cœur tout pris,
Objet de convoitise et non plus de mépris!

ADRASTE.

C'est une vieille ruse.

GABIOLLE.

Oui, Monsieur, vieille et bonne,
Et qui peut réussir encore cette automne,

Tandis qu'un règlement n'a pas été rendu
Par qui soit l'amour-propre aux femmes défendu.

ADRASTE.

Mais quel biais donner à ma métamorphose ?
Marfise...

GABIOLLE.

Je m'en charge, et de tourner la chose
De façon à piquer son amour-propre au jeu.
Pendant que du dépit elle couve le feu,
Qu'en son cœur sourdement vous poussez cette mine,
Je forge pour l'assaut une grande machine.

ADRASTE.

Puisse ton industrie aider à mes amours !
Mais je n'ose espérer...

GABIOLLE.

Bon ! espérez toujours,
Le désespoir étant, Monsieur, la seule affaire
Qu'un homme sain d'esprit au lendemain diffère.

ADRASTE.

Au fait, que puis-je perdre en l'état où je suis,
Et n'étant pas aimé, qu'ai-je à craindre de pis ?
A ta gouverne, allons, maraud, je m'abandonne.

GABIOLLE.

Bien dit. — Pour commencer, Monsieur, je vous ordonne

De retourner chez nous finir ce vin muscat...

ADRASTE.

A-t-on jamais vu boire homme dans mon état?

GABIOLLE.

Eh! fi! partagez-vous la commune injustice
Qui veut que l'estomac avec le cœur pâtisse,
Et vous vengerez-vous sur ce bon serviteur
De l'indiscrétion de votre enragé cœur?

ADRASTE.

Tu raillerais, je crois, au pied de la potence.

GABIOLLE.

Je ne raille jamais les sujets d'importance!
— Va, mon cher estomac, ce n'est pas moi du moins
Qui, par un tel mépris, te paîrai de tes soins.
C'est toi qui me nourris, me réjouis, m'engraisses;
Un ami tel que toi vaut mieux que cent maîtresses;
Aussi, compte sur moi pour n'avoir jamais faim,
Et tant que j'en aurai, sois sûr d'avoir du pain!

ADRASTE.

A ta gaîté, maraud, combien je porte envie!

GABIOLLE.

Chut! je vois Sylvia de Spinette suivie:
Plantons vite un jalon.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, SYLVIA, SPINETTE.

ADRASTE.

Je ne suis pas heureux,
Sylvia ; vous rentrez quand je quitte ces lieux.

GABIOLLE.

Sur la cérémonie allez-vous vous étendre ?
Vos convives, Monsieur, ne doivent pas attendre.

SPINETTE.

Vous traitez ?

GABIOLLE.

Oui, mon cœur. Si tu nous le permets,
De Naples nous traitons tous les mauvais sujets.

SYLVIA.

Certes, recevez-en mon compliment, Adraste.
La compagnie est belle et vous fait honneur.

SPINETTE.

Baste !
Je dis qu'il n'a pas tort. Est-il dans la saison
De se fourrer les pieds et garder la maison ?
Un peu de vice est bien avec de la moustache !
Pour moi, si de quelqu'un jamais je m'amourache...

GABIOLLE.

Ce sera d'un galant fort léger de vertu,
Comme moi?

SPINETTE, le taquinant.

Mais mieux fait.

GABIOLLE.

Diantre! où le prendrais-tu?

SPINETTE.

Au hasard.

GABIOLLE.

Au hasard! — impertinente fille!
Ce corps vous semble-t-il un corps de pacotille!
Apprenez que mon père eut pension du roi
Pour fournir tous les ans un enfant comme moi.

SPINETTE.

C'est un roi qui jetait l'argent par la fenêtre.

GABIOLLE.

Puisqu'on nous trouve laids, allons-nous-en, mon maître!

(A Spinette.)

Tu peux te raviser : je te garde ta part.

SPINETTE.

Va, pour me raviser, j'attends qu'il soit trop tard.

GABIOLLE.

Allons manger, Monsieur : elle me perce l'âme.

ADRASTE.

Je prendrai mieux mon temps une autre fois, Madame.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

SYLVIA, SPINETTE.

SYLVIA.

Hélas! qu'ils sont heureux d'avoir le cœur content!

SPINETTE.

Il ne tiendrait qu'à vous d'en avoir tout autant.
J'enrage de vous voir soupirer pour un homme
Dont vous ignorez tout, même comme il se nomme.

SYLVIA.

Que m'importent son nom et son état? je sais
Sa générosité, Spinette, et c'est assez.
De son image, hélas! ma tête est encor pleine
Depuis ce soir d'été, quand, d'une voix hautaine,
Il écarta de nous ces masques insolents,
Qui de leurs cris grossiers suivaient nos pas tremblants!
Je fus frappée au cœur d'une atteinte imprévue,
Et tout mon sort changea par sa courte entrevue.

SPINETTE.

Pourtant il s'est conduit, entre nous, comme un sot :

Il nous défend, et part sans nous dire un seul mot.

SYLVIA.

Et c'est ce procédé que surtout j'apprécie :
Il nous défend et part sans qu'on le remercie,
Comme ne pensant rien avoir fait de plus beau
Que de m'offrir la main pour passer un ruisseau!
Son action ainsi par lui-même estimée,
Marque aux grands sentiments une âme accoutumée,
Qui sait les pratiquer sans efforts et sans soins;
Et pour tout dire, enfin, je l'estimerais moins
S'il eût mis à profit, quand il m'a protégée,
Le hasard qui m'avait faite son obligée.

SPINETTE.

Ah! qu'une jeune fille éprise d'un garçon
A de raisonnements pour se donner raison,
Et de quels ornements sa tendresse pallie
Tout ce qui la pourrait convaincre de folie!
Mais, pour ne pas nous perdre en d'amoureux propos,
Espérez-vous encor revoir votre héros?
Toute notre recherche est restée inutile,
Et j'incline à penser qu'il a quitté la ville.

SYLVIA.

Ah! j'entre, quand j'y songe, en un bien autre effroi!
S'il s'est battu, Spinette, et qu'il soit mort pour moi!

SPINETTE.

Mort pour vous? — Il est temps que l'inconnu paraisse
Pour vous débarrasser d'une telle tendresse.

SYLVIA.

Crois-tu que le revoir me le fasse oublier?

SPINETTE.

Certes, j'y trouve cent contre un à parier;
Car l'homme le meilleur et de plus belle mine
Est si loin du héros qu'une femme imagine,
Et, vu sans cesse, il est parfois tellement sot,
Maladroit, fat, jaloux, brutal, homme en un mot,
Que nous souffrons toujours un peu de sa présence
Et ne l'aimons vraiment qu'en pleurant son absence.
Plus il est loin et plus nous en pensons de bien,
Et, pour peu qu'il soit mort, il ne lui manque rien;
De ses vertus, alors, tout devient une preuve;
Il n'est d'époux parfait que celui d'une veuve.

SYLVIA.

Que tu me connais mal! les cœurs comme le mien
Ne changent pas, Spinette.

SPINETTE.

Oh! ne jurons de rien.

SYLVIA.

Allons voir cependant ma sœur, que trop d'absence

Pourrait surprendre enfin et mettre en défiance.

SPINETTE.

Elle ne pense pas à vous, n'ayez pas peur!
Elle attend aujourd'hui Lélio, son plaideur.
Ainsi, restez, sortez, soyez triste ou riante...

SYLVIA.

Ne nous y fions pas : elle est si clairvoyante!
— Me cacher de ma sœur! Quelle honte!

SPINETTE.

Et pourquoi
Ne la pas consulter? Je lui dirais tout, moi.

SYLVIA.

Elle se moquerait de ma chère folie.

SPINETTE.

Réponse concluante et de bon sens remplie :
En effet, pour ne pas augmenter nos ennuis,
Ne consultons jamais que gens de notre avis.

(Elles entrent chez Marfise.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

SCÈNE Ire

MARFISE, SYLVIA.

SYLVIA.

D'un amant éconduit loin d'avoir la figure
Il allait déjeuner fort gaiment, je vous jure.

MARFISE.

Je n'en suis pas surprise : il se croyait aimé,
Et cette douce erreur l'avait seule charmé ;
En le désabusant, j'ai perdu tout mon charme
Et mon refus dès lors ne vaut pas une larme.

SCÈNE II

LES MÊMES, SPINETTE, puis LÉLIO.

SPINETTE.

Le seigneur Lélio, Madame, veut vous voir.

MARFISE.

Hé bien, faites entrer.

(Entre Lélio.)

SYLVIA, bas à Spinette.

C'est lui! Dieu! quel espoir!

LÉLIO, à Marfise.

D'un aimable entretien j'ai tort de vous distraire,
Madame, et je viens mal pour vous parler d'affaire.

MARFISE.

Rassurez-vous, Monsieur, vous ne dérangez rien.

SYLVIA, bas à Spinette.

Comme il m'a regardée! — Ah! c'est pour moi qu'il vient.

MARFISE, à Sylvia.

Laisse-nous.

(Lélio salue Sylvia.)

SYLVIA, en sortant, à Spinette.

Mais comment a-t-il pu me connaître?
Il veut s'accommoder... en m'épousant peut-être!

(Elles sortent.)

SCÈNE III

MARFISE, LÉLIO.

(Ils s'asseyent.)

LÉLIO.

Pour entrer en matière et ne rien allonger,
J'ai ce matin appris qu'on allait nous juger.

MARFISE.

Mon procureur pourtant devait ne pas poursuivre.

LÉLIO.

Ils n'ont, ces pauvres gens, que les procès pour vivre.

MARFISE.

Soit, mais je n'entends pas les nourrir.

LÉLIO.

Moi non plus,
D'autant que je les sais affamés et goulus.
Pour ne leur pas servir plus longtemps de pâture,
Voulez-vous couper court à toute procédure ?

MARFISE.

J'y suis prête.

LÉLIO.

Fort bien : reste à savoir comment
Nous pourrons ajuster notre accommodement.

MARFISE.

C'est simple : partageons le différend ensemble.

LÉLIO.

Partageons : il n'est rien de plus simple, ce semble.
Mais je vous avouerai, du ton d'un suppliant,
Que je viens tout coiffé d'un autre expédient.

MARFISE.

Ah ! parlez.

LÉLIO.

C'est qu'il est très-incommode à dire,
Madame, et j'ai grand'peur de vous donner à rire.

MARFISE.

Il est façon d'offrir toute chose en tel jour...

LÉLIO.

Ah ! si j'avais le temps de chercher un détour !

MARFISE.

Cherchez, Monsieur, cherchez.

LÉLIO, à part.

Si j'entrais en matière
Par quelque compliment? — mais je n'en sais pas faire.
Si je... non, c'est trop brusque. Il faudrait biaiser.

MARFISE, après un silence.

Hé bien, Monsieur?

LÉLIO.

Hé bien... voulez-vous m'épouser ?

MARFISE.

La proposition est plaisante, et j'admire
Comment vous avez pu me la faire sans rire.

LÉLIO.

Je l'avais bien prévu : vous vous moquez de moi.

MARFISE.

Mais franchement, Monsieur, n'ai-je pas là de quoi?

Pour la première fois nous nous trouvons ensemble,
Inconnus l'un à l'autre; un procès nous rassemble :
Et vous me saluez en demandant ma main?
On ne demande ainsi que l'heure ou son chemin!
« Voulez-vous m'épouser? » C'est dans les comédies
Que l'on voit réussir ces demandes hardies;
Mais hors de là, Monsieur, on ne s'épouse point
A moins de se connaître, et nous en sommes loin.

LÉLIO.

Madame, pas si loin que vous croyez peut-être :
Je vous connais à fond, et vous m'allez connaître.

MARFISE.

Vous me connaissez, vous?

LÉLIO.

Oui. Je me suis permis
De m'informer de vous à de communs amis :
Tous m'ont dit qu'en appas votre personne abonde,
Que vous avez les yeux les plus charmants du monde,
De la grâce surtout jusques au bout des doigts,
Une bonne santé, vingt-cinq ans dans deux mois..
Et ce portrait n'a rien que votre aspect n'efface,
Autant qu'en peut juger une vue un peu basse.

MARFISE, souriant.

Ainsi vous me trouvez belle... probablement,

Et n'affirmeriez pas mes beaux yeux par serment?

LÉLIO.

Que si fait! et plutôt deux fois qu'une, Madame!
Car ce portrait de vous, je le tiens d'une femme,
Ce qui m'a fait vous dire avec sécurité
Que le portrait n'est rien près de la vérité.
— D'ailleurs ce n'est pas tant la beauté qui m'importe
Que de savoir comment votre humeur se comporte;
Et je sais par des gens dignes de toute foi
Que le destin vous semble avoir faite pour moi.
Vous n'êtes point coquette et point sentimentale;
Point moqueuse; d'humeur douce et toujours égale;
D'un sens calme et rassis, d'un esprit juste et fin;
D'un cœur honnête et droit par-dessus tout; enfin
(Et du ciel ce n'est pas le moindre tour de force)
Femme à ne pas juger un homme sur l'écorce.
Or c'est là le phénix, le prodige divin
Que j'ai depuis six ans cherché toujours en vain.

MARFISE.

Vous aimez le bon sens; mais vous n'en montrez guère
A croire les rapports que chacun peut vous faire;
Et vouloir m'épouser sur un simple portrait
D'un homme réfléchi n'est certes pas le trait.
Près de moi c'est plaider assez mal votre cause

Si j'ai réellement l'humeur qu'on me suppose;
Et si je ne l'ai pas, c'est vous exposer fort
A trouver un peu tard que vous avez eu tort.

LÉLIO.

Ce prétendu hasard n'a rien que j'appréhende,
Madame; car à l'air dont j'ai fait ma demande,
Il faut pour l'accepter que vous ayez du sens
Et préfériez le fond aux dehors séduisants.
L'épreuve me suffit, et je n'en veux pas d'autre.
Vous êtes bien mon fait dès que je suis le vôtre.

MARFISE.

J'aime la raillerie et m'y prête au besoin;
Mais franchement, Monsieur, celle-ci va trop loin.

LÉLIO.

Jamais de plaisanter je n'eus si peu d'envie,
Et je ne fus jamais plus grave de ma vie.

MARFISE.

Alors ayez, Monsieur, s'il vous plaît, la bonté
De changer le sujet de votre gravité.

LÉLIO.

J'en suis confus, Madame : excusez mon audace,
Mais...

MARFISE.

Si vous persistez, je vous quitte la place.

LÉLIO.

Il me faut respecter ce rigoureux arrêt :
Mais trouvez bon du moins que ce soit à regret.

MARFISE.

Pour cela, j'y consens.

LÉLIO.

Merci. — Pour notre affaire,
Puisque l'expédient ne peut vous satisfaire,
Je vous en fais l'arbitre, et veux m'en rapporter
A ce qu'il vous aura convenu d'arrêter.

MARFISE.

Ce procédé, Monsieur...

LÉLIO.

Je vous crois juste et sage.
Mais dussé-je en souffrir encor quelque dommage,
Je l'aime mieux ainsi qu'être en guerre avec vous,
Sur qui j'ai pu fonder un espoir aussi doux.

MARFISE.

Mais, Monsieur...

LÉLIO.

Il est temps d'abréger ma visite.
Pourtant, un mot encore avant que je vous quitte;
Car j'aurais de la peine à vous laisser de moi
Mauvaise opinion...

MARFISE.

Mauvaise? mais pourquoi?

LÉLIO.

Je sens qu'une demande aussi gauchement faite,
M'a dû faire à vos yeux passer pour une bête.

MARFISE.

Croyez...

LÉLIO.

Je sais qu'il est impossible autrement.

MARFISE.

Je vous jure, Monsieur...

LÉLIO.

Non, non, point de serment.
Je ne m'en fâche pas, et m'y devais attendre;
Mais, pour toute faveur, laissez-moi m'en défendre.

(Sur un geste de Marfise, il continue.)

Je fus dans tous les temps gauche à parler d'amour,
Et des choses du cœur je ne sais pas le tour.
Ce n'est pas que je sois plus bête que tant d'autres
Qui savent se produire et font les bons apôtres;
Mais c'est timidité. De toute autre façon
Je tiens un rang honnête entre l'aigle et l'oison.

MARFISE.

Quoi! timide... à votre âge?

LÉLIO.

A mon âge, oui, Madame.
Mais entendez timide à côté d'une femme,
Car j'ai partout ailleurs le verbe ferme et droit,
Et je soutiens mon dire envers qui que ce soit.

MARFISE.

Cette inégalité...

LÉLIO.

La cause en est bizarre,
Et vous expliquera mon humeur assez rare.
J'eus pour père un ancien libertin... de bon lieu,
Rangé par la vieillesse à la crainte de Dieu.
Qui, pour me détourner des périls où sans cesse
La bonne opinion expose la jeunesse,
Dès l'âge de raison mit un soin tout dévot
A me persuader que j'étais un magot,
Que l'on ne pouvait pas me regarder sans rire,
Que j'avais le nez grand et la bouche encor pire;
Et j'étais dans le fait assez défectueux,
Mais, grâce à ses discours, je me crus monstrueux.

MARFISE.

Voilà certe un parent fait d'une étrange sorte.

LÉLIO.

Comme ma mère, hélas! dès longtemps était morte.

Mon père eut plein effet de son méchant travail;
Si bien que je grandis sous cet épouvantail,
Enfant gauche et honteux, sans naturel, sans grâce,
Ne riant pas, de peur de faire la grimace,
Fuyant l'attention des gens, ami des coins,
Et de mon nez partout redoutant les témoins.

MARFISE.

Votre père était fou, Monsieur, et sans excuse.

LÉLIO.

Quand j'attrapai vingt ans, je découvris la ruse,
Et que j'étais tourné comme sont la plupart.
Mais quoi! cette lumière arrivait un peu tard.
Comme un arbre élevé dans une caisse étroite
Conserve sa raideur en sortant de sa boîte,
Je n'ai pas retrouvé non plus cet heureux don
Du doux épanchement et du tendre abandon.
Ma langue est demeurée aux doux propos rétive,
Et vivant malgré moi toujours sur le qui-vive,
J'ai désaccoutumé tous les élans du cœur,
Et ne m'étonne plus qu'un bossu soit moqueur.
C'est pourquoi, redoutant d'être fort ridicule
Si je m'aventurais dans quelque préambule,
Je commence par où l'on finit galamment,
Et je parle d'hymen pour premier compliment.

MARFISE.

Qu'eût fait un ennemi de plus que votre père?

LÉLIO.

Madame, contre lui vous êtes trop sévère;
De vrai, son procédé m'a rendu maladroit,
Mais c'en est le revers.

MARFISE.

Voyons un peu l'endroit.

LÉLIO.

Le besoin d'excuser mon malheureux visage,
Me rendit de bonne heure assez modeste et sage;
Je compris qu'il m'était interdit de penser
Aux rêves dont mon âge eût voulu se bercer;
Qu'à défaut de ces dons qu'une femme idolâtre,
Aux vertus qu'on estime il fallait me rabattre,
Et prenant mon parti, j'entrepris sans délai
De me rendre aussi bon que je me croyais laid.
Dès lors je pratiquai dans mon cœur l'indulgence,
L'amitié, la franchise, et la reconnaissance;
Et j'espérai qu'un jour une femme de sens
Pourrait me pardonner mes dehors déplaisants,
Et du pour et du contre en moi faisant la somme,
Me trouverait moins laid me voyant honnête homme.
Enfin, grâce à l'erreur où l'on m'avait nourri,

Je suis un pauvre amant, mais un très-bon mari.
Maintenant vous savez à fond mon caractère;
Seulement, croyez-vous la peinture sincère?

MARFISE.

Vous ne paraissez pas homme à rien déguiser.

LÉLIO.

Hé bien donc, derechef, voulez-vous m'épouser?

MARFISE.

Vous avez peint, Monsieur, l'époux que je souhaite.
Il est vrai, mais...

LÉLIO.

Alors, c'est une affaire faite.

MARFISE.

Doucement...

LÉLIO.

Quel obstacle encore à mon bonheur?
Tout convient entre nous, âge, fortune, humeur!
Vous avez vingt-cinq ans, et j'en ai trente-quatre;
Vous êtes douce, et moi loin d'être acariâtre;
Raisonnables tous deux, et nos débats, de plus,
Sans procès ruineux sont ainsi résolus.
Voilà trois bons motifs; combien de mariages
Se font à moins, qu'on trouve encore heureux et sages!

MARFISE.

Certes à cet hymen rien ne s'opposerait
S'il fallait épouser ici votre portrait;
Comme il en faut surtout épouser le modèle,
Je m'inquiète un peu de voir s'il est fidèle.

LÉLIO.

Parbleu, je n'ai pas peur de la comparaison !
Donnez-moi seulement accès dans la maison,
Madame, et vous pourrez vous rendre bientôt sûre
Que je n'ai pas flatté d'un seul trait ma peinture.

MARFISE.

Qu'un mariage ou non en doive réussir,
Je vous verrai toujours, Monsieur, avec plaisir.

LÉLIO.

Vous me réjouissez plus que je ne peux dire;
J'ai ce que je voulais, Madame, et me retire
Pour ne pas commencer entre nous ce lien
Par vous importuner d'un trop long entretien.

MARFISE.

Vous n'importunez pas, et je n'ai point d'affaire.

LÉLIO.

J'en ai, moi, par malheur, où je suis nécessaire.

MARFISE.

Je ne vous retiens plus : au revoir.

LÉLIO.

A bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE IV

MARFISE seule, puis SPINETTE et SYLVIA.

MARFISE, seule.

Cet homme-là ressemble au mari qu'il me faut.

(Entrent Sylvia et Spinette.)

SYLVIA.

Votre procès, ma sœur?

MARFISE.

Il est en bonne voie,

Nous ne plaiderons pas.

SYLVIA.

J'en ai bien de la joie.

SPINETTE, bas à Sylvia.

C'est bon signe déjà.

MARFISE.

Comment le trouves-tu?

SYLVIA.

Qui?

MARFISE.

Lélio, sans doute.

SYLVIA.

A peine l'ai-je vu.

MARFISE.

Ne t'a-t-il pas semblé sage et de bonne mine?

SYLVIA.

Oui. Quel arrangement propose-t-il?

MARFISE.

Devine.

SPINETTE, bas à Sylvia.

C'est toujours le bonheur qu'on donne à deviner :
Tout va bien.

SYLVIA.

Aidez-moi.

MARFISE.

Tâche d'imaginer
Des choses sans raison, soudaines et fantasques...

SPINETTE, bas à Sylvia.

C'est cela justement : l'aventure des masques.

MARFISE.

Tu ne trouves pas?

SPINETTE.

Non, de peur de nous tromper.

MARFISE.

Hé bien, Lélio veut... il veut envelopper
Tout notre démêlé dans un bon mariage.

SYLVIA, à part.

Quel bonheur !

MARFISE.

Qu'en dis-tu? trouves-tu cela sage?
Pour moi, j'y penche fort.

SYLVIA.

Je n'ai pas d'autre vœu
Que votre volonté.

MARFISE.

Non, rien sans ton avéu,
Car la chose, après tout, comme moi te regarde.

SYLVIA.

Notre mère, ma sœur, m'a mise à votre garde,
Et je ne voudrais pas vous contredire en rien.

MARFISE.

Laisse là le respect : il s'agit de ton bien.
Je t'aime, et ne veux pas t'imposer un beau-frère...

SYLVIA, à Spinette à part.

Ah! Spinette, c'était...

SPINETTE, de même.

J'entends; laissez-moi faire.

(A Marfise.)

Puisqu'elle n'ose pas vous donner son avis,
Je répondrai pour elle, avec votre permis.
A quoi donc pensez-vous, d'épouser sans connaître?
Mettez-vous au hasard le choix de votre maître?
On peut encor risquer de le prendre aigre-doux
S'il est vieux, comme était votre premier époux :
On sait que tels maris ne sont pas de durée,
Et que l'on en sera vitement délivrée;
Mais Lélio paraît très-robuste et très-sain;
C'est un gaillard, Madame, à n'en pas voir la fin,
Et si d'un repentir l'équipée est suivie,
Vous vous en préparez cette fois pour la vie.

MARFISE.

Aussi ne vais-je pas l'épouser de léger :
Il doit nous voir souvent, je pourrai le juger.

SPINETTE.

Bon! l'hymen est, Madame, un étrange négoce;
Un mari n'est jamais mari qu'après la noce :
Tant qu'il est au futur sans doute il est charmant;
Mais une fois l'époux, Madame, adieu l'amant!

MARFISE.

Cette maxime étant généralement bonne,
Personne, en y songeant, n'épouserait personne.

SPINETTE.

Et qui diantre vous force à vous remarier?
L'état de veuve est-il un si rude métier?
C'est le meilleur de tous! n'être fille ni femme,
C'est-à-dire n'avoir nul Mentor qui vous blâme,
Et sourire aux galants sans que mère ou mari
Vous vienne demander raison d'avoir souri!
Moi, ce qui m'adoucit envers le mariage,
C'est que je ne vois pas d'autre route au veuvage.

MARFISE.

Voilà, certe, une belle et rare liberté,
Qui contraint une veuve à plus d'austérité!
Car chacun l'épiant avec un œil sévère,
Soupçonne qu'elle fait tout ce qu'elle peut faire,
Et lui donne aussitôt vingt amants, si tous ceux
Qu'elle veut recevoir ne sont pas laids et vieux.
Voilà de mon état les plus clairs avantages!
Aussi j'ai résolu, craignant les vieux visages,
Qu'un mari rouvrirait ma porte aux gens bien faits.
Lélio me convient et je l'accepte.

SPINETTE.

Mais...

MARFISE.

Assez.

SPINETTE, bas à Sylvia.

Ma foi ! parlez !

SYLVIA.

Adraste qui vous aime,
Lui devez-vous, ma sœur, cette rigueur extrême ?

MARFISE.

Mais il ne m'aime pas, te dis-je ; il en est loin.

SPINETTE, bas à Sylvia.

Vous tenez le bon bout.

SYLVIA.

Il ne vous aime point !
D'où savez-vous si bien ce que son cœur recèle ?

MARFISE.

J'en suis sûre...

SYLVIA.

Comment ! vous êtes jeune et belle ;
Vous laissez un jeune homme, hélas ! trop imprudent,
De tous vos pleurs secrets être le confident ;
Votre facile accueil à l'amour le convie,
Et quand il a perdu le repos de sa vie,
Sur un vague soupçon qu'il ne vous aime point,
D'un rival triomphant vous le faites témoin !
Et quel rival encor, si vous êtes sincère !
C'est aux frais d'un procès, ma sœur, qu'il vous préfère.

Je veux bien que l'amour d'Adraste soit douteux;
Mais l'autre assurément ne peut être amoureux.

SPINETTE, bas à Sylvia.

C'est cela... prenez feu... soyez enthousiaste!

MARFISE.

Quelle chaleur tu mets...

SYLVIA.

N'épousez pas Adraste,
Mais ne le poussez pas non plus au désespoir!

MARFISE.

Ce n'est pas mon dessein; et si je croyais voir...

SYLVIA.

Ah! vous ne savez pas ce qu'est la jalousie,
Et ce que souffre une âme en ce piége saisie!

MARFISE.

Toi-même as remarqué combien ton protégé
Avait, en me quittant, le maintien dégagé.

SYLVIA.

C'est qu'il dissimulait. Toute âme un peu hautaine
A la pitié d'autrui veut dérober sa peine.
Adraste enfin vous aime, et si vous ne l'aimez,
Comme il est honnête homme, au moins vous l'estimez,
Et ne voudriez pas qu'un chagrin sans remède...

MARFISE.

Au fait, si je pensais...

SYLVIA, caressante.

Vous semblez-vous si laide
Que vous ne puissiez croire au mal que font vos yeux ?

SPINETTE, à part.

Qu'un cœur de jeune fille est artificieux !

MARFISE.

Hé bien donc, j'attendrai qu'Adraste se résigne.
C'est un ménagement, au fait, dont il est digne.
Lélio m'agréait pourtant. — A son défaut
Je trouverai plus tard le mari qu'il me faut.

SYLVIA.

Ma chère sœur !

SPINETTE.

Voici Gabiolle qui, je gage,
Vous apporte d'Adraste un suppliant message.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, GABIOLLE, consterné.

MARFISE.

Que nous annoncez-vous ?

SYLVIA.

Adraste en sa douleur
Vous charge, n'est-ce pas, de supplier ma sœur?

SPINETTE.

Es-tu muet?

MARFISE.

Parlez.

SPINETTE.

Ah! la sotte figure!

GABIOLLE, à part.

Tout cet empressement est d'assez bon augure.

SYLVIA.

Vous nous faites languir.

SPINETTE.

Réponds donc une fois!

GABIOLLE.

Avant qu'Adraste ici vous parle par ma voix,
Madame, trouvez bon qu'un instant je soupire,
Et demande pardon de ce que je vais dire.

MARFISE.

Parlez sans crainte.

GABIOLLE.

Hélas! qu'un homme délicat
Agit imprudemment d'embrasser mon état!

MARFISE.

Vous vous trompez du tout de me croire offensée.

GABIOLLE.

Vous voulez, par bonté, cacher votre pensée;
Mais je n'ignore pas que l'oubli d'un amant
Aux dames sert toujours de mauvais compliment,
Et je suis désolé d'en être le complice.

MARFISE.

Adraste, en m'oubliant, me rend un grand service :
Il m'obéit, d'ailleurs, bien loin de me trahir.

GABIOLLE.

C'est ce qu'il me disait : Je ne fais qu'obéir.
— Mais, Monsieur, répondais-je, avez-vous l'innocence
De croire qu'on s'attende à votre obéissance?
Ignorez-vous encore, à l'âge où vous voilà,
Qu'une femme jamais ne pardonne cela,
Et que ne voulant plus d'un amant, la cruelle
S'offense qu'à son tour il ne veuille plus d'elle?
— Bon! tu ne connais pas Marfise, disait-il;
Elle a reçu du ciel un esprit très-viril,
Et ne m'en voudra pas de mon amour éteinte.

MARFISE.

Il m'a très-bien jugée et peut être sans crainte.

GABIOLLE, à part.

Je crois que pour le coup elle est touchée à fond.

MARFISE.

Qu'en dis-tu, Sylvia?

SYLVIA.

Tout ceci me confond.

SPINETTE.

Et je vous soutiens, moi, qu'Adraste encor vous aime,
Et que son changement n'est rien qu'un stratagème.

GABIOLLE, à part.

Ah! diable! Je suis pris. Tout va se découvrir.

SPINETTE.

Vous l'avez mis dehors, et, pour se faire ouvrir,
Il frappe doucement, vous promet d'être sage,
Et demande pardon d'avoir fait du tapage,
Preuve qu'il ne peut point se passer de vous voir.

GABIOLLE, à part.

A gauche, mon enfant.

SYLVIA, à part.

Je renais à l'espoir.

SPINETTE.

Ah! maître sot! tu crois que c'est moi qu'on abuse!
Tu peux t'en retourner avec ta pauvre ruse.
Un amour malheureux qui tourne à l'amitié

En deux heures de temps ! — Va, tu me fais pitié !

GABIOLLE.

L'argument est poussé dans la bonne logique,
Mais je l'anéantis d'une seule réplique :
C'est qu'Adraste, soit dit sans nier vos appas,
Madame, a découvert qu'il ne vous aimait pas.

MARFISE.

Que disais-je, ma sœur ?

GABIOLLE, à Spinette.

Ceci te déconcerte.

SPINETTE.

Quand et comment fit-il sa belle découverte ?

GABIOLLE.

Quand ? Ce matin, mon cœur, en sortant de ces lieux.
Comment ? En rencontrant une brune aux yeux bleus.

SPINETTE.

Voilà tout ?

GABIOLLE.

C'est honteux, sans doute, pour mon maître.
Mais d'un autre côté, la belle à sa fenêtre
Si gracieusement appuyait son beau front
Sur une main si blanche et sur un bras si rond,
Qu'un ermite eût voulu, comme Adraste, lui dire
Les beaux yeux que voilà ! — Ce qui la fit sourire.

SPINETTE.

Gardez tous ces détails pour votre confesseur.

MARFISE.

Laisse : ils pourront servir à convaincre ma sœur.
Ainsi, ton maître est pris d'une flamme nouvelle?

GABIOLLE.

Je devrais vous cacher ce que je vous révèle;
Mais cette raisonneuse a forcé mon secret.
Pardonnez-moi l'offense en faveur du regret.

MARFISE.

Quelle rage avez-vous de me croire fâchée?
D'Adraste pensez-vous que je sois entichée?
Persuadez-vous bien, mon ami, qu'en ce jour
Rien ne me gênerait autant que son amour.

GABIOLLE, à part.

Elle écume en dedans. (Haut.) Vous êtes magnanime
De ne pas imputer tant d'inconstance à crime.
Puisqu'il en est ainsi, Madame, j'ai l'espoir
Qu'Adraste peut prétendre à l'honneur de vous voir,
Et que vous lui ferez un aussi bon visage
Que s'il était constant.

MARFISE.

Meilleur, puisqu'il est sage.

GABIOLLE.

Que ce message-là mieux que l'autre me plaît!

MARFISE.

C'est d'un bon serviteur.

GABIOLLE.

Je suis votre valet.

A part.

Et voilà ce que c'est que connaître les femmes:
Comme une cire molle on vous pétrit leurs âmes.

Il sort.

SCÈNE VI

MARFISE, SYLVIA, SPINETTE.

MARFISE.

Que dis-tu maintenant de mon vague soupçon,
Et laquelle de nous avait tort ou raison,
Ma sœur?

SYLVIA.

Est-ce qu'Adraste inconstant vous décide
Pour Lélio?

MARFISE.

Je suis dans mes choix moins rapide;

Mais Adraste inconstant me rend ma liberté.

SPINETTE.

Si j'étais que de vous, j'aurais plus de fierté :
Je voudrais, pour punir sa froideur insolente,
Reconquérir son cœur, toute affaire cessante.

MARFISE.

Qu'en ferais-je, bon Dieu !

SPINETTE.

Vous le tourmenteriez.
Il ferait bon laisser l'infidèle à vos pieds,
Entendre ses soupirs en faisant la distraite,
Et...

MARFISE.

Ce manége-là serait d'une coquette.

SPINETTE.

Comment ! vous êtes femme et ne vous vengez pas ?

MARFISE.

De quoi ? d'un abandon qui m'ôte d'embarras ?
Lélio peut venir, grâce à cette inconstance ;
Et s'il ne dément pas tout le bien que j'en pense...

SPINETTE.

Vous l'épouserez ?

MARFISE.

Certe. — Où donc vas-tu, ma sœur ?

SYLVIA.

Respirer au jardin.

Elle sort.

MARFISE, à Spinette.

As-tu vu sa pâleur?

SPINETTE.

Non.

MARFISE.

Suivons-la pourtant, car elle a quelque chose.

SPINETTE.

Bah! c'est ce pot de fleurs dont l'odeur l'indispose.

Elles sortent.

On baisse la toile.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE Ier

SYLVIA, SPINETTE.

SPINETTE.

Ainsi, leur mariage est convenu ?

SYLVIA.

Ma sœur
Vient de me l'annoncer. Juge de ma douleur !

SPINETTE.

C'est l'instant d'avouer franchement à Marfise...

SYLVIA.

Que je suis sa rivale et que l'on me méprise ?

SPINETTE.

Que comptez-vous donc faire ?

SYLVIA.

Entrer dans un couvent.

SPINETTE.

C'est fort bien, mais il faut lutter auparavant.

SYLVIA.

A quoi bon me raidir contre ma destinée?
Hélas! pour Lélio Sylvia n'est pas née:
Il ne m'a pas encor regardée, et je voi
Que son regard jamais ne tombera sur moi.

SPINETTE.

Ma foi! c'est votre faute et je ne vous plains guère.
Tant pis pour les battus qui se sont laissé faire.

SYLVIA.

Que pouvais-je opposer à mon mauvais destin?

SPINETTE.

Vos grâces, vos seize ans, votre présence enfin!
Mais non! quand Lélio paraît, mademoiselle
Abandonne la place et s'enferme chez elle!
Pardienne! croyez-vous plaire sans vous montrer,
Ou que de pareils yeux ne soient bons qu'à pleurer?
Il fallait...

SYLVIA.

Fallait-il, pour comble d'infortune,
M'exposer à l'affront de leur être importune?

SPINETTE.

Dieu! que ces petits cœurs ont de subtils détours!

Quelle gourme à jeter, les premières amours !

SYLVIA.

Je n'ai plus qu'à pleurer.

SPINETTE.

En diverses familles
J'ai vu combien pleurer est cher aux jeunes filles :
Mais diantre ! vous aimez les pleurs avec excès.

SYLVIA.

Puis-je dans mon amour espérer du succès ?

SPINETTE.

Oui, si vous m'en croyez.

SYLVIA.

Hé bien, je veux t'en croire.

SPINETTE.

D'abord à Lélio rappelez votre histoire.

SYLVIA.

Y penses-tu, Spinette ? A mon émotion
S'il allait deviner ma folle passion ?

SPINETTE.

Après ?

SYLVIA.

Je ne sais pas composer mon visage.

SPINETTE.

Fort bien.

SYLVIA.

Mes sentiments s'y montrent sans nuage,
Et Lélio verrait...

SPINETTE.

Bon ! c'est ce qu'il nous faut.
S'il vous croit de l'amour, il en aura bientôt.

SYLVIA.

Il n'est pas de bonheur qui vaille qu'on l'achète
Au prix de sa fierté. N'en parlons plus, Spinette.

SPINETTE.

Réfléchissez un peu.

SYLVIA.

Non, non. Je ne veux pas.

SPINETTE, à part.

Nous verrons.

SYLVIA.

Lélio porte vers nous ses pas
Sortons.

SPINETTE.

Avez-vous peur ?

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉLIO.

LÉLIO.

Bonjour, Mademoiselle
Comment vous portez-vous ? (A part.) Elle paraît fort belle.

SYLVIA.

Dans sa chambre, Monsieur, Marfise vous attend.

LÉLIO.

J'y vais, je ne veux pas qu'elle attende.

SPINETTE.

Un instant.
Il nous faut, s'il vous plaît, un moment d'audience.

LÉLIO, à Sylvia.

A vous, Mademoiselle ?

SYLVIA.

Elle est folle, je pense.

Bas, à Spinette.

Tais-toi.

SPINETTE, de même.

Je parlerai.

SYLVIA, à Lélio.

Vous oubliez ma sœur.

SPINETTE, à Sylvia.

Rendez donc un peu grâce à votre défenseur !

LÉLIO.

Comment?

SPINETTE.

Vous souvient-il d'une dame outragée
Par de méchants garçons, et par vous protégée ?

LÉLIO, à Sylvia.

C'était vous?

SYLVIA.

Oui, Monsieur.

LÉLIO.

Parbleu, j'en suis ravi !
Ce m'est un grand bonheur que mon bras ait servi
La sœur de... votre sœur, j'allais dire la mienne.

SYLVIA, à part.

Sa sœur !

SPINETTE.

Ma foi ! sans vous nous étions fort en peine.

Bas, à Sylvia.

Remerciez-le donc.

LÉLIO.

L'obscurité du soir
Jointe à mes mauvais yeux m'empêcha de vous voir.

SPINETTE.

Et vous n'imaginiez nullement, je suppose,
Que votre protégée était si blanche et rose.

LÉLIO.

C'est mal à vous, ma sœur, de me dire si tard
Les obligations que je dois au hasard.

SPINETTE.

Trop de timidité — défaut de l'innocence —
A retenu la bride à sa reconnaissance;
Et même en ce moment quel trouble en son maintien!
Elle a raison, d'ailleurs; la honte lui va bien,
N'est-ce pas?

SYLVIA.

Excusez le babil de Spinette.

SPINETTE.

Hé demandez plutôt pardon d'être muette!
C'est que vous êtes là, Monsieur, car entre nous
Du matin jusqu'au soir elle parle de vous.

SYLVIA, à part.

La sotte!

LÉLIO, à part.

Je ne sais quelle attitude prendre.

SPINETTE.

Ah ! Monsieur, je voudrais que vous pussiez l'entendre.
Qu'il est brave par-ci, magnanime par-là !...

SYLVIA, bas.

Tais-toi !

SPINETTE.

L'air de franchise et de bonté qu'il a !
C'est à n'en pas finir.

SYLVIA, bas.

Tu me mets au supplice !

LÉLIO.

Vous vous exagérez un bien faible service,
Ma sœur. Tout honnête homme en aurait fait autant.
Mais j'oublie avec vous que Marfise m'attend...

SPINETTE.

Maintenant nous avons acquitté notre dette ;
Vous pouvez nous quitter.

(Lélio salue et entre chez Marfise.)

SCÈNE III

SYLVIA, SPINÉTTE.

SYLVIA.

Ah ! qu'as-tu fait, Spinette !

SPINETTE.

J'ai semé de l'amour dans son cœur.

SYLVIA.

Non, jamais !
Il n'a pas seulement compris que je l'aimais !
Hélas ! quelle froideur ne m'a-t-il pas montrée !

SPINETTE.

Et pourquoi diantre aussi faire la mijaurée ?
Que ne lui parliez-vous ?

SYLVIA.

Son premier compliment
A glacé dans mon cœur tout mon épanchement.
Je ne suis rien pour lui qu'à cause de Marfise !
Il m'appelle sa sœur ! — Que ce nom me suffise ;
Je n'en cherche pas d'autre. — Oui, je serai sa sœur,
Et j'y trouve, Spinette, encor quelque douceur.

SPINETTE.

Je sais les agréments du rôle de victime :
On charme sa douleur en se trouvant sublime,
Et puis, à votre insu, le temps vous séchant l'œil
Vous ôte la douleur et vous laisse l'orgueil.
C'est tout profit. Mais quoi ! je voudrais qu'à votre âge
Votre cœur vous servît pour un meilleur usage :
La résignation est sotte et me déplaît.

SYLVIA.

Tais-toi : voici quelqu'un.

SPINETTE.

Adraste et son valet.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ADRASTE, GABIOLLE.

GABIOLLE, dans le fond, à Adraste.

A nos pièces, Monsieur, car voici l'avant-garde.

SPINETTE, à Sylvia.

Prenez un air riant, songez qu'on vous regarde.

SYLVIA, à Adraste.

On ne vous a pas vu, Monsieur, depuis huit jours.

ADRASTE.

Huit jours? Vous m'étonnez.

SPINETTE.

Ils vous ont semblé courts?

ADRASTE.

Vive Dieu! nous menons une vie occupée!
Pas de jour avec nous qui n'ait son équipée:
Amourettes, duels, festins et jeu d'enfer!

GABIOLLE.

Il faut pour y durer avoir un corps de fer.

ADRASTE.

Y durer? à quoi bon!

GABIOLLE.

Hélas! il déraisonne.

ADRASTE.

La devise du sage, ami, c'est courte et bonne.
Au diable un lendemain qui peut s'évanouir!
Celui-là seul est fou qui remet de jouir!

GABIOLLE.

C'est d'après les anciens qu'il dit ces platitudes,
Et voilà le profit que lui font ses études.

ADRASTE.

S'amuse-t-on ici? vous n'en avez pas l'air,
Sylvia. C'est un tort. Diable! le temps qu'on perd

Ne se retrouve pas. — Et toi, toujours gentille?
Sais-tu que ton amant serait un heureux drille,
Spinette? — Quoi de neuf, outre le temps perdu?

SYLVIA.

Ma sœur se remarie.

ADRASTE.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Marfise...

SYLVIA.

Dans trois jours.

ADRASTE.

Ah! malheureux! je l'aime!

SYLVIA.

Comment?

ADRASTE.

Mon inconstance était un stratagème
Conseillé par Gabiolle.

GABIOLLE.

Écervelé maudit!

SPINETTE.

Tu fis de bel ouvrage alors, sans contredit!
Marfise abandonnait pour lui son mariage,
Quand tu vins tout gâter avec ton sot message.

ADRASTE.

Ainsi, sans ce coquin, Marfise eût consenti
A me laisser le temps de prendre mon parti?

SPINETTE.

Oui, Monsieur.

ADRASTE, à Gabiolle.

Tu l'entends, ta ruse m'assassine!

GABIOLLE, confus.

Oui, Monsieur.

ADRASTE.

C'est à toi que je dois ma ruine!

GABIOLLE.

Oui, Monsieur.

ADRASTE.

Je te chasse.

GABIOLLE.

Oui, Monsieur.

ADRASTE.

Va-t'en donc!
Et ne reviens jamais me demander pardon!
Tout est dit entre nous! — Va, que Dieu te confonde!

GABIOLLE.

Si nous ne devons plus nous revoir en ce monde,
J'aimerais à rentrer dans l'argent qui m'est dû.

ADRASTE.

Combien est-ce ? (à part.) O Marfise ! ô coup inattendu !

(Il s'assied d'un air désespéré.)

GABIOLLE, aux deux femmes.

Écartez-vous un peu. Nous avons dans le compte
Des articles badins et qui vous feraient honte.
Plus loin. Il ne faut pas que vous entendiez rien.

(Revenant vers Adraste.)

Pendant que de ses maux Adraste s'entretient,
Je vais lui faire voir de mon arithmétique.

ADRASTE, brusquement

Ce compte ?

GABIOLLE.

Le voici, Monsieur, très-véridique.
Mes gages d'août, septembre et quelques jours de plus,
A dix écus par mois, font, je crois, trente écus ?
Plus, j'ai payé pour vous en diverses rencontres
Vingt écus de tabac et de verres de montres.

ADRASTE, distrait.

Après ?

GABIOLLE.

Trois vieux pourpoints qu'il vous plut me céder,
Et qu'à vos frais, Monsieur, je fis raccommoder,
Dix écus.

ADRASTE.

Est-ce tout?

GABIOLLE, à part.

Bah! donnons-nous carrière.

(Haut.)

Item, vingt coups de pied, tous reçus par derrière,
(Je vous avais bien dit que vous me les paieriez)
Et qui font vingt écus, négligeant les deniers.
C'est pour rien.

ADRASTE.

Le total?

GABIOLLE.

Trente et vingt font soixante,
Et dix font quatre-vingt, et vingt font cent quarante.

ADRASTE.

Je n'ai pas l'argent là. Paie encore pour moi
Et joins-en le montant à ce que je te doi.

GABIOLLE.

Que je me paye à moi mes gages? — ô cervelle!
C'est être trop distrait.

ADRASTE, à Sylvia.

Qui donc épouse-t-elle?

SYLVIA.

Lélio.

GABIOLLE.

Son plaideur? – Mariage d'argent,
Que romprait en trois jours un drôle intelligent.

ADRASTE.

Va-t'en! nous n'avons plus besoin de tes services.
Je porte à mon côté de plus sûrs artifices.
(A Sylvia.)
Où trouver mon rival pour le faire appeler?

SYLVIA.

Il le tuera, Spinette!

SPINETTE.

Il faut tout révéler. —
Si vous considérez Sylvia, votre épée
Du sang de Lélio ne sera pas trempée...

ADRASTE.

Quel intérêt pour lui vous fait intercéder?

SPINETTE.

Elle l'aime. (A Sylvia.) C'est fait. Vous pouvez regarder.

ADRASTE, après un silence.

Qu'il vive et soit heureux! – Votre amour le protége.

SYLVIA.

Noble Adraste!

ADRASTE.

Le sort de toutes parts m'assiége!

Vit-on jamais malheur à mon malheur égal ?

SYLVIA.

Vous du moins, vous pouvez haïr votre rival !

ADRASTE.

Oui, c'est vrai, Sylvia, vous êtes misérable,
Et le ciel tous les deux durement nous accable.

SYLVIA.

Il adoucit nos maux avec notre amitié,
Et nous saurons du moins où trouver la pitié !

SPINETTE.

Ah ! les pauvres enfants ! Je me sens tout émue !
Et toi ?

GABIOLLE.

J'ai quelque chose aussi là qui remue.

SPINETTE.

Ne leur viendrons-nous pas en aide ?

GABIOLLE.

En vérité
Je ne sais si je dois... Il m'a fort maltraité !

ADRASTE.

Ah ! si tu peux, Gabiolle, avec ton industrie...

GABIOLLE.

Certainement : je peux tout ce dont on me prie...

ADRASTE.

Faut-il qu'à tes genoux... ?

GABIOLLE.

N'êtes-vous pas honteux ?

A genoux ! Ces honneurs n'appartiennent qu'aux dieux !
Je ne veux sur leur part faire aucune entreprise :
Traitez-moi sans façon — comme une marchandise.

ADRASTE.

Hé bien, tu fixeras toi-même ton loyer.

GABIOLLE.

Ceci vaut mieux. — Voilà décemment me prier.
Ce sont façons d'agir où mon cœur se captive.
Ainsi ligue offensive ensemble et défensive
Entre vous deux, Spinette et votre serviteur,
A la fin d'assurer votre commun bonheur !
— Or, entrons en conseil — des siéges. —

(Spinette lui approche un fauteuil ; il s'assied ; les autres se rangent autour de lui.)

Cette affaire
M'offre, à la voir de près, deux besognes à faire ;
Brouiller entre eux Marfise et Lélio d'abord,
si vous Plues amener par un second effort.
Mais la première tâche étant la plus pressée,
J'écarte pour l'instant l'autre de ma pensée,

Ceci posé, Messieurs — je boirais bien un coup,
Car j'ai la gorge sèche et vais parler beaucoup.

(Spinette lui apporte à boire, il s'essuie la bouche et reprend.)

Ne nous attardons pas à plus de faribole,
Et comprenez mon plan sous cette parabole :
Quand on veut jeter bas un arbre au front chenu,
Il faut mettre d'abord ses racines à nu;
Pendant que ce travail occupe sa lignée,
Le père bûcheron emmanche sa cognée.
L'hymen qui vous chagrine est le malheureux tronc;
Vous êtes les enfants, je suis le bûcheron,
Et tandis que j'emmanche une ruse exemplaire
Pour mettre à tout jamais nos ennemis en guerre,
Vous préparez le coup par les bien informer
Des cent motifs qu'ils ont de ne se point aimer.

ADRASTE.

Où prends-tu ces motifs?

GABIOLLE.

Où? — dans leur mariage!
Je vois tous les époux faire mauvais ménage,
D'où j'induis que le sort ne trouve bon d'unir
Que gens pleins de motifs cachés de se haïr,
Et que l'on pourrait dire en dicton populaire :
Gens qui vont s'épouser, gens qui vont se déplaire.

SPINETTE, gravement.

C'est juste.

GABIOLLE.

Maintenant, à vous de remarquer
Par où vos ennemis peuvent s'entre-choquer.

ADRASTE.

Je ne vois pas par où peut déplaire Marfise.

SYLVIA.

Quel mal de Lélio voulez-vous que je dise?

GABIOLLE.

S'ils n'ont que des vertus, il faut les travestir,
Leur donner des couleurs...

SYLVIA.

Je ne sais pas mentir.

GABIOLLE.

Bon! c'est où j'en étais à mon premier mensonge.

SPINETTE.

D'ailleurs si votre esprit à ce scrupule songe,
Que vous demande-t-on? De les calomnier?
Non! Ils viendraient trop vite à se justifier!
Mais d'amasser entre eux de ces petits nuages
Qui font le mauvais temps, sans bruit et sans orages,
Et mouillent jusqu'aux os les promeneurs du lieu
Sans presque seulement les avertir qu'il pleut,

ADRASTE.

C'est une perfidie !

SPINETTE.

Oui, Monsieur, c'en est une.

ADRASTE.

Nous aimons mieux alors garder notre infortune.

SYLVIA.

Certes !

SPINETTE, à Sylvia.

C'est pour lui seul que vous ferez cela.

GABIOLLE, à Adraste.

Pouvez-vous refuser votre aide à Sylvia ?

SYLVIA, à Spinette.

Pour lui, je le veux bien.

ADRASTE, à Gabiolle.

Pour elle, encore passe.

SYLVIA.

Mais enfin, dites-moi, que faut-il que je fasse ?

SPINETTE.

Faites rire la femme aux dépens du mari :
On n'aime pas longtemps l'homme dont on a ri.

SYLVIA.

Mais Lélio n'est pas ridicule !

SPINETTE.

Bonne âme !

Tous les hommes le sont dans les mains d'une femme.
Le tout est de savoir les tourner.

SYLVIA.

Quant à moi,

Je ne suis pas moqueuse.

SPINETTE.

Hé bien ! c'est mon emploi.

Je raillerai pour vous.

SYLVIA.

Et quel sera mon rôle ?

SPINETTE.

Tout ce que je dirai vous paraîtra très-drôle ;
Vous rirez aux éclats ou vous ferez semblant.

GABIOLLE.

C'est le meilleur moyen de perdre le galant.
L'amant dont on rit seule est près de sa ruine,
Mais il est mort celui dont rit une voisine.

ADRASTE.

Contre Marfise, moi, quel trait puis-je aiguiser ?
Elle n'est pas facile à ridiculiser.

GABIOLLE.

Elle prête le flanc par un point : elle est veuve.

ADRASTE.

Bon ! Lélio le sait. Crois-tu qu'il s'en émeuve ?

GABIOLLE.

Certes, si vous savez lui glisser en douceur
Quelque ressouvenir de son prédécesseur.

ADRASTE.

Fi donc !

GABIOLLE.

Et pourquoi *fi !* C'est de très-bonne guerre.

ADRASTE.

D'ailleurs le compliment ne le touchera guère.

GABIOLLE.

Vous croyez ? Essayons. — Soyez pour un moment
Le futur, moi je suis le malheureux amant.
« Ah ! Monsieur, permettez que je vous félicite !
« Au choix de votre épouse on voit votre mérite. »
Sur ce, vous saluez et me trouvez bien bon.
« Un trésor de vertu dont le passé répond, »
Reprends-je, « oui, Monsieur, car un père barbare
« La remit presque enfant aux bras d'un vieil avare,
« Fort laid, peu ragoûtant, et, pour comble, encor vert...

ADRASTE, riant.

Je comprends le manége... Il est parfait, mon cher.

GABIOLLE.

« De mourir sans enfants il se faisait scrupule...

ADRASTE, riant.

Ah ! pauvre Lélio ! quelle amère pilule !

GABIOLLE.

« Jugez quelle vertu Marfise dut avoir
« Pour prendre en patience un si fâcheux devoir !

ADRASTE.

Hein ?

GABIOLLE.

« Quelle rude épreuve et quel apprentissage !
« Mais l'espoir d'être mère élevait son courage. »

ADRASTE.

Vous mentez par la gorge !

GABIOLLE.

Eh ! monsieur, doucement !
La supposition n'est pas sans fondement.

ADRASTE.

Vous êtes un sot.

GABIOLLE.

Moi, j'ai dit une sottise ?

ADRASTE.

Un maraud comme vous supposer que Marfise...

GABIOLLE.

Mais c'est pour refroidir Lélio.

ADRASTE.

Taisez-vous.

GABIOLLE.

Soit, et que de Marfise il devienne l'époux !
Je n'en dormirai pas, pour moi, d'un moins bon somme.

ADRASTE.

Lui, son époux, grand Dieu !

GABIOLLE.

Voyez, le galant homme
Qui trouve malséant de vexer un rival !

ADRASTE, à part.

Au fait, je suis bien bon... Qu'il souffre de mon mal !
Qu'il soit jaloux aussi du passé de Marfise.
(Haut.)
Oui, je lui dirai tout, oui tout, et sans remise.

SPINETTE.

Il est ici.

ADRASTE.

Tant mieux, je l'attends, et parbleu !
Une fois dans mes mains il n'aura pas beau jeu.

GABIOLLE.

Bien — je vous laisse et vais rêver à la machine

Qui doit tout emporter.

SPINETTE.

Que le ciel t'illumine.

(Il sort.)

SCÈNE V

ADRASTE, SYLVIA, SPINETTE.

ADRASTE.

Je le tourmenterai, ce rival odieux !

SPINETTE.

Mais ne lui parlez pas de cet air furieux.

ADRASTE.

Sois tranquille : je sais composer mon visage.

SYLVIA.

Il vient ; contenez-vous, de grâce.

SPINETTE.

Soyez sage.

ADRASTE.

Oui.

SPINETTE.

Sortez avec lui ; suivez votre leçon,
Et moi j'entreprendrai Marfise à ma façon.
Les voici...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARFISE, LÉLIO.

MARFISE.

Vous, Adraste? On ne vous voit plus guères.

ADRASTE.

Il est vrai, ce n'est pas ma faute... des affaires...

MARFISE.

Vous savez la nouvelle?

ADRASTE.

Oui, Madame, et je vois
L'heureux mortel, sans doute, objet de votre choix?

LÉLIO.

C'est moi-même, Monsieur.

ADRASTE, à part.

Tournure hétéroclite.

LÉLIO, à part.

Ce jeune homme a bon air.

ADRASTE.

Que je vous félicite!

LÉLIO.

Oui, félicitez-moi, car je suis bien heureux.

ADRASTE, à part.

Tout à l'heure on pourra refroidir ces beaux feux.

(Haut.)

Mais vous sortiez, je crois?

LÉLIO.

Dans une autre occurrence

Nous ferons à loisir plus ample connaissance :

Je sortais en effet quand vous êtes entré.

ADRASTE.

Avec votre agrément, Monsieur, je vous suivrai.

MARFISE.

Déjà ?

ADRASTE.

Mais je suis là depuis longtemps, Madame,

Et dans l'autre quartier cette heure me réclame.

MARFISE.

J'en suis fâchée.

ADRASTE.

Et moi plus encore.

(Lélio et Adraste saluent les dames et font des cérémonies sur la porte.)

ADRASTE.

Pardon.

LÉLIO.

Passez, Monsieur.

ADRASTE.

Monsieur, passez.

LÉLIO.

Je passe donc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

MARFISE, SPINETTE, SYLVIA.

SPINETTE, bas à Sylvia.

Attaquons Lélio. Riez, moi je l'assomme.

(A Marfise.)

Votre futur, Madame, a l'air bien honnête homme !

MARFISE.

C'est qu'il l'est en effet.

SPINETTE.

On le juge à l'aspect,

Et ses moindres façons me donnent du respect :

Il fait tout gravement, rit sans ouvrir la bouche,

Gravement éternue et gravement se mouche...

MARFISE.

Les étranges vertus que tu vas lui chercher !

SPINETTE.

Oh ! ce n'est rien encore ! Il faut le voir marcher
Lentement, noblement, comme un juge...

SYLVIA, à part.

La sotte !

SPINETTE.

Il ne doit pas tacher ses bas les jours de crotte !
Et comme ses habits sont proprement tenus !
C'est le moins élégant de ceux que j'ai connus :
Mais quelle rectitude en toute sa toilette !
Sa perruque est toujours bien droite sur sa tête,
Et je gagerais bien qu'en se couchant le soir
Il a soin de ranger ses hardes au tiroir !

SYLVIA, à part.

L'impertinente !

MARFISE, souriant.

Il a sans doute beaucoup d'ordre.

SPINETTE.

C'est un homme sur qui l'on ne sait pas où mordre.
Quel bon sens agréable il met dans ce qu'il dit !
Il a toujours raison contre les gens d'esprit :
S'il se dit un bon mot qui blesse la logique,
Il le réduit à rien d'une forte réplique,
Et son raisonnement, solide et bien nourri,

En quatre points fait honte aux rieurs d'avoir ri.
Ah! ah! c'est qu'il n'est pas de ces cervelles folles
Qui se prêtent gaiement aux entretiens frivoles;
Et l'on ne risque pas, quand on est avec lui,
De s'amuser à tort et de frauder l'ennui!

SYLVIA, à Marfise.

Vous riez!

MARFISE.

Son babil m'amuse.

SYLVIA, à part.

Quel supplice!

SPINETTE.

Riez, riez avant que l'hymen s'accomplisse!
Vous bâillerez de reste avec ce mari-là....
Parfait mari d'ailleurs, qui vous profitera;
Sain de corps, sain d'esprit, point jaloux, point volage,
Économe, rangé, paisible, un peu sur l'âge....

SYLVIA.

Un peu sur l'âge!...

SPINETTE.

Il a quarante ans révolus!

MARFISE.

Trente-quatre.

SPINETTE.

Vraiment! on lui donnerait plus.

SYLVIA.

Il ne les paraît pas!

MARFISE.

Si fait bien, je t'assure.

SPINETTE.

Il n'a rien d'un jeune homme en sa désinvolture.
On le prendrait plutôt, à son air réservé,
Pour un petit vieillard assez bien conservé.

SYLVIA, à part.

La méchante!

SPINETTE.

Tant mieux : ce sont les bons, Madame;
On sait ce que l'on prend en devenant leur femme.
La grâce, la beauté ne sont que d'un printemps....
La laideur est solide et croît avec le temps!

SYLVIA.

Et vous ne mettez pas cette fille à la porte?

MARFISE.

Pourquoi?

SYLVIA.

Vous tolérez des propos de la sorte?

MARFISE.

Mon Dieu !...

SYLVIA.

Vous vous prêtez à ces méchancetés ?

SPINETTE.

Quelle mouche vous pique à présent ?

SYLVIA.

Ah ! sortez !

SPINETTE.

Qu'avez-vous donc ?

SYLVIA.

Sortez, qu'on ne vous le répète.

MARFISE.

Quelle vivacité !

SPINETTE.

Çà, vous perdez la tête ?

SYLVIA.

Allez-vous-en d'ici, méchante !

SPINETTE.

Je m'en vais,

Puisque mon bon vouloir est trouvé si mauvais !

A part.

Que le cœur des amants est un plaisant mystère !

Elle sort.

SCÈNE VIII

SYLVIA, MARFISE.

MARFISE.

Peut-on savoir d'où vient cette grande colère?

SYLVIA.

Traiter de la façon un pareil homme! — et vous
Au lieu de le défendre...

MARFISE.

Hé, là, là! quel courroux!

SYLVIA.

Vous deviez à Spinette imposer le silence,
Et non l'encourager dans son impertinence!
C'est de votre mari qu'elle riait.

MARFISE.

Vraiment
Ses propos n'étaient pas sans quelque fondement.

SYLVIA.

Lélio vous paraît alors prêter à rire?

MARFISE.

Chacun a ses travers.

SYLVIA.

Oui, chacun !.... c'est-à-dire
Que Lélio vous semble être comme chacun,
Platement honnête homme, estimable et commun.

MARFISE.

L'honnêteté, ma sœur, n'est pas chose si plate.

SYLVIA.

Hé bien, détrompez-vous, car il faut que j'éclate !
Celui que vous prenez pour le premier venu,
Ce Lélio, ma sœur, ne vous est pas connu !
C'est le cœur le plus fier, le plus noble du monde,
D'une délicatesse à nulle autre seconde,
Que vous devriez être heureuse d'épouser
Et que nul n'a le droit de ridiculiser.

MARFISE.

Quel crime est-ce après tout qu'un peu de moquerie?

SYLVIA.

Sachez qu'il est des gens trop grands pour qu'on en rie.

MARFISE.

Mais comme tu prends feu pour Lélio, ma sœur !

SYLVIA.

En puis-je faire moins envers mon défenseur?
Il m'a trouvée un soir par des masques suivie
Et m'en a délivrée au péril de sa vie.

Le plaisanterez-vous encore maintenant?

MARFISE.

Voilà qui change tout. C'est un trait surprenant.
Après cette action magnanime, j'avoue
Que ses petits travers méritent qu'on les loue!
Puisqu'il n'est pas poltron, c'est un crime en effet
De ne le trouver pas admirable et parfait.

SYLVIA.

Ah! que cette ironie est de mauvaise grâce!

MARFISE.

Folle! tout autre eût fait même chose à sa place.
C'est un trait d'honnête homme et non pas de héros,
Et tu l'admires là vraiment hors de propos.
Contre les quolibets si tu veux le défendre,
C'est par d'autres moyens que tu devrais t'y prendre :
Montre aux mauvais plaisants son caractère égal,
Son bon sens, son bon cœur et son esprit loyal...

SYLVIA.

Les beaux mérites!

MARFISE.

Soit! Ils n'ont rien d'héroïque;
Mais ce sont les garants de la paix domestique;
Ils ont une douceur qu'on goûte chaque jour
Et donnent du bonheur sans donner de l'amour.

— Tu t'arrangerais mal d'une existence unie;
Mais nous avons du ciel un différent génie.
Mon partage, ma sœur, c'est un peu de raison :
J'aime le coin du feu, le calme, la maison,
Un mari, comme moi, d'humeur peu remuante
Qui se contente aussi de ce qui me contente.
Tu vois que Lélio de tous points me convient.

SYLVIA.

Oui, ma sœur.

MARFISE.

Mais j'oublie avec cet entretien
Qu'il faut pour le contrat écrire à mon notaire.
Adieu.

Elle sort.

SCÈNE IX

SYLVIA, seule.

Pour le contrat! — Hélas! qu'allons-nous faire?
Lélio lui convient : elle l'épousera....
Pauvre Adraste! mon Dieu! sans doute il en mourra.

Elle sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE Ire

SYLVIA, SPINETTE.

SPINETTE.

Je veux bien vous servir encor, car je suis bonne.

SYLVIA.

Non, abandonne-moi, comme je m'abandonne.

SPINETTE.

Hé quoi!...

SYLVIA.

J'ai réfléchi, vois-tu, que sans noirceur
Je ne puis conspirer ainsi contre ma sœur.
Va, puisque Lélio lui plaît, qu'elle l'épouse :
Je me résigne à tout.

SPINETTE.

Vous n'êtes plus jalouse?

SYLVIA.

De qui l'étais-je, hélas! j'y songe avec effroi :
D'une sœur que j'adore, et qui fut tout pour moi,
Qui me servit de mère, éleva mon enfance,
Et que je n'ai pas dû trahir pour récompense!

SPINETTE.

Par exemple, voilà qui me paraît touchant!
— Et vous comptez mourir d'ennui, dans quel couvent?

SYLVIA.

Non, mon âme au malheur se familiarise :
Mon entrée au couvent affligerait Marfise...

SPINETTE.

Ah! ne l'affligez pas — surtout à vos dépens!

SYLVIA.

De tout ce que j'ai fait déjà je me repens!

SPINETTE.

Et vous vous condamnez à voir votre rivale
Ouvrir à votre amant la chambre nuptiale?

SYLVIA.

J'ai même quelque joie à ces nouveaux projets ;
Je verrai le bonheur d'heureux que j'aurai faits,
Et leur sacrifierai tout l'espoir de ma vie,
Sans qu'ils sachent jamais ce que je sacrifie.

SPINETTE.

De grâce, ménagez ma sensibilité!

SYLVIA.

Va, va, je ne suis pas à plaindre, en vérité.
Mon dévouement n'a rien dont mon âme s'effraie :
Il me rend au contraire heureuse et presque gaie.

SPINETTE.

Les bonnes actions rafraîchissent le sang.
Mais que votre roman devient attendrissant!

SCÈNE II

LES MÊMES, ADRASTE.

SPINETTE.

Venez, Monsieur, venez que l'on vous attendrisse!
Nous allons consommer un très-beau sacrifice.

ADRASTE.

Qu'est-ce donc?

SPINETTE.

Nous trouvons que ce serait noirceur
De traverser ainsi l'espoir de notre sœur;
De quelle sœur encor! De la sœur la plus chère

Qui soigna notre enfance et nous servit de mère...

ADRASTE, à part.

La pauvre enfant!

SPINETTE.

D'ailleurs, cela nous satisfait :
Nous verrons un bonheur qui sera notre fait,
Et notre dévouement n'a rien qui nous effraie,
Il nous rend au contraire heureuse et presque gaie;
Les bonnes actions rafraîchissent le sang...
Qu'en dites-vous, Monsieur, n'est-ce pas très-plaisant?

ADRASTE.

Sylvia, vous avez une âme noble et grande.
Aussi la seule grâce au ciel que je demande
Est de vous voir heureuse avant de vous quitter.

SYLVIA.

Me quitter?

ADRASTE.

Oui, je pars.

SPINETTE.

Mais c'est là déserter!
Un véritable amant doit être opiniâtre,
Et non pas se tenir pour battu sans combattre!

ADRASTE.

J'ai fait ce que j'ai pu, Spinette, et je vois bien

Avec ce Lélio que rien n'y fera rien.
C'est un homme rassis et que rien n'indispose :
Il ne veut regarder que le bon d'une chose,
Et le ressouvenir de cet affreux défunt,
Loin de le traverser d'un penser importun,
Le réjouit beaucoup, comme preuve éclatante
Qu'il trouvera Marfise en ses devoirs constante !
— Je vais faire la guerre aux Turcs.

SCÈNE III

LES MÊMES, GABIOLLE, déguisé en vieux clerc de procureur.

GABIOLLE, d'une voix humble.

De par la loi !

ADRASTE.

Qu'est-ce à dire?

GABIOLLE.

Monsieur, c'est un petit exploit.

ADRASTE.

A moi? Vous vous trompez.

GABIOLLE.

Point d'excuse frivole :

Vous avez un valet qui s'appelle Gabiolle.

ADRASTE.

Quel mal y voyez-vous?

GABIOLLE.

Aucun, Monsieur, sinon
Que le valet, nommé Gabiolle, est un fripon.

SPINETTE.

Diantre, Monsieur, voilà qui prend de l'apparence!

ADRASTE.

Et qu'a-t-il fait encore?

GABIOLLE.

Un crime d'importance :
Autorisé par vous, du moins à ce qu'il dit,
D'un clerc de procureur il usurpa l'habit,
Changea sa voix sonore en mielleuse et douce,
Enfila des bas noirs, une perruque rousse,
Et se rendit si laid et si salement gras
Que vous-même, Monsieur,

(De sa voix ordinaire.)

Ne me remettez pas.

ADRASTE.

Comment, maraud, c'est toi?

GABIOLLE.

Suis-je méconnaissable?

SPINETTE.

Oui, plus laid que jamais.

GABIOLLE.

Flatteuse détestable!

SYLVIA.

Mais que prétendez-vous par ce déguisement?

GABIOLLE.

Aux yeux de votre sœur m'offrir effrontément.
Qui me reconnaîtra sous une mascarade
Grâce à laquelle Oreste a méconnu Pylade?

ADRASTE.

Je me passerais bien de la comparaison.

GABIOLLE.

Bref, je viens vous sauver.

SPINETTE.

Les sauver, pauvre oison!
Sache qu'ils ont un plan charmant que tu déranges:
Ils aiment leur chagrin, ces pauvres petits anges!
Ils ont fait la partie ensemble de pleurer,
De se sacrifier, de se désespérer,
Et quand tout est conclu, tu viens en rabat-joie
Contrecarrer leurs pleurs!

GABIOLLE.

Faut-il que je la croie?

SYLVIA.

Oui, je suis en effet résignée à mon sort.

SPINETTE.

Et Monsieur chez les Turcs s'en va chercher la mort.

GABIOLLE.

Chez les Turcs?

ADRASTE.

Je t'emmène.

GABIOLLE.

Attendez-moi sous l'orme.
Dès étant tout petit j'exécrais l'uniforme.

SPINETTE.

Seriez-vous un poltron?

GABIOLLE.

Ce n'est pas lâcheté :
Mon courage a paru... contre l'adversité!
Mais la guerre, Monsieur! c'est un métier impie
Où l'homme le mieux fait bêtement s'estropie;
Un métier que les rois devraient s'être occupés
De réserver aux gens par nature écloppés!
Par Vénus! trouve-t-on qu'il soit trop peu sur terre
De borgnes, de boiteux, de manchots — sans en faire?
Ce sont des procédés que je ne puis souffrir :
Moi, qui suis né complet, complet je veux mourir.

Adieu, Monsieur, partez sans moi pour la Turquie.
— Mes compliments aux Turcs sur la polygamie.

SPINETTE.

As-tu le cœur de rire?

GABIOLLE.

Avant votre départ
Faites un testament, Monsieur, à tout hasard.

SYLVIA, à part.

C'est affreux!

GABIOLLE.

Hé mon Dieu! si mes petits services
Vous semblent mériter de petits bénéfices,
Léguez-moi...

SPINETTE.

Léguez-lui quelques coups de bâton.

GABIOLLE.

Enrichis de brillants, si vous le trouvez bon.

ADRASTE.

Comme il faut tout prévoir, Sylvia, dans la vie,
Ce testament est fait et je vous le confie.

(Il le lui remet.)

SYLVIA.

En est-ce là, mon Dieu?

ADRASTE.

Si je ne reviens pas...

SYLVIA.

Hélas! que dites-vous!...

ADRASTE.

C'est le sort des combats...
Ouvrez-le : voyez-y ma dernière pensée
A votre sœur, à vous, tendrement adressée,
Et ne refusez pas un faible souvenir
D'un ami qui vers vous ne doit plus revenir.

SYLVIA.

Ah! par cette amitié que vous m'avez promise,
Cher Adraste, restez et vivez pour Marfise;
Elle vous aimera...

ADRASTE.

Non, je n'ai plus d'espoir.

GABIOLLE.

Avant la fin du jour, Monsieur, voulez-vous voir
Votre rival confus sortir l'oreille basse?

ADRASTE.

Tu m'as trompé vingt fois, et ta fourbe me lasse.

SPINETTE.

Laissez ce bon garçon pour vous s'évertuer :
Il sera toujours temps de vous faire tuer!

SYLVIA.

Vous ne partirez pas, s'il réussit?

ADRASTE.

Sans doute :

Mais une réussite à ce prix-là me coûte,

Employer un fripon...

GABIOLLE, à Spinette.

Il m'insulte, je crois?

SYLVIA.

Hé bien, ce n'est pas vous qui l'employez, c'est moi.

Oubliez-vous déjà l'alliance jurée?

ADRASTE.

Hélas! je vous croyais aussi désespérée.

SYLVIA.

J'ai repris du courage et veux vous en donner.

SPINETTE.

A la bonne heure donc! voilà bien raisonner.

ADRASTE, à Gabiolle.

Fais ce que tu voudras, triple fourbe.

GABIOLLE.

A merveille.

Nous sommes tous d'accord? — Terre, prête l'oreille!

Voici l'invention dont je suis accouché

Dans un cabaret borgne, au coin du Vieux Marché.

ADRASTE.

Abrége si tu peux.

GABIOLLE.

Non, jamais je n'abrége!
Je buvais, et buvant : mon cher fils, me disais-je,
— Car le bon vin me rend plus tendre de moitié,
Et je cause avec moi de meilleure amitié...

SPINETTE.

Mais pour Gabiolle à jeun tu n'as pas grande haine?

GABIOLLE.

Sans doute : seulement il me fait de la peine.
Je buvais donc alors et me disais : mon fils,
Examine d'abord le camp des ennemis.
Qu'y vois-tu? — Deux plaideurs las de la procédure,
Qui par le conjungo prétendent la conclure.
Comment les diviser? — Tête dure à l'excès!
Un procès les unit, fais finir le procès :
Suppose un jugement, ou — mieux encor — suppose
Que chacun des plaideurs a reçu gain de cause,
Et lui cours annoncer que son procès gagné
Le fait riche à monceaux et l'autre ruiné.
Le monde est bien changé si, sous ta double attaque,
D'une part tout au moins l'hymen ne se détraque.
Aussitôt dit, ma foi! Monsieur, aussitôt fait :

Je quitte Lélio surpris et satisfait,
Et je rapporte ici l'appât de ma nouvelle.
Qu'en dites-vous, Monsieur, et vous, Mademoiselle?

SPINETTE.

L'artifice est sublime en sa simplicité.

ADRASTE.

Je le trouve fort bête et fort mal inventé.

GABIOLLE.

Spinette, réponds-lui, car ma voix se fatigue.

ADRASTE.

Nos gens sans être fins éventeront l'intrigue,
Dès qu'à leurs procureurs ils iront s'éclaircir.

SPINETTE.

Bon! ils s'éclairciront, mais plus tard, à loisir...
Allez, la défiance est sagesse importune
Quand il s'agit de croire à la bonne fortune.

ADRASTE.

Mais ils s'expliqueront en se démariant.

SPINETTE.

Par lettre, et c'est le beau de notre expédient.
Ces choses-là, Monsieur, sont honteuses à dire,
Et les honnêtes gens aiment mieux les écrire.
C'est pour eux l'important de sauver leur maintien,
Et quand rien n'est perdu, fors l'honneur, tout va bien.

ADRASTE.

Mais leur étonnement en recevant la lettre
Les fera s'expliquer et bientôt tout connaître.

SPINETTE.

Trop tard. Nulle union n'est possible entre gens
Qui se sont laissé voir de si bas sentiments.

ADRASTE.

Tous ces raisonnements sont louches.

GABIOLLE.

Malepeste !
Comment vous les faut-il ?

SPINETTE.

Le désespoir vous reste
En tous cas, et les Turcs ne vous manqueront pas.

SYLVIA.

Il faut tout essayer plutôt que le trépas.
Par amitié pour moi, laissez faire à leur ruse !

GABIOLLE.

Et si nous échouons, qu'on me traite de buse !

ADRASTE.

Qu'ils fassent à leur gré ! Je ne m'oppose à rien

SPINETTE.

C'est tout ce qu'il nous faut. Mais, chut ! Marfise vient.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARFISE.

GABIOLLE, reprenant sa voix humble.

Madame, permettez que je vous congratule.

MARFISE, bas à Spinette.

Quel est cet inconnu de forme ridicule ?

GABIOLLE.

Je suis le maître clerc de votre procureur
Et vous viens annoncer, Madame, le bonheur
Que nous eûmes hier de gagner votre affaire.

MARFISE.

Quoi, Monsieur, malgré moi ?

GABIOLLE.

L'affaire était si claire
Que mon patron, Madame, a cru de son devoir
Et de votre intérêt de passer son pouvoir.

MARFISE.

C'est bien, je vais chez lui.

GABIOLLE.

Madame, il dîne en ville.

MARFISE.

Hé bien, j'irai demain.

GABIOLLE.

Mon Dieu, c'est inutile,
Car tous les lendemains de ses jours de gala
Se passent à gémir des coliques qu'il a.
Mais je peux comme lui raisonner de la cause :
Tous les droits contestés, cheptels, emphytéose,
Servitudes, contrats, appels comme d'abus...
Bref, vous en gagnez là pour deux cent mille écus,
Et le sieur Lélio, votre inique adversaire,
Peut dans les hôpitaux héberger sa misère.

MARFISE.

Votre patron, Monsieur, m'a fait jouer gros jeu ;
Mais puisqu'il a gagné, je l'en approuve. — Adieu.

GABIOLLE.

Votre valet, Madame.

Bas à Adraste.

Hé bien, que vous disais-je ?
Les voilà tous les deux pris dans le même piége.

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins GABIOLLE.

SPINETTE.

Pardi! puisque le ciel vous fait un tel cadeau,
Je vais décommander le suisse et le bedeau.

MARFISE.

Comment?

SPINETTE.

Votre futur réduit à sa figure
Ailleurs apparemment peut chercher aventure?

MARFISE.

Lélio n'a-t-il pas d'autre part dans son lot
Assez de qualités pour se passer de dot?

SPINETTE.

Hein?.. quoi?.. vous persistez à prendre un pauvre hère?..

MARFISE.

Son malheur me le rend plus aimable au contraire,
Et je sens dans mon cœur un orgueil assez doux
A penser que je puis enrichir mon époux.

SPINETTE.

Ces gentillesses-là sont bonnes pour les vieilles!

MARFISE.

Sais-tu quelle bassesse ici tu me conseilles?

SPINETTE.

Je ne conseille rien : mais pour un tel bienfait,
Moi, je voudrais choisir un malheureux mieux fait
Et qui me pût au moins payer en bonne mine.
Mais qu'a ce Lélio pour orner sa ruine?

MARFISE.

Presque rien : à ma place et gagnant le procès,
J'en suis sûre, il voudrait faire ce que je fais.

SPINETTE.

Chansons!

MARFISE.

J'ai même peur que par délicatesse
Il ne se veuille pas prêter à ma largesse.

SPINETTE.

Ah! bah!

MARFISE.

Mais s'il s'entête en un faux point d'honneur,
Je saurai le résoudre à souffrir son bonheur.

SYLVIA, à part.

Pauvre Adraste! voilà pour le rendre incurable.

ADRASTE, à part.

Elle fait son devoir : ce n'est pas admirable.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Le seigneur Lélio.

SPINETTE, à part.

Qu'ils s'expliquent sans moi.

Elle s'esquive.

MARFISE, à Adraste.

Il vient me dégager et me rendre ma foi.

SCÈNE VI

SYLVIA, ADRASTE, MARFISE, LÉLIO.

LÉLIO.

Madame, vous savez qu'indiscrets dans leur zèle
Nos procureurs...

MARFISE.

Ont fait juger notre querelle,
Oui, Monsieur, je le sais: mais un tel jugement
N'est pas pour changer rien à notre arrangement.

LÉLIO.

Rien du tout.

A part.

Mais c'était à moi de le lui dire.

MARFISE.

Grâce au ciel ! L'intérêt n'est pas ce qui m'inspire :
Vous avez su me plaire, et vos rares vertus
L'emportent à mes yeux sur tout l'or de Crésus.

A part.

Mais je voudrais qu'il fît plus de cérémonie !

LÉLIO.

Tout soupçon là-dessus vous serait calomnie ;
Et, Madame, d'ailleurs entre cœurs généreux
Qui peut enrichir l'autre est bien le plus heureux.

A part.

Mon procédé pourtant vaut qu'elle remercie !

MARFISE.

A tous vos sentiments, Monsieur, je m'associe ;
Je suis aise que tout aille aussi simplement,
Car je vous avouerai que j'ai craint un moment...

LÉLIO.

Vous ne me jugiez pas d'après vous.

MARFISE, à part.

Au contraire!

LÉLIO.

C'est mal à vous, Madame : en pareille matière,
A mon sens, le vaincu fait injure au vainqueur
De paraître douter un instant de son cœur.

MARFISE, à part.

La maxime est commode à bannir le scrupule.

Haut.

Pardonnez-moi, Monsieur, ma crainte ridicule;
Mais franchement ici vous auriez hésité
Que je l'eusse trouvé tout simple, en vérité.

LÉLIO, à part.

Elle est naïve au moins.

MARFISE.

Pour terminer l'affaire
Vous plairait-il, Monsieur, de quérir un notaire?

LÉLIO, à part.

Que diable! a-t-elle peur que je change d'avis?

Haut.

Vos ordres ont été par avance suivis;
Notre contrat s'achève.

MARFISE, à part.

Il venait, ou je meure,
Réclamer ma parole et me mettre en demeure!

ADRASTE, à part.

Tout est fini pour nous. Ah! pauvre Sylvia!

SYLVIA, à part

Pauvre Adraste! – Aidons-nous, le ciel nous aidera.

Haut.

Avant d'aller plus loin, un secret d'importance
Me fait vous demander un moment d'audience.

MARFISE.

Parle.

SYLVIA.

C'est un secret à dire sans témoins :
Venez.

MARFISE, à Lélio.

Vous permettez?

Lélio s'incline.

SYLVIA, en sortant, à part.

Sauvons Adraste au moins.

Elles entrent chez Marfise.

SCÈNE VII

ADRASTE, LÉLIO.

Lélio s'assied à droite du théâtre. Adraste se promène de l'autre côté en réfléchissant.

ADRASTE, à part.

La pauvre enfant! ce trait de Lélio l'achève!
Comment la secourir? — Il faudra que j'y rêve.

LÉLIO, à part.

Grâce à ce que j'ai vu dans ce triste entretien,
J'épouse sans estime une femme sans bien.
L'humeur qu'elle a montrée à mes yeux la dépare,
Et je l'aimerais mieux sotte ou laide qu'avare!
Impossible de rompre! Elle m'accuserait
De reprendre ma foi pour un vil intérêt,
Et j'ai tant célébré son noble caractère,
Que mes meilleurs amis me jetteraient la pierre...
Il faut m'exécuter... et le pis de mon cas
Est d'avoir à me plaindre et de ne l'oser pas.

ADRASTE, à part.

C'est cela! je le tiens!

A Lélio.

Parbleu! Monsieur, Marfise
A dû là vous causer une étrange surprise?

LÉLIO.

Comment l'entendez-vous, Monsieur?

ADRASTE.

Il m'a paru
Qu'elle n'a pas agi comme je l'aurais cru,
Et votre délicate et loyale insistance
Me semblait mériter plus de reconnaissance.

LÉLIO.

Et sur quoi jugez-vous qu'elle m'en puisse avoir?
Je n'ai rien fait ici qui ne fût mon devoir.

ADRASTE.

Il se peut, mais pour moi je sais bien qu'à sa place
J'aurais voulu du moins en faire la grimace;
Car l'obligé se doit d'en montrer en tout cas
Même pour un bienfait qui n'en mérite pas.

LÉLIO.

Chacun son goût, Monsieur; je hais les simagrées.

ADRASTE.

Il en est cependant qui ne sont pas outrées.
Ainsi Marfise eût fait quelques difficultés;
Au lieu de prendre au mot vos libéralités,

Elle vous eût rendu par quelque résistance
Libre de vos bienfaits, que c'eût été, je pense,
Agir avec fierté, convenance et bon goût.

LÉLIO.

Et moi de votre avis je ne suis pas du tout.
Elle n'eût pas mal fait ; elle a fait mieux encore :
Sa conduite en cela tous les deux nous honore ;
Et cette confiance entière dans ma foi
Témoigne qu'à ma place elle eût fait comme moi.

ADRASTE.

Parbleu ! ce serait bon à dire si Marfise
Eût pris soin de cacher un peu sa convoitise ;
Mais au lieu d'un accueil modeste et presque froid,
Elle s'est empressée à réclamer son droit ;
Et cet empressement n'est pas de bon augure
Pour ce qu'elle aurait fait dans votre conjoncture.

LÉLIO.

Vous êtes cependant au rang de ses amis,
Et ce n'est pas à vous que le blâme est permis.

ADRASTE.

J'avais beaucoup d'estime et d'amitié pour elle :
Mais ses torts envers vous ont refroidi mon zèle.

LÉLIO.

C'est trop de soins pour moi.

ADRASTE.

Non, je suis enragé
De voir un galant homme en ce piége engagé.

LÉLIO.

Quand je ne me plains pas, nul n'a droit de me plaindre :
Je suis fort satisfait.

ADRASTE.

Oh ! vous avez beau feindre,
Vous ne me ferez pas croire que sans dépit...

LÉLIO.

Je suis fort satisfait : tenez-vous-le pour dit.

ADRASTE.

Mon intervention est peut-être indiscrète ?

LÉLIO.

Oui, Monsieur, franchement, vous me rompez la tête.

ADRASTE.

C'est à regret, Monsieur, que je suis impoli...

LÉLIO.

Ne le soyez donc plus.

ADRASTE.

Mais comme votre ami...

LÉLIO.

Hé ! Monsieur mon ami, qui m'échauffez la bile,
Faites-moi l'amitié de me laisser tranquille !

ADRASTE.

Je le voudrais, Monsieur...

LÉLIO.

Parbleu! nous allons voir!...

ADRASTE.

Mais l'amitié me pousse et me fait un devoir
De ne pas vous laisser consommer votre perte :
Ainsi, pestez, criez, rien ne me déconcerte.

LÉLIO.

C'est-à-dire qu'il faut vous entendre accuser
Une femme que j'aime et qui va m'épouser?

ADRASTE.

Non, vous ne l'aimez pas. Elle ne peut vous plaire.

LÉLIO.

Faut-il vous répéter, ventrebleu!...

ADRASTE.

Sans colère.
Votre obstination ne me convaincra point;
Je comprends vos motifs de nier sur ce point :
Votre fierté résiste à se plaindre de celle
Qu'il vous faut maintenant épouser telle quelle,
Et désirant qu'au moins les dehors soient gardés,
C'est par respect pour vous que vous la défendez.

LÉLIO.

Puisque vous comprenez mes raisons de me taire,
De quel droit osez-vous en forcer le mystère?

ADRASTE.

Ainsi vous convenez...

LÉLIO.

Eh bien, oui, mais, morbleu!
Vous me rendrez raison, Monsieur, de mon aveu.

ADRASTE.

Soit. — Entendons-nous bien : Vous méprisez Marfise?

LÉLIO.

Oui, mais malheur à qui sait que je la méprise.

ADRASTE.

Son hymen vous déplaît?

LÉLIO.

Vous en pouvez juger,
Mais sortons.

ADRASTE.

Une excuse à vous en dégager
Vous serait à ce compte une bonne fortune?

LÉLIO.

Oui parbleu! Mais, venez...

ADRASTE.

Eh bien, moi, j'en sais une.

LÉLIO.

Ah! mon ami!

ADRASTE.

Sortons maintenant, s'il vous plaît.

LÉLIO.

Vous êtes mon sauveur.

ADRASTE.

Je suis un indiscret.

LÉLIO.

J'avais tort; mais parlez!...

ADRASTE.

Il est bon que je meure.

LÉLIO.

Pardonnez-moi...

ADRASTE.

Non, non. Vos armes et votre heure?

LÉLIO.

Ah! bien! si vous voulez vous tant faire prier,
Au diable! j'aime autant presque me marier!

ADRASTE.

Quel homme pour pousser les choses à l'extrême!

LÉLIO.

Parlerez-vous?

ADRASTE.

La sœur de Marfise vous aime.

LÉLIO.

Hein? qu'est-ce qu'elle fait?

ADRASTE.

Elle vous aime.

LÉLIO.

Moi!

Que la plaisanterie est de mauvais aloi!

ADRASTE.

Elle vous aime, dis-je.

LÉLIO.

Allons! vous voulez rire :

Je sais que je n'ai rien qui la puisse séduire.

ADRASTE.

Il est vrai. — Sylvia vous aime cependant.

LÉLIO.

Quoi! vous l'a-t-elle dit?

ADRASTE.

A son corps défendant.

LÉLIO, à part.

Au fait, cette aventure où je l'ai secourue...

En me remerciant elle semblait émue,

Et Spinette m'a dit que du matin au soir

Elle parle de moi... Dieu! quel charmant espoir!

A Adraste.

Quoi! je serais aimé de cette aimable fille?

ADRASTE.

A vous le répéter faut-il qu'on s'égosille?

LÉLIO.

Moi, qui par désespoir d'être jamais aimé
Me composais un cœur à tout désir fermé,
Et retenant en moi l'élan de ma jeunesse
Renonçais sottement à ma part de tendresse!
— Mais je ne vois pas trop comment cet amour-là
Peut me tirer des mains de Marfise...

ADRASTE.

Voilà :
Ce qui seul vous retient à cette femme avide,
C'est la crainte en rompant de passer pour cupide?

LÉLIO.

Justement.

ADRASTE.

Sylvia n'a rien : en l'épousant
Vous fermerez la bouche au monde médisant.

LÉLIO.

Tout s'arrange par là, c'est juste, — Je l'épouse!
— Il me semble rêver. — O fortune jalouse,

Tu te lasses enfin ! — Adraste, mon ami !
On m'aime !

ADRASTE.

Je le sais.

LÉLIO.

Je vivais endormi...
Je me réveille enfin !

ADRASTE, à part.

Il en perd la cervelle.

LÉLIO.

Sylvia ! savez-vous que Marfise est moins belle ?

ADRASTE.

Oh !

LÉLIO.

Sans comparaison. Elle a les yeux moins grands.

ADRASTE.

C'est vrai, mais...

LÉLIO.

Et moins noirs...

ADRASTE.

Oui, mais...

LÉLIO.

Moins transparents.

ADRASTE.

Soit, mais...

LÉLIO.

Le bras moins rond, la main moins fine et blanche.

ADRASTE.

J'en conviens, mais...

LÉLIO.

Le pied moins mignon...

ADRASTE.

En revanche...

LÉLIO.

Elle n'a pas surtout ce charme de seize ans!

ADRASTE.

Hé, morbleu! croyez-vous ces détails amusants?

LÉLIO.

Laissez-moi savourer mon bonheur sans mélange!
C'est votre ouvrage, au fait!—Comme je gagne au change
Car enfin, mon ami, je vous le dis tout bas :
Marphise est veuve, et l'autre... et l'autre ne l'est pas

ADRASTE.

Allez au diable!

LÉLIO.

Point! c'était bon tout à l'heure :
Je me plais maintenant sur terre, et j'y demeure!

ADRASTE, à part.

Que je le trouve laid, et qu'il a mauvais ton!

LÉLIO.

Mais concevez-vous bien qu'on m'aime?

ADRASTE.

Ma foi, non!

Car vous n'êtes pas beau.

LÉLIO.

Ni galant! — Je m'étonne

Par où j'ai pu gagner cette aimable personne!

Certe, on ne dira pas que ce soit par mes soins,

Et jamais homme aimé n'aura soupiré moins.

ADRASTE, à part.

Il lui manquait encore d'être fat, le béliître!

LÉLIO.

Au cœur de Sylvia je n'ai, certe, aucun titre;

Je voudrais bien savoir combien de beaux muguets

Pour lui plaire ont perdu leurs pas et leurs bouquets!

Que j'aurais de plaisir à leur dire à la ronde:

Vous avez la voix tendre et la moustache blonde;

Mais moi, que vous traitez d'ours et d'ours mal léché,

Je suis aimé, Messieurs, et sans l'avoir cherché.

ADRASTE.

Ces muguets, quels qu'ils soient, que vous croyez confondre,

Ont la riposte vive et sauraient vous répondre.

LÉLIO.

Certe! ils parlent beaucoup, mais réussissent peu;
Moi, je fais le contraire et préfère mon jeu.

ADRASTE.

Comme vous voilà vain pour une réussite!
Croyez-vous la devoir à votre seul mérite?

LÉLIO.

A moins de la devoir au vôtre cependant.....

ADRASTE.

Votre prospérité vous rend outrecuidant!

LÉLIO.

Parbleu, mon cher! depuis le jour qui m'a vu naître,
C'est la première fois que j'ai sujet de l'être!
Et je négligerais si bonne occasion
De m'élever un peu dans mon opinion?
Non! — Je fus trop sevré, par un sot stratagème,
Des charmantes douceurs de me plaire à moi-même;
Je veux, pour une fois, m'en donner tout mon soûl,
Être fat, oui, morbleu! pour en savoir le goût,
Et remerciant Dieu du bonheur qu'il m'envoie,
D'aucun respect humain n'embarrasser ma joie.

ADRASTE.

Pour un original que l'on a tant vanté...

LÉLIO.

On n'est original que par nécessité,
Et je ne le suis plus du jour que la fortune
Me permet d'être heureux à la façon commune!
C'est la bonne, et je vois gaiement s'évanouir
Le temps où je croyais être exclu d'en jouir...
J'entre, dès aujourd'hui, dans une humeur nouvelle,
Ou plutôt je reprends mon humeur naturelle;
Je veux suivre les bals, m'amuser sans repos,
Être gai, rire à tout et dire des bons mots;
Et je vais de ce pas, pour me mettre à la mode,
Acheter un habit plus riche et moins commode.

ADRASTE.

C'est bien vu!

LÉLIO.

N'est-ce pas? Vous, mon cher, cependant,
Préparerez Marfise au revers qui l'attend.
Dorez-lui la pilule, enfin faites en sorte
Qu'elle puisse me voir sans colère trop forte.
Son amitié pour moi n'a pas grande douceur,
Mais quoi! je la ménage à cause de sa sœur.

ADRASTE.

J'entends.

LÉLIO.

Pour Sylvia, je lui dirai moi-même
Combien je suis surpris et charmé qu'elle m'aime.

ADRASTE.

Ce sera fort bien fait.

LÉLIO.

Je veux jouir un peu
De sa confusion pendant le tendre aveu.
Ce doit être charmant un front de jeune fille
Qui rougit !... Mais il faut d'abord que je m'habille.
Il me vient une idée...

ADRASTE.

Ah !

LÉLIO.

Vous avez du goût ?

ADRASTE.

On le dit.

LÉLIO.

Eh bien ! moi, je n'en ai pas du tout.
Je suis fort ignorant des choses de toilette,
Et ne regarde point aux habits que j'achète ;
En sorte que j'ai peur d'être mal habillé
Si par un élégant je ne suis conseillé.

ADRASTE.

Mes conseils sont à vous.

LÉLIO.

Faites-moi donc la grâce
De venir avec moi jusqu'à la grande place,
Chez mon tailleur.

ADRASTE.

Allons plutôt trouver le mien;
Le vôtre n'est qu'un sot.

LÉLIO.

Allons, je le veux bien.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE Ire

ADRASTE.

Je suis peu réjoui de ce message-là.
Il m'envoie en avant avertir Sylvia,
Pour lui faciliter son entrée en matière,
N'étant pas fort, dit-il, sur le préliminaire!
Imbécile! — Mais moi, je suis plus sot que lui
D'avoir pu consentir à lui prêter appui...
Un butor, un pédant, un fat que je déteste!
Dire qu'il est aimé d'une fille céleste,
Tandis que moi, morbleu, je ne puis seulement
Être aimé d'une veuve!...

SCÈNE II

ADRASTE, SYLVIA.

SYLVIA.

Ah! c'est vous. Justement

Je vous cherchais.

ADRASTE.

Et moi, je vous cherchais de même.

SYLVIA.

Vous ne partirez plus pour la guerre : on vous aime.

ADRASTE.

Marfise?

SYLVIA.

J'ai plaidé votre cause : j'ai dit...
J'ai dit ce qu'il fallait pour qu'elle consentît.

ADRASTE.

Ah! cette aimable veuve accepte mes services!
La femme raisonnable, elle a donc des caprices?

SYLVIA.

Enfin, caprice ou non, vous serez son époux;
N'en demandez pas plus, et réjouissez-vous.

ADRASTE.

Ainsi fais-je, parbleu! – Mais vous, Mademoiselle,
Veuillez, à votre tour, écouter ma nouvelle :
Je viens pour Lélio demander votre main;
Il vous épousera, s'il vous plaît, dès demain.

SYLVIA.

Vous plaisantez?

ADRASTE.

Non pas. Trouvez-vous impossible
Qu'à votre amour pour lui Lélio soit sensible?

SYLVIA.

Quoi? vous avez dit...

ADRASTE.

Tout.

SYLVIA.

Hélas! qu'avez-vous fait?

ADRASTE.

Rien que de très-adroit à juger par l'effet.
Lélio vous épouse : êtes-vous satisfaite?
Tous vos vœux sont comblés. Prenez votre air de fête.

SYLVIA.

Je ne m'attendais plus du tout à ce bonheur,
J'en avais fait mon deuil.

ADRASTE.

Il vient d'autant meilleur.

SYLVIA.

Oui, je suis très-heureuse.

ADRASTE.

Il faut que je vous croie,
Car vous n'en montrez pas au dehors grande joie.

SYLVIA.

Mais, Adraste, vous-même, en un pareil moment,
Vous vous réjouissez un peu tranquillement.

ADRASTE.

J'aurais cru, j'en conviens, que ce prix de ma flamme
A de plus vifs transports emporterait mon âme.

SYLVIA.

Et je m'imaginais aussi que le bonheur,
Adraste, me mettrait plus d'allégresse au cœur.

ADRASTE.

Tous mes vœux sont comblés, et pourtant il me semble
Que je désirais plus, quand nous pleurions ensemble.

SYLVIA.

Hé bien, c'est comme moi : mon bonheur est très-grand;
Mais il me satisfait moins qu'il ne me surprend.

ADRASTE.

Est-ce donc cette joie incomplète et sans charmes,
Que tant de désespoir hâtait et tant de larmes?
Pourquoi le ciel met-il cette inégalité
Entre notre désir et la réalité?

SYLVIA.

Contre quelle vulgaire et froide jouissance
Avons-nous échangé notre douce espérance!

ADRASTE.

Que n'ai-je su plus tôt ce qu'appelaient mes vœux!

SYLVIA.

Ah! c'est quand nous pleurions que nous étions heureux!

ADRASTE.

Je ne le vois que trop, hélas! ces courtes heures
Ont été de ma vie et seront les meilleures!
Ah! que je voudrais être encore au temps si doux
Où je pouvais vous plaindre, où j'étais plaint par vous...

SYLVIA.

Où j'avais une part dans votre confidence!

ADRASTE.

Où nous étions unis par la même souffrance!

SYLVIA.

Où vous étiez mon frère, où j'étais votre sœur!

ADRASTE.

Adieu cette amitié si pleine de douceur!
Nous voilà désormais étrangers l'un à l'autre.

SYLVIA.

Est-ce que vous jugez mon cœur d'après le vôtre,
Quand vous dites, Adraste : adieu notre amitié?

ADRASTE.

Ah! vous m'aurez bientôt sans retour oublié!
Un autre tout entière, un autre vous réclame;

A qui va désormais appartenir votre âme,
A qui vos doux regards, votre pudique front,
Et, si vous en versez, vos pleurs appartiendront!

SYLVIA.

Hélas!

ADRASTE.

D'un tel trésor qui ne serait avare?
Oui, oui! c'est pour jamais que le ciel nous sépare!

SYLVIA.

Calmez-vous... du courage... allez! il nous en faut!
D'ailleurs vous m'oublierez le premier, et bientôt...
Ma sœur est belle, Adraste!

ADRASTE.

Ah! ne parlons pas d'elle
C'est vous, ô Sylvia, vous qui seule êtes belle!
Que vos regards sont doux et douce votre voix!
Il me semble vous voir pour la première fois,
Et j'ignorais encor quelle grâce candide,
Quelle fleur de beauté sur votre font réside!
Épouser votre sœur, moi, Sylvia! — Jamais!
Je ne sais pas comment j'ai cru que je l'aimais;
Je le sens maintenant, je m'abusais moi-même,
Et c'est vous, Sylvia, c'est vous seule que j'aime!

SYLVIA.

Grand Dieu!

ADRASTE.

Nous nous aimons, je le vois dans vos yeux !
Ne le détournez pas, ce regard plein d'aveux !
Laissez tomber sur moi ce rayon de votre âme !
Regardez votre amant...

(Sylvia tourne les yeux vers lui, il tombe à ses pieds.)

Ton époux, ô ma femme !

SCÈNE III

LES MÊMES, SPINETTE, GABIOLLE.

SPINETTE.

Hé ! que faites-vous là, Monsieur?

ADRASTE.

Nous nous aimons !

GABIOLLE.

Dans quel temps vivons-nous, ô ciel !

ADRASTE.

Pas de sermons :
Parle de mon bonheur si tu veux que j'écoute !

GABIOLLE.

Hé, je ne puis parler, tant ceci me déroute !

SPINETTE.

Vous aimez Sylvia, Monsieur ?

ADRASTE.

Quoi d'étonnant?

SPINETTE.

Comprenne qui pourra les cœurs de maintenant!
Je ne m'en mêle plus! — Et Marfise ?

ADRASTE.

Marfise ?

GABIOLLE.

Oui.

ADRASTE.

J'aime Sylvia, que veux-tu que je dise?

GABIOLLE.

Marfise cependant consent à vous aimer.

ADRASTE.

Bien. De mon inconstance il faudra l'informer.

SPINETTE.

C'est pour vous attirer une haine mortelle!

ADRASTE.

Regarde Sylvia, Spinette : qu'elle est belle!

SPINETTE.

Réponse d'amoureux. — Voulez-vous l'épouser?
Ménagez donc qui d'elle a droit de disposer.

SYLVIA.

N'offensez pas ma sœur : je dépens d'elle.

ADRASTE.

Diable !

Si, pour vous obtenir, il faut au préalable
Épouser votre sœur... je suis dans l'embarras.

GABIOLLE.

Vous vous êtes mis là, Monsieur, dans de beaux draps !
Car vous ne pouvez plus, en bonne conscience,
Refuser cette veuve après tant d'insistance !

SYLVIA.

Mais si c'était ma sœur qui refusait?

GABIOLLE.

Très-bien

Vous avez mis le doigt sur l'unique moyen.
Mais comment obtenir que Marfise refuse?
C'est là le *hic*.

SYLVIA.

Il faut lui découvrir la ruse.

ADRASTE.

Je m'en vais tout lui dire...

SYLVIA.

Hé non ! ce libre aveu
D'une honnête action pourrait vous tenir lieu.

SPINETTE, à part.

Voyez-vous la fûtée!

SYLVIA.

Il faut qu'elle se fâche,
Reprenne Lélio pour époux...

GABIOLLE.

Et vous lâche!

ADRASTE.

Hé bien, apprends-lui tout comme par trahison.

GABIOLLE.

Je veux bien vous trahir; mais pour quelle raison?
Observez d'autre part qu'en toute cette affaire
Je ne puis vous trahir sans m'avouer faussaire,
Et que si l'on me livre aux mains des gens de loi
Les brutaux m'enverront sur les vaisseaux du roi,
Ce qui me fâcherait; car la mer m'incommode.
Il faudrait donc ici trouver une méthode
Qui laissât sans soupçons Marfise d'un côté
Et de l'autre me mît moi-même en sûreté.
Voilà pour mon génie une grande fatigue;
Combien l'estimez-vous?

ADRASTE.

Ce qu'elle vaut.

GABIOLLE.

Prodigue!

J'ai déjà quelque idée en tête... J'entrevoi...
Spinette, viens-nous-en; j'aurai besoin de toi.

SPINETTE, à Adraste.

Vous, attendez ici Marfise avec courage;
Ne vous départez pas de votre personnage.
Et remerciez-la de ses bontés pour vous,
Mais d'un remercîment à la mettre en courroux,
Vous savez? — En un mot, tâchez de lui déplaire.

ADRASTE.

Ce n'est pas difficile et j'en fais mon affaire.

GABIOLLE.

Je le crois : vous avez ce qu'il faut pour cela.

ADRASTE.

Insolent!

SPINETTE.

Sauvons-nous, Gabiolle! la voilà!

(Gabiolle et Spinette sortent.)

SCÈNE IV

MARFISE, ADRASTE, SYLVIA.

ADRASTE, à Marfise.

De mon amour enfin votre cœur se soucie!
Je n'y comptais plus guère et je vous remercie.

MARFISE.

Remerciez plutôt ma sœur : elle a tout fait.

SYLVIA, à part.

Hélas!

ADRASTE, à Sylvia.

C'est donc à vous que je dois...

SYLVIA.

En effet.

MARFISE.

Contre elle assez longtemps j'ai voulu me défendre;
Mais elle a tant parlé qu'il a fallu me rendre.

ADRASTE.

Vous pouviez opposer d'excellentes raisons
Pourtant, et je conviens entre nous, sans façons,
Que mon extravagance en bonne rhétorique
Vous aurait pu servir d'argument sans réplique.

MARFISE.

Sylvia m'a montré les périls du bon sens,
Et ce que j'en ai vu chez de certaines gens
M'a réconciliée avec l'extravagance.

ADRASTE.

Je dois à Lélio quelque reconnaissance,
A ce compte.

MARFISE.

Il est vrai : son vilain procédé
Autant que Sylvia pour vous-même a plaidé.

ADRASTE.

Plaise au ciel que jamais à son tour ma folie
Avec le sens commun ne vous réconcilie!

MARFISE.

Ma sœur prétend qu'au fond vous n'êtes pas si fou,
Et que je serai là pour crier casse-cou.

ADRASTE, bas à Sylvia.

C'est encor vous?...

SYLVIA, de même.

Toujours.

MARFISE.

La paix du mariage,
Dit-elle, amortira cette fougue de l'âge.

ADRASTE.

Qu'en sait-on? Mes défauts sont des plus entêtés,
Et j'en suis plein.

MARFISE.

Vraiment? — Parmi ses qualités
Tu n'avais pas, ma sœur, compté la modestie.

ADRASTE, à part.

Bon! je perds du terrain à chaque repartie!
(Haut.)
Si j'ai tant de vertus, pourquoi donc l'autre jour?...

MARFISE.

C'est qu'alors je doutais encor de votre amour.

ADRASTE.

Et vous n'en doutez plus?

MARFISE.

Je cède à l'évidence.

ADRASTE, à part.

Elle prend bien son temps!

MARFISE.

Ni mon indifférence,
Ni les projets d'hymen qu'il m'avait plu former
N'ont pu décourager votre cœur de m'aimer!

ADRASTE.

Si vous ne vous rendez qu'à ma persévérance!

MARFISE.

Elle n'eût pas vaincu seule ma résistance :
Mais ma sœur m'a fait peur de vos sombres projets.
Vous vouliez donc mourir, mon ami?

ADRASTE.

J'y songeais.

SCÈNE V

LES MÊMES, SPINETTE.

SPINETTE, effarée.

Ah! Madame! ah! Monsieur!

SYLVIA.

Qu'est-ce?

SPINETTE.

Ah! Mademoiselle!

Bas.

Feignez l'étonnement.

Haut.

Quelle étrange nouvelle!
A peine je la crois moi-même qui la dis!

ADRASTE.

Parle.

SPINETTE.

Non, devinez; je vous le donne en dix!
Ce hâbleur, ce menteur, ce gourmand, cet ivrogne,
Ce fripon, ce pendard, ce coureur sans vergogne,
Ce païen qui jamais ne s'était repenti,
Ce suppôt de Satan, Gabiolle est converti!

ADRASTE.

Converti? lui, Gabiolle?

SPINETTE.

Oui, converti, vous dis-je!
Un père capucin en a fait le prodige.
Gabiolle avec le vice a pour jamais rompu;
Mais avant de quitter ce monde corrompu,
Il va de porte en porte, à grandes révérences,
Demander à chacun pardon de ses offenses.
On dit que c'est pitié de sa contrition:
Aux gens qu'il a dupés il présente un bâton
Les priant sur son dos de châtier ses crimes...
Mais il est embrassé par toutes ses victimes!

ADRASTE.

Gabiolle converti! je n'en puis revenir!

SPINETTE.

Je ne m'étonne plus de rien à l'avenir.

MARFISE.

Fais comme lui, Spinette, et laisse-nous tranquilles.
Pour reprendre entre nous des propos plus utiles,
Adraste, allez quérir le notaire.

ADRASTE.

Déjà!

MARFISE.

Point de remercîments. — Quant à toi, Sylvia,
Au seigneur Lélio mande ce qui se passe :
Que je ne sois réduite à le lui dire en face.

SYLVIA.

Ah! ma sœur, le voici.

Entre Lélio.

MARFISE.

Quel fâcheux contre-temps!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LÉLIO, en habit magnifique

LÉLIO, sur la porte, à part.

De tout accommoder Adraste a pris le temps :
Allons.

Il s'avance et salue.

MARFISE.

J'avais chargé ma sœur de vous écrire
Pour des choses, Monsieur, délicates à dire :
Je me retirerai, s'il vous plaît. — Sylvia
Connaît mes volontés et vous les apprendra.

Elle salue Lélio et rentre dans son appartement

LÉLIO, à part.

Je l'aime autant ainsi.

Il s'avance vers Sylvia d'un air galant.

C'est vous, Mademoiselle,
Avec qui votre sœur veut que je parle d'elle :
Je venais m'expliquer avec Marfise et vous,
Et nous ferons ainsi d'une pierre deux coups.

SYLVIA.

Cette explication avec moi m'embarrasse,
Monsieur, et je voudrais que vous m'en fissiez grâce.
Adraste que voilà vous répondra pour moi.

Elle salue et rentre chez elle.

LÉLIO, à part.

Adorable pudeur !

Haut.

Eh bien, Monsieur ?

ADRASTE.

Ma foi,

J'ai des torts envers vous... que vous dira Spinette.

Il salue, et sort du même côté que Sylvia.

SCÈNE VII

LÉLIO, SPINETTE.

LÉLIO, à part.

Cette réception m'étonne et m'inquiète.

Haut.

Saurai-je au moins de vous?

SPINETTE.

Quel est votre tailleur?

LÉLIO.

Mon tailleur!

SPINETTE.

Votre habit lui fait beaucoup d'honneur.

LÉLIO.

Il est riche en effet — mais vous...

SPINETTE.

Que de dorures!

LÉLIO.

Laissez là mon habit.

SPINETTE.

Sur toutes les coutures!

Mettant la main sur ses yeux.

Il faut un parasol contre un habit pareil!
L'avez-vous payé?

LÉLIO.

Non.

SPINETTE.

Suivez donc mon conseil :
Avant qu'il soit fané, hâtez-vous de le rendre :
Tôt, Monsieur! le tailleur peut encor le reprendre
C'est un millier d'écus que vous gagnerez là.

LÉLIO.

Vous moquez-vous de moi? Que veut dire cela?

SPINETTE.

C'est-à-dire, Monsieur, que cet habit de noce
Fut par vous acheté d'un soin un peu précoce,
Et que votre habit noir et simple de tantôt
Pour être mis dehors était tout ce qu'il faut.

LÉLIO.

On ne met pas dehors un homme de ma sorte.

SPINETTE.

Si le mot vous plaît mieux, on vous met à la porte;
Madame se ravise et vous donne congé.

LÉLIO.

Fort bien. — Je suis content que tout soit arrangé.
Mais sachez, pour régler votre langue étourdie,
Que loin d'avoir congé, c'est moi qui congédie.
J'épouse Sylvia qui m'aime.

SPINETTE.

Sylvia?

A part.

Adraste aura parlé : parons le coup.

Haut.

Oui dà!
Vous vous imaginez que Sylvia vous aime!

Elle rit.

LÉLIO.

Êtes-vous folle?

SPINETTE.

Allez, vous êtes fou vous-même!
Où diantre voulez-vous qu'elle ait pris de l'amour?
Vous êtes très-galant, j'en conviens; fait au tour,
Je le vois; mais, Monsieur, songez que ma maîtresse
Ne vous vit qu'un quart d'heure; et c'est de sa faiblesse
Ou de votre mérite un peu trop présumer
De croire qu'un coup d'œil suffise à l'enflammer!

LÉLIO, confus.

Je ne me fonde pas du tout sur mon mérite,
Et la part que j'en ai sans doute est fort petite.

SPINETTE.

Si vous pensiez de vous aussi modestement,
Vous ne vous croiriez pas aimé sans fondement.

LÉLIO.

Mais j'ai bien quelque titre à son cœur : le service
Qu'un jour je lui rendis par un hasard propice...

SPINETTE.

Elle vous en a su, Monsieur, beaucoup de gré,
Et vous l'a ce matin, je crois, assez montré.
C'était de son devoir : mais la reconnaissance
Ne la condamne pas à vous aimer, je pense?

LÉLIO, décontenancé.

J'en conviens, — cependant j'ai pu croire — j'ai cru...
Je vois que j'avais tort... mais il m'avait paru...

SPINETTE.

Vous estimez trop haut un trait fort ordinaire :
Ce que vous avez fait, tout autre eût pu le faire.

LÉLIO.

Hélas! c'est vrai. — Que diable Adraste m'a-t-il dit?

SPINETTE, à part.

Tout juste.

Haut.

A ses propos vous donnez du crédit?
Sachez qu'il est enclin à la plaisanterie;
Il vous aura berné par plaisir, je parie.

LÉLIO.

Il m'a berné?...

SPINETTE.

Sans doute.

LÉLIO, contraint.

Ah! ah! c'est très-plaisant!

A part.

Le traître!

Haut.

J'en rirai.

SPINETTE.

C'est cela : riez-en.
Sans faire la grimace avalez la pilule;
Vous ne serez ainsi qu'à moitié ridicule.

LÉLIO.

Parbleu! me voilà bon avec mon habit neuf!
Je peux dire à présent que je suis deux fois veuf,
Hé! hé!

SPINETTE.

Le mot est bon.

LÉLIO, à part.

En cette angoisse extrême
Faut-il pour complément me plaisanter moi-même!
(Haut.)
J'admire ma bêtise en cette occasion!

SPINETTE, à part.

Pauvre homme!

LÉLIO.

Croiriez-vous que par compassion
Je voulais épouser cette petite fille?

SPINETTE.

Vous êtes pitoyable.

LÉLIO, négligemment.

Est-elle un peu gentille?
Car je ne l'ai pas vue avec mes mauvais yeux.

SPINETTE.

Elle n'est pas mal faite.

LÉLIO.

Oui?

SPINETTE.

Mais sa sœur l'est mieux.

LÉLIO.

Ma foi! je trouverais aussi la sœur fort belle
Si pour ses intérêts elle avait moins de zèle.

Adieu, ma belle enfant. — Dites à mon berneur
Qu'il m'a fort amusé, ma parole d'honneur.
(A part.)
J'étouffe!

SPINETTE, à part.

Le pauvre homme en sera cacochyme,
De son amusement.

(Au moment où Lélio ouvre la porte pour sortir, Gabiolle paraît, qui l'arrête.)

SCÈNE VIII

SPINETTE, LÉLIO, GABIOLLE.

GABIOLLE, à Lélio.

Restez, ô ma victime!
(A Spinette.)
Et vous, allez chercher, suppôt de Belzébuth,
Tous ceux dont le pardon importe à mon salut.

(Spinette sort.)

LÉLIO.

Que voulez-vous de moi?

GABIOLLE.

Vous le saurez, mon frère.

LÉLIO.

Bonsoir.

(Il veut sortir.)

GABIOLLE, l'arrêtant.

Votre présence est ici nécessaire :
Je me vais accuser de mes iniquités.

LÉLIO, même jeu.

J'en suis peu curieux.

GABIOLLE, même jeu.

Au nom du ciel, restez.

SCÈNE IX

LES MÊMES, SPINETTE, ADRASTE, SYLVIA.

SPINETTE, à Gabiolle.

Les voici.

ADRASTE.

Que veux-tu?

SYLVIA.

Quelle est votre entreprise?

GABIOLLE.

Vous le saurez bientôt. — Il manque encor Marfise.

(Spinette sort; Sylvia parle dans le fond à Gabiolle : Lélio s'approche d'Adraste sur le devant de la scène.)

LÉLIO, à Adraste.

Vous m'avez donc berné, mon cher?

ADRASTE.

Je me repens...

LÉLIO.

Allons donc! je sais rire à mes propres dépens.
Je suis homme d'esprit, mon cher, veuillez le croire.

ADRASTE.

Il fait bon plaisanter avec vous.

LÉLIO.

J'en fais gloire.

ADRASTE.

Je suis allé peut-être un peu loin.

LÉLIO.

Pas du tout!
Le tour n'a point passé les bornes du bon goût.
Si vous le racontez, seulement, je vous prie
De dire en même temps que j'entends raillerie.
(A part.)
A quoi suis-je réduit! (Haut.) Touchez là, s'il vous plaît.

SCÈNE X

LES MÊMES, SPINETTE rentre avec MARFISE.

SPINETTE, à Gabiolle.

Tu peux parler, mon fils, nous sommes au complet.

GABIOLLE.

Ne me tutoyez pas, par grâce spéciale,
Femme! ces privautés ne sont pas sans scandale.

SPINETTE.

Diantre!

GABIOLLE.

Écoutez-moi tous, mes frères et mes sœurs,
Car je viens m'accuser à vous de mes noirceurs,
Remerciant le ciel dont la grâce infinie
A disposé la mort à la fin de la vie
Pour donner au pécheur le temps du repentir.
Puisse ce libre aveu, mes frères, amortir
La fournaise d'enfer qui pour moi déjà flambe :
Vous êtes des badauds que j'ai joués sous jambe;
J'en conviens à genoux avec humilité :
J'ai de votre candeur lâchement profité

Pour vous faire gober une bourde incroyable
Qui de tout le quartier va vous rendre la fable.
Hélas! à vos dépens je me suis diverti!

LÉLIO.

Vous perdez le respect, monsieur le converti!

GABIOLLE.

Politesse et respect sont pratique mondaine
Dont il ne me sied plus de me donner la peine.

MARFISE.

Que nous avez-vous fait, en un mot?

GABIOLLE.

Ce procès
Dont vous croyez avoir, Monsieur, tout le succès,
Dont vous croyez avoir tout le succès, Madame,
Il n'est pas jugé!

MARFISE.

Quoi!

LÉLIO.

Quelle odieuse trame!

GABIOLLE.

C'est moi qui, sous l'habit d'un clerc de procureur,
Vous ai traîtreusement jetés dans cette erreur!
Je voulais vous brouiller avec mon artifice,
Et j'ai bien réussi, grâce à votre avarice!

Chacun de vous, croyant son plaideur condamné,
A refusé l'hymen d'un époux ruiné!

MARFISE, à Lélio.

Quoi! Monsieur, vous pensiez...

GABIOLLE.

Qu'il avait gain de cause.

LÉLIO.

Et vous imaginiez, Madame...

GABIOLLE.

Même chose.

MARFISE.

J'ai pu vous méconnaître!

LÉLIO.

Et moi vous accuser!

MARFISE.

Quoi! vous m'estimiez pauvre et vouliez m'épouser?

LÉLIO.

Vous vouliez m'épouser croyant à ma détresse?

MARFISE.

Que de bonté, Monsieur.

LÉLIO.

Que de délicatesse!
Voudrez-vous m'accorder un généreux pardon?

MARFISE.

J'allais le demander.

LÉLIO.

Si j'osais...

SPINETTE.

Osez donc!

A genoux!

LÉLIO.

M'y voilà. — C'est à vos pieds, Madame,
Que j'attends le pardon de mon soupçon infâme;
Et je ne me croirai tout à fait pardonné,
Que si quelqu'autre espoir encore m'est donné.

MARFISE.

Je ne m'appartiens plus : Adraste a ma parole.

LÉLIO, se relevant.

Encore Adraste!

GABIOLLE.

A moi le dé.

ADRASTE.

Tais-toi, Gabiolle :
J'ai déjà trop prêté mon silence à ce jeu
Que ton libertinage a fait sans mon aveu.
— J'ai des torts envers vous, Marfise : je me blâme
De vous avoir jugée ainsi qu'une autre femme,

Et d'avoir pu vous croire assez peu de bonté
Pour n'oser pas vous dire ici la vérité.
De tels ménagements sont bons pour les coquettes;
Mais ils vous font injure, étant ce que vous êtes.

MARFISE.

Je soupçonne à peu près l'aveu qui va venir,
Et pour vous épargner l'embarras de finir,
Vous ne m'aimez plus.

LÉLIO, à part.

Bon!

ADRASTE.

Je l'avoue à ma honte.

MARFISE.

Franchement, j'en suis aise et j'y trouve mon compte;
Je n'avais jamais cru votre amour qu'à moitié,
Et pourrai tout à fait croire votre amitié.

ADRASTE.

Elle vous est acquise éternelle et sincère!

LÉLIO.

Et moi, n'avez-vous pas de réponse à me faire?

MARFISE.

Voici ma main.

LÉLIO.

Merci; je ne la quitte plus!

Me voilà plus heureux que jamais je ne fus!

ADRASTE, à Marfise.

Si j'osais éprouver votre amitié nouvelle,
Je vous demanderais votre sœur...

MARFISE, souriant.

Ah! c'est elle?

ADRASTE.

Oui, je lui racontais vos froideurs, vos dédains;
Elle me consolait et plaignait mes chagrins...

MARFISE.

Et l'amour vous a pris en parlant d'autre chose...
Car vous êtes aimé cette fois, je suppose?

SYLVIA.

Ah! ma sœur!

MARFISE.

Je t'entends, ma chère Sylvia.
En me parlant pour lui, tu l'aimais donc déjà?

SYLVIA.

Mais je n'en savais rien!

MARFISE.

Je le crois... Il me semble
Qu'on pourrait faire alors les deux noces ensemble.

LÉLIO.

Quel bonheur!

ADRASTE.

Quel bonheur!

SYLVIA, plus bas.

Quel bonheur!

GABIOLLE.

Par ma foi!

Tout le monde est content, Spinette, excepté moi.
N'as-tu pas de dégoût pour les gens de génie?

SPINETTE.

Va donc! Marions-nous aussi par compagnie.

FIN.

TABLE

	Pages.
Au Lecteur	1
A F. Ponsard	3
Juillet	7
Octobre	11
Watteau	13
A une jeune Femme	15
Sur un Envoi de Fleurs	17
Le Renouveau	19
Départ	21
A une jeune Fille	23
Boire à l'Ombre	25
Ivresse	27
Flavie	31
Orso	35
Le Cavalier	39
Le Retour	43

Pages.

Message..... 47

Traduit d'Horace (*Passim.*)..... 51

Imité d'Alcée..... 53

Sur l'Album de Mme Paul T..... 55

A une Bourse..... 57

Sur un Portrait..... 59

La Langue..... 63

Les Méprises de l'Amour..... 75

MELÆNIS

CONTE ROMAIN

DU MÊME AUTEUR :

MADAME DE MONTARCY

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

Un vol. grand in-18.

Paris. — Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

MELÆNIS

CONTE ROMAIN

PAR

LOUIS BOUILHET

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

Droits de traduction et de reproduction réservés.

MELÆNIS

CONTE ROMAIN

CHANT PREMIER

De tous ceux qui jamais ont promené dans Rome,
Du quartier de Suburre au mont Capitolin,
Le cothurne à la grecque et la toge de lin,
Le plus beau fut Paulus ; c'est ainsi que se nomme
Le héros de ces vers, et je vous dirai comme
Il fut d'un sénateur le produit clandestin.

« Tout beau ! dit le censeur, aux poses magistrales,
» Un héros clandestin ! c'est une indignité !... »
L'auteur n'est pas de ceux qui cherchent les scandales,
Mais depuis Romulus, bien d'autres l'ont été ;
Qui compta les baisers, au temps des saturnales ?
Qui dira les secrets des belles nuits d'été ?

La faute en est peut-être au soleil d'Italie,
Aux parfums inconnus qui, sur le Tibre épars,
Avec le vent du soir montent au Champ de Mars ;
Mais il faudrait plutôt s'en prendre à la folie
Qui veut que, chaque jour, notre ville s'oublie,
Comme une courtisane, aux débauches des arts !

Sans doute il est bien doux de voir danser Bathylle,
Aux sons entrecoupés des flûtes de Sicile,
Et, sous la lampe d'or aux mobiles rayons,

Luire le frein d'argent que mordent les lions;
Mais garder sa pudeur est chose difficile,
Quand on la fait asseoir parmi les histrions.

Caton n'avait pas tort : je sais plus d'une femme
Qui de l'hymen, au Cirque, égara le lien;
Là, j'ai vu s'allumer de longs regards de flamme,
Là, plus d'un pied charmant vint effleurer le mien;
Tous ces jeux, en un mot, sont un usage infâme,
Si j'étais empereur, je n'y changerais rien!...

Donc il était bâtard, à quoi bon vous le taire?
Sans famille, et pourtant, vivait aux rois pareil;
Qu'importe le berceau, quand l'Olympe est vermeil,
Et que d'un pied hardi l'on peut frapper la terre?
Le fleuve ne sait pas quelle source est sa mère!
L'aigle a perdu son nid quand il monte au soleil!

Paulus avait vingt ans; noble et beau de figure,
Il laissait son destin flotter à l'aventure
Comme sa toge; au reste, il suivait les rhéteurs,
Et se souciait peu de savoir les auteurs
De ses jours, dormant bien aux bouges de Suburre,
Et soupant quelquefois mieux que des sénateurs.

C'est un métier charmant et bien digne d'envie,
Par Castor et Pollux! quoi qu'en disent les vieux,
Que de polir des mots le tour ingénieux,
Et de tordre la phrase avec sa fantaisie,
Comme un serpent marbré dont un jongleur d'Asie
Roule autour de ses flancs et déroule les nœuds.

D'ailleurs notre héros avait en abondance
Toutes les qualités que marquent les auteurs :
L'œil ferme, le poumon solide, la prestance

Du corps, et la vertu qu'il faut aux orateurs;
De façon qu'il savait, selon la circonstance,
Toucher par le pathos, ou plaire par les mœurs.

Nul ne sut plus à point déchirer sa tunique,
Hérisser ses cheveux à la manière antique,
Tordre ses bras dans l'air, et de l'émotion
Passer à l'ironie, avec gradation;
Véhément dans la preuve, âpre pour la réplique,
Et, d'après le sujet, réglant la passion.

Le vieux Polydamas, son maître en éloquence,
Malgré ses cheveux blancs, je le dis entre nous,
S'il n'en eût été fier, s'en fût montré jaloux;
En somme il l'adorait, l'ayant vu, dès l'enfance,
Chaque jour, à ses pieds, écouter en silence,
Grave, le style en main, la tablette aux genoux.

Quant au docte Paulus, son âme était remplie
Par deux affections, Polydamas d'abord;
Puis une vieille femme, à la face jaunie,
Au front ridé, venant, je crois, de Campanie,
Sorcière, c'est tout dire, et qui, sans nul effort,
Aux lignes de la main, lisait l'arrêt du sort.

Staphyla fut son nom; vous narrer quelle cause
Avait ainsi courbé cette tête morose,
D'abord c'est difficile, et puis c'est un talent
De ne pas dire tout dès le commencement,
Horace, dans ses vers, recommande la chose,
Et je l'estime trop pour agir autrement.

Pourtant vous apprendrez que la vieille Staphyle,
Comme son propre enfant avait nourri Paulus,
— Sans doute par pitié, car je n'en sais pas plus; —

Elle avait entouré son enfance débile
De tendresse et d'amour ; puis dans la grande ville
Un jour l'avait conduit, ses douze ans révolus.

Ils vivaient tous les deux, rhéteur, magicienne,
La phrase cadencée, et le philtre amoureux.
Chez Staphyla surtout, deniers pleuvaient sans peine,
Et, quoi que Tullius en dise, tous les deux,
Quand ils se rencontraient sur la voie Appienne,
Se regardaient sans rire et sans baisser les yeux.

Staphyla demeurait au quartier de Suburre,
Tout près de l'Esquilin, dans une rue obscure ;
Le bouge était désert et par le temps noirci ;
Mais, pour faire au lecteur un chemin raccourci,
Précisément le jour où je prends l'aventure,
Paulus allait la voir, et nous irons aussi.

Lesbie, et vous, Néère, adorables sirènes,
Quand pour voir un amant jeune ou vieux, bel ou laid,
Vous prenez la litière, ou montez les carènes,
D'où vous vient cette ardeur étrange, s'il vous plaît?
Hélas! je sais le fond des tendresses humaines :
Une robe de Tyr, un voilé de Milet!

Paulus ne voulait pas de voile, je suppose,
Ni de bracelets d'or, ni de tunique rose;
Sa ceinture était vide, et cet enfant gâté
S'était senti le cœur par l'amour agité;
Or, il allait bon pas, et tandis que je cause,
A la porte déjà ses deux mains ont heurté.

Staphyla vint ouvrir; les barres transversales
Sonnèrent en tombant avec un bruit d'airain,
Et la vieille apparut une torche à la main;

Ses cheveux, çà et là, flottaient sur ses traits pâles,
Une tunique noire enveloppait son sein,
Et, sur son bras livide, un serpent en spirales

Se tordait ; la sueur inondait tout son corps ;
Elle avait cet aspect effrayant, immobile,
Qu'on voit grandir la nuit, dans un songe fébrile,
Quand arrive aux vivants la visite des morts :
« Qui m'appelle en ces lieux ? » murmura la sibylle.
« Paulus, » dit une voix qui venait du dehors.

Par un matin joyeux, quand le soleil éclaire
Le grand manteau glacé qui pèse sur l'Etna,
Avez-vous vu parfois un rayon de lumière
Passer, comme un sourire, aux lèvres du cratère ?
Tel, sous ses blancs cheveux, le front de Staphyla
Resplendit tout à coup, quand Paulus lui parla ;

Et lui tendant la main : « Tu peux entrer, dit-elle,
» Nous n'avons pas ici de mystères pour toi ;
» Enfant, tu viens bien tard ! quelle cause t'appelle ?
» Tu m'oubliais, Paulus, et tu vivais sans moi !... »
Paulus sentit des pleurs lui mouiller la prunelle,
Et jeta sur Staphyle un regard plein d'émoi.

Elle était, en effet, bien pâle et bien cassée ;
Quelque poids effrayant, amour, haine ou remords,
Avant l'âge, sans doute, avait usé son corps,
Et ployé sans retour sa jeunesse brisée.
— Terre, il est des vivants dont la vie est passée !
Tombeaux, vous n'avez pas tout le peuple des morts !

Côte à côte, ils marchaient ; la salle était immense ;
Sur le pavé sonore, on entendait le bruit
De leurs pas inégaux se perdre dans la nuit ;

La lampe, sous la voûte, en fumant se balance,
Des ailes battent l'air, des yeux ronds, en silence,
Regardent le rhéteur que la vieille conduit.

De bizarres contours, des formes inconnues
Rampent confusément sur les murailles nues ;
Squelettes grimaçants qui se donnent la main,
Poignards ensanglantés, cyprès, coupes d'airain,
Plantes aux sucs mortels de Colchyde venues,
Et le jaune safran et le pâle cumin.

Tout se mêle et s'agite ; une flamme bleuâtre
Siffle sur les charbons et sautille dans l'âtre ;
Un renard aux longs poils glapit au coin du feu,
L'eau lustrale frissonne en son vase d'albâtre,
Le serpent se tortille ; on dirait qu'en ce lieu,
Paulus est un ami que l'on connaît un peu.

La caverne s'ébat ; la sorcière est joyeuse ;
Hélas ! son cœur aussi, retraite ténébreuse,
Dans ses mille recoins, voit ramper, loin du jour,
Tout un monde hideux qui grouille en son séjour,
Rêves morts, noirs pensers, vengeance tortueuse ;
Mais, quand Paulus arrive, elle en fait de l'amour !

A l'ombre du foyer, sur un vieux banc de chêne,
Ils s'assirent longtemps, groupe mystérieux
Que la torche rougeâtre éclairait de ses feux ;
Paulus était charmant, sous sa toge de laine,
Staphyle souriait, et respirant à peine,
L'entourait tout entier d'un regard de ses yeux.

Puis, sur ses cheveux noirs posant sa main flétrie,
Comme fait une mère auprès de son enfant,
Elle lui rappelait les jours de Campanie,

Les rires et les pleurs, à l'aube de la vie,
Tous ses rêves passés; — mais le point important
C'est que Paulus avait vingt drachmes en partant!

Il allait, et ses pieds, sur les pavés antiques,
Jetaient un bruit étrange à l'écho des portiques;
L'ombre silencieuse ondulait alentour;
Tout dormait, hors ces feux, étoiles impudiques,
Qu'on voit trembler en foule au fond du carrefour,
Foyers étincelants où veille, nuit et jour,

Comme à ceux de Vesta, la prêtresse éternelle,
La débauche au sein nu, posant en liberté
Ses deux pieds triomphants au front de la cité!
Rayons du temple immense où viennent pêle-mêle
Les hommes et les dieux s'abriter sous ton aile,
O puissance inconnue, ardente volupté!

Il allait, il allait; dans leur cellule assises,
Des femmes en passant l'appelaient de la main ;
Parfois on entendait monter un chœur lointain,
Et le rouge fanal que tourmentent les brises
Faisait danser aux murs des formes indécises ;
Mais Paulus était sage et suivait son chemin,

Plus sage qu'Hippolyte, à ce que dit l'histoire,
Honorant la vertu comme au temps des aïeux,
— Selon la circonstance et le jour et les lieux ; —
Or, sans se retourner, il fendait l'ombre noire,
Ayant, cette nuit-là, pour défendre sa gloire,
Le besoin de dormir et la crainte des dieux !

Mais, outre le *Fatum*, la puissance suprême,
La seule déité que l'on n'adore pas,
Tant de dieux opposés s'attachent à nos pas,

Que l'esprit haletant retombe sur lui-même;
Mercure avec Thémis a d'étranges débats,
Bacchus veut qu'on s'enivre et Vénus veut qu'on aime.

Donc, je ne sais quel dieu vint égarer Paulus :
Les étroits carrefours se succédaient dans l'ombre,
Croisant de toutes parts leurs dédales sans nombre;
Chaque pas qu'il faisait le perdait encor plus,
Comme la mouche prise à quelque réseau sombre,
S'épuise, pour sortir, en efforts superflus.

J'aime la nuit qui tombe en une fraîche idylle,
Et les pasteurs assis sur le bord du ruisseau,
Chantant au clair de lune, ou dormant sous l'ormeau;
Mais je crois qu'un bon gîte, aux champs comme à la ville,
Pour le somme est meilleur que l'herbe de Virgile,
Et tous les beaux gazons où broute le troupeau.

Il est plus triste encor de coucher dans la rue,
Ainsi jugeait Paulus. Il s'était arrêté,
Interrogeant des yeux l'ombre sans cesse accrue,
Quand soudain un doux bruit par la brise porté,
Son frémissant de luth, voix de femme inconnue,
Vint le frapper au front comme un souffle d'été!

Je suis désespéré de vous dire la chose;
J'eusse aimé mieux le voir, près du mont Palatin,
Dans le docte faubourg dormir jusqu'au matin;
Mais nous formons des vœux dont le hasard dispose:
Près de là rayonnait un logis clandestin,
Paulus, sans hésiter, heurta la porte close.

« Qui frappe? - Ouvrez. - Ton nom? - Qu'importe! - Tout est plein
» Comme le ventre rond d'un prêtre salien,
» Les chambres et les lits; une ombre, par Hercule!

» Ne s'y logerait pas ; bonsoir ! » Le vestibule
S'éclaira cependant, et Paulus pensa bien
Que le son des écus lèverait tout scrupule.

Ruisselant de sueur et tout pétri de fard,
Un homme vint ouvrir ; de son regard cupide
Il parcourut Paulus ; son visage blafard
Suintait sous sa peinture, ainsi qu'un mur humide,
Et le myrte, en festons, de sa tempe livide
Montait dans ses cheveux retroussés avec art.

Paulus, pour tout discours, fit sonner sa ceinture,
Prenant avec raison, dans cette conjoncture,
L'exorde insinuant. C'était un orateur
Habile à se plier au goût de l'auditeur.
La cause fut gagnée, et, sans plus de murmure :
« Les gens se presseront, dit l'hôte, entrez, seigneur ! »

Paulus suivit son guide au fond d'un réduit sombre,
Où les lampes mouraient en pétillant dans l'ombre,
Où, sur les lits épars, pêle-mêle étendus,
Hommes, femmes, enfants tordaient leurs membres nus;
Tous criaient, bruissaient, et des buveurs sans nombre
Vidaient les pots d'argile aux cloisons suspendus.

Plus d'un groupe envieux, accroupi sur la terre,
Jetait aux lits trop pleins des regards de colère;
Un poëte rêvait, sur son coude engourdi,
D'autres, dans leurs manteaux, se perdaient à demi,
Ou dormaient, appuyés aux murailles de pierre,
En balançant leur front par l'ivresse alourdi.

Mais comme un astre d'or dans la nuit ténébreuse,
Comme la fleur éclose aux fentes des vieux murs,
Une femme était là qui, jeune et radieuse,

Se détachait en blanc sur les groupes obscurs ;
D'un sistre recourbé sa main capricieuse,
Comme un essaim d'oiseaux, éveillait les sons purs.

Elle était belle ainsi ; la pourpre qui la noue
De sa jambe arrêtait les contours onduleux,
Un sourire flottait de sa lèvre à ses yeux,
Des sourcils longs et noirs couraient jusqu'à sa joue,
Et ses cheveux bouclés où la brise se joue
Voltigeaient sur son front étroit et gracieux.

Sa tunique aux longs plis montait comme un nuage
Autour d'elle, en dansant : le reflet inégal
De la lampe fumeuse ou du jaune fanal
Parfois d'un vif éclair sillonnait son visage ;
Et, sur sa gorge nue, un collier de métal
Sonnait comme la grêle en une nuit d'orage !

Retenant son haleine, et la couvant des yeux,
Le rhéteur palpitait, comme en un songe heureux,
Craignant de réveiller son âme confiante
Et de perdre à jamais la vision charmante;
Quand soudain près de lui, s'arrêtant dans ses jeux,
La danseuse en sueur vint tomber haletante.

Paulus avec un cri la reçut dans ses bras;
Il baisait, éperdu, sa tête parfumée,
Et pressait doucement ses membres délicats;
Se gonflant comme une onde, et de perles semée,
Sa gorge bondissait par la danse animée;
Elle le regardait et ne lui parlait pas!...

Comme nous l'avons dit au début de l'histoire,
Paulus était parfait; sa chevelure noire
Ondulait sur son front, son regard plein de feu

Étincelait parfois comme celui d'un dieu ;
Il avait un sourire aux belles dents d'ivoire :
Ni grand, ni trop petit, il tenait le milieu.

Elle le regardait mollement inclinée,
Puis craintive et vers lui soulevant ses grands yeux :
« O jeune homme inconnu, qui t'amène en ces lieux?
» Tu contemples de loin cette troupe avinée,
» Sans boire et sans dormir, et sembles soucieux,
» Apprends-moi ton pays, ton nom, ta destinée!

» Ton sein est large et fort, ton regard plein d'ardeur,
» Es-tu soldat aux camps, ou lutteur dans l'arène?
» Perces-tu, sans pâlir, une poitrine humaine?
» Dit-on, quand tu parais : C'est un gladiateur?... »
Paulus, en souriant, prit ses mains dans la sienne :
» Je sais tuer aussi, dit-il, je suis rhéteur! »

Mot profond, en effet ; j'ignore si la belle
Comprit notre héros, mais il était charmant,
Et présentait à l'œil l'étoffe d'un amant
Solide, en faut-il plus aux femmes? « On m'appelle
» Melænis, j'ai vingt ans et je t'aime, » dit-elle.
Pour Paulus, il nageait dans le ravissement.

Advienne que pourra ! c'est chose délectable,
Qu'un bon gîte la nuit et qu'une fille aimable !
Elle avait sur son cou jeté ses bras de lait :
« Ami, je danserai, si ma danse te plaît,
» Où tes pieds passeront, je baiserai le sable,
» Car tes grands yeux sont doux ! Quand ta bouche parlait,

» Je me sentais mourir ! Oh ! mon âme est blessée
» D'un amour inconnu qui ne s'éteindra pas !
» Parle ! veux-tu quelqu'un qui s'attache à tes pas?

» Qui, le jour, qui, la nuit, t'étreigne en sa pensée?
» Une esclave fidèle, une femme insensée
» Qui donnera son sang pour dormir dans tes bras?

» — Je t'aime! » dit Paulus. Les lampes dans l'espace
Répandaient çà et là leur reflet incertain
Sur les buveurs couchés parmi les flots de vin.
Chaque groupe dormait immobile à sa place;
La danseuse bondit vers une porte basse,
En faisant au rhéteur un signe de la main.

Paulus franchit la salle et partit avec elle,
Bénissant les destins qui le servaient ainsi;
Ils montèrent tous deux le long du mur noirci :
Melænis demeurait à la troisième échelle;
— Paulus avait vingt ans, Melænis était belle!
Magnanimes lecteurs, n'en prenez de souci!

CHANT DEUXIÈME

Aux jardins de César, non loin du Tibre jaune,
Parfois un chêne antique aux beaux feuillages verts
Se dresse ; chaque branche, escaladant les airs,
De degrés en degrés autour de lui frissonne,
Et sur son front superbe, ainsi qu'une couronne,
Tremblent les astres d'or et glissent les éclairs.

Ce chêne monstrueux, Titan aux larges hanches,
C'est l'empire debout dans toute sa hauteur.
Du peuple, tronc rugueux, partent, comme des branches,
Prêtres aux bandeaux saints, consuls aux robes blanches,
L'édile, le tribun, le grave sénateur,
Jusqu'au faîte sublime où plane l'empereur.

Mais la racine obscure à la séve fertile
Qui serpente sous Rome et qu'on semble oublier,
C'est plus que le tribun, le consul ou l'édile,
Plus que le sénateur et que le chevalier ;
— O muse, prends ton luth, et sous l'archet habile,
Fais redire aux échos le nom du cuisinier.

Le consul, en un jour, peut sortir d'un suffrage,
Le caprice des camps forge les empereurs !
Mais, outre l'art divin qu'il reçut en partage,

Il faut au cuisinier les pénibles labeurs,
La science profonde, et que, dès son jeune âge,
Il ait, comme un savant, pâli sur les auteurs.

Pour régler des festins la belle symétrie,
Il lui faut le calcul et la géométrie,
La sculpture, qui taille en dômes merveilleux
La neige étincelante et les gâteaux mielleux,
L'histoire, qui du goût donne la théorie,
L'étude des saisons, des hommes et des lieux;

Il sait, il sait quels flots vont roulant sur la plage
Le crabe aux doigts crochus et le blanc coquillage,
Quel vent jusqu'à nos mers pousse les esturgeons,
D'où partent les faisans, les grives, les plongeons,
Et quand la mûre est bonne, et pourquoi l'homme sage,
Dans les prés seulement, cueille les champignons

Aussi bien qu'Hippocrate, il discute et critique
De toute herbe qu'il voit l'effet et la saveur ;
Aussi bien que Platon il a sondé le cœur,
Connaît des passions l'origine authentique ;
Et, d'arguments choisis bardant sa rhétorique,
Plus loin que Tullius emporte l'auditeur.

La squille réjouit l'homme qui désespère ;
L'escargot africain réveille l'esprit lourd ;
Mêlée au vin de Cos, l'oseille est salutaire
Pour dissiper le soir les tristesses du jour ;
Le massique aux flots lents provoque la colère ;
Le falerne fumeux aiguillonne à l'amour !

Il voit et prévoit tout, l'effet avec la cause ;
Mais en ce siècle où l'or achète les serments,
Quand dans un coffre-fort toute gloire est éclose

Et qu'en foule s'en vont les nobles sentiments,
Le cuisinier parfait sait, avant toute chose,
L'art de la politique et des gouvernements.

Dans le triclinium plus que sous le portique,
La noblesse aujourd'hui s'étale; — vous riez,
Fils de Cincinnatus; mais venez! qu'on m'explique
La sportule, l'édile aux dons multipliés,
Et les banquets dressés sur la place publique,
Et dans le vin crétois les plébéiens noyés!

C'est lui, c'est lui toujours! calme, avec un sourire,
Près des fourneaux ardents, sur les rouges tisons,
Il prépare le vote et les élections;
Sa faveur, tour à tour se donne ou se retire;
Un mulet trop brûlé fait osciller l'empire;
Plus ou moins de gingembre importe aux nations!

Et tandis que le front du candidat ruisselle,
Qu'il s'agite inquiet, que le peuple aux abois
Descend au Champ de Mars des carrefours étroits,
Lui, gardant comme un dieu sa pose solennelle,
Enferme les destins de la ville éternelle
Dans le ventre béant d'un sanglier gaulois.

Cigognes, rossignols, pintades bigarrées,
Murènes et turbots nourris de sang humain,
Sur les broches de fer, dans les vases d'airain,
Bruissent; près des thons et des carpes dorées
Bâille dans les grands plats l'huître aux lèvres nacrées
Evohé! Lucullus sera consul demain!

Or, il n'était dans Rome artiste plus habile
Que Bacca, cuisinier de Marcius l'édile;
Et ma lyre apprendrait à nos petits-neveux

Son pays, sa cité, le nom de ses aïeux,
Si l'oubli, ce linceul de toute gloire utile,
Ne couvrait son berceau d'un voile injurieux.

Qu'on descende, après tout, de Caton ou de Dave,
Qu'importe ! Envoi du ciel ou présent du hasard,
Le génie est sans père et le talent bâtard !
Pour moi, sans préjuger cette question grave,
J'aime le plat bien cuit que m'apprête un esclave,
Mieux qu'un ragoût manqué par le fils de César.

Au reste, si Bacca fut le premier dans Rome
Pour orner de ses dons les fêtes du dieu Côme,
L'édile Marcius était, de son côté,
Le plus docte mangeur que la terre eût porté,
Et, depuis l'âge d'or, on n'avait pas vu d'homme
Qui digérât si bien, Lucullus excepté.

Si l'on ne mange pas, que faire dans la vie?
— Boire! dira quelqu'un. — L'édile en question
Faisait les deux ensemble avec distinction.
Toute chose frivole est d'un retour suivie,
L'amour, de la douleur; la gloire, de l'envie;
Il soupait, et je crois qu'il avait bien raison.

Hélas! fils d'Apollon, chantre au léger bagage,
Que de fois j'ai rêvé, la nuit, sur le rivage,
Les banquets ruisselants, la flûte au mol accord,
Le vin qui monte à l'urne et couronne le bord,
Et l'huile parfumée où la lumière nage,
Comme un cygne d'argent sur un lac au flot d'or!

Que de fois, dans l'agate aux veines purpurines,
Comme pour Cléopâtre, esclaves gracieux,
Mes songes m'ont tendu ce breuvage des dieux

Qui, sous ses flots mordants, roulait des perles fines !
Oh ! les larges repas, oh ! les fêtes divines,
D'où je me réveillais pâle et le ventre creux !

Donc il soupait en roi, ce qui sans doute explique
Son amour pour les arts et les discours latins ;
Là Vénus, à travers les vapeurs du massique,
Fait mieux flotter à l'œil ses contours incertains ;
Avec l'onguent de Perse et la rose d'Afrique,
Poëtes et rhéteurs complètent les festins.

Veuf, un bon estomac, une tête à l'épreuve :
C'était, je vous le jure, un citoyen heureux ;
Solon, qui de Crésus a dessillé les yeux,
N'eût pu lui présenter d'argument qui l'émeuve ;
Notre homme aurait jeté sa bague dans le fleuve,
Qu'au ventre des poissons il en eût trouvé deux.

Comme il vide avec art la coupe ciselée !
Comme il s'étale bien sur la pourpre des lits !
Il a, pour le banquet, mis la robe aux longs plis,
Du cothurne montant sa jambe est dépouillée,
Et la feuille du myrte en guirlande roulée
Tremble dans ses cheveux que l'ivoire a polis.

A leurs chaînons d'argent les lampes suspendues
Semblent verser la vie au marbre des statues ;
Du safran syrien flotte la vague odeur,
Et dans des roseaux creux soufflant avec ardeur,
Deux mimes africains, aux danses inconnues,
Frappent de leur pied noir les pavés de couleur.

Les lambris de la salle, en des peintures vives,
Étalent aux regards, sous le pampre joyeux,
Des satyres velus, des nymphes fugitives,

Et Paphos, et l'Olympe, et la table des dieux ;
Hébé penche l'amphore aux lèvres des convives,
Svelte et dans le nectar trempant ses blonds cheveux.

Une chasse plus haut brille au plafond superbe :
Près d'un cythise en fleurs, la chèvre au front cornu
Se dresse sur ses pieds ; un beau chasseur tout nu
Détache de son dos ses dards liés en gerbe,
Et deux chiens d'Étrurie, avec leur cou tendu,
Maigres, la langue aux dents, semblent nager dans l'herbe.

De viande et de ragoûts le souper dégarni
Finissait ; car à l'heure où ma scène s'engage,
Marcius en était aux figues de Carthage ;
La grenade sanglante entr'ouvrait à demi
Ses lobes parfumés, et, d'étage en étage,
Montaient l'amande verte et le raisin jauni.

Au front des conviés le vin jetait sa flamme;
Stellio, parasite, approuvait de la voix
Deux philosophes grecs qui disputaient sur l'âme,
Des chevaliers causaient de leurs limiers crétois,
Et, près d'un histrion fardé comme une femme,
Faisaient étinceler les bagues de leurs doigts.

On entendait au loin le jet d'une fontaine
Mêlant sa note humide aux lyres de Lesbos;
Un poëte chantait couronné de verveine,
Et la strophe indécise arrivait par lambeaux;
C'étaient les vers dansants du vieillard de Téos,
Joyeux comme un baiser, légers comme une haleine :

Oh! moi, tout ce que je veux,
C'est une maîtresse aimée,

C'est ma barbe parfumée,
Et des fleurs dans mes cheveux !

Le jour présent seul m'importe,
Demain, c'est un inconnu !
C'est un hôte mal venu
Qu'on doit laisser à la porte !

Le jour qu'on a sous la main,
Il faut le passer à boire !
Buvons donc, chantons victoire
A Bacchus, au dieu du vin !

De peur que la mort avide,
Sourde à mes cris superflus,
Ne dise : « La coupe est vide,
» Ami, tu ne boiras plus !... »

Puis, glissant à travers les rumeurs incertaines,
Les propos se heurtaient avec les urnes pleines,
Sentences, questions, aphorismes joyeux :
— Qu'un nombre impair convient aux buveurs comme aux dieux
— Que le sage, à ses pieds, met les choses humaines ;
— Et que le lièvre pousse aux rêves amoureux.

« Et, d'ailleurs, s'écriait un Grec à barbe grise,
» L'homme est un composé de principes divers,
» L'idée une harmonie, et, quand le corps se brise,
» L'âme, d'après Platon, se mêle à l'univers.
» — Par le chien ! dit Paulus, c'était une sottise
» Qu'Épicurus faisait, de la jeter aux vers !... »

Avant d'aller plus loin, je m'arrête, et pour cause,
Sans régler le trajet, j'ai mis ma barque à flot,
Paulus arrive là, pour le bien de la chose,

Mais le bon goût voulait qu'on le nommât plus tôt;
Les savants en riront; quant à moi, je suppose
Qu'il était du festin, puisqu'il y dit son mot.

Il hantait volontiers les soupers sans entraves,
Où l'esprit, en jouant, se mêle aux choses graves;
Philosophe acéré, convive ingénieux,
C'était lui qu'en son cœur l'édile aimait le mieux
Après un morse noir qu'il nourrissait d'esclaves,
Et Coracoïdès, son bouffon aux gros yeux.

Cela dit, de la fête écoutons le murmure,
Doux bruit que Marcius du geste et de la voix
Excite tour à tour et contient et mesure,
Pareil au vieux Nestor, dans le conseil des rois;
C'était un hôte aimable et discret par nature,
Qui de l'urbanité suivait toutes les lois;

Il savait des talents faire la différence,
Interrogeant son monde avec discernement,
Le rhéteur sur les mots, l'histrion sur la danse,
Le stoïque aux pieds nus pour le raisonnement,
Et disait au chasseur surpris de sa science,
Le nom des chiens de race et leur tempérament.

Cependant, roulant l'œil et gonflant sa narine,
L'élève de Platon étalait sa doctrine :
« Tout se divise en trois, dans le monde animé,
» Les dieux supérieurs ont l'Olympe enflammé,
» L'homme, empruntant au sol sa première origine,
» Cache un souffle divin dans le corps enfermé.

» Entre eux sont les démons, sans corps et sans figures,
» De la chaîne éternelle invisibles anneaux,
» Ils vont de l'homme aux dieux, fendant les vagues pures

» De l'Éther, messagers des biens comme des maux,
» Ils dirigent la foudre, inspirent les augures,
» Et tracent dans le ciel la route des oiseaux.

» D'autres, plus près de nous, pénates ou fantômes,
» Protègent la famille et le foyer joyeux,
» De là naît le grand ordre, en ce monde où nous sommes,
» Et le sage prévoit le but mystérieux...
» — Prévoir, dit Stellio, c'est l'affaire des dieux!
» — Buvons, dit Marcius, c'est l'affaire des hommes!

» — Discutons, » dit Paulus; et, la main droite en l'air,
De l'autre il ramena sa tunique. A vrai dire,
Il se peut qu'on empêche un fleuve de couler,
L'usurier d'aimer l'or, la femme de séduire,
Mon lecteur de bâiller quand il vient de me lire,
Mais on n'empêche pas un rhéteur de parler.

Il se leva tout droit, dans une pose antique,
Rejetant ses cheveux, comme un lion d'Afrique
Sa crinière, et la voix modulée avec art :
« Dans mon sujet, dit-il, je me lance au hasard ;
» Le genre ne veut pas d'exorde magnifique,
» J'aurais l'insinuant, s'il n'était pas si tard.

» — Passons ! » dit Marcius, en buvant l'eau glacée
Dans une coupe d'ambre aux perles de corail.
« Il faut, reprit Paulus, disposer mon travail :
» En deux points capitaux la thèse est divisée,
» D'abord que la dispute éclaire une pensée,
» Puis que le vieux Platon pèche par maint détail. »

Le philosophe grec devint bleu de colère,
Il serra ses deux poings en murmurant tout bas ;
Mais Paulus était loin, Paulus n'entendit pas ;

Comme un torrent des monts qui brise sa barrière,
Comme la lave chaude au sortir du cratère,
Comme la foudre aux cieux, bondissant, à grands pas,

Il allait, il roulait ses effluves sonores,
Jetant à pleines mains litotes, métaphores,
Synecdoche, antiptose, euphémismes polis,
Dilemme au double dard, sorite aux longs replis,
Et tout ce qu'au rhéteur versent de leurs amphores
Le bon goût, la science et les maîtres vieillis.

Puis il adoucissait l'hyperbole trop vive
Par des preuves sans nombre et des citations :
« Devait-on isoler la force intellective
» Du cliquetis des mots, du choc des passions ?
» Le fucus noir s'attache à la carène oisive,
» La rouille au fer, le doute à nos opinions...

» — Et Platon? dit le Grec. — M'y voici. — Point d'ambages!
» — Je cherchais, dit Paulus, une transition;
» Et d'abord, je ferai cette concession
» Que d'un style sublime il orna ses ouvrages,
» Mais son esprit rêveur se perd dans les nuages,
» Et trop loin de ce monde emporte la raison.

» Moi, je reste sur terre, et la métempsycose
» Me paraît quelquefois une admirable chose;
» J'aime la vie éparse au sein de l'univers,
» Et l'âme qui s'agite en ses états divers,
» Exhalant ses parfums dans la fleur demi-close,
» Volant avec l'oiseau, rampant avec les vers.

» Ainsi l'être montant cette échelle mobile,
» De degrés en degrés arrive jusqu'en haut;
» Mais il reste lui-même, et quel que soit son lot,

» Conserve du passé la trace indélébile...
» — Vous étiez, dit le Grec, un âne? — Et vous un sot!
» Par Pollux! — Par Hercule! — Arrêtez, fit l'édile,

» Je respecte Épicure et j'adore Platon!
» — Que les sages sont fous! » dit une voix flûtée;
Et Coracoïdès, armé d'un long bâton,
Vint tomber au milieu de la table agitée :
C'était un nain fort drôle, à la mine effrontée,
Dont le nez comme un bec caressait le menton.

« Ohé! ne vidons pas l'étable d'Épicure!
» A quoi bon sur les mots sans fin nous quereller?
» Laissons Platon dormir et le bon vin couler!
» Je m'embarrasse peu des démons sans figure,
» Et j'estime, à propos des lois de la nature,
» Que toute la sagesse est de les violer!

» La vie est comme un marbre à l'écorce rugueuse,
» Le sage est le sculpteur qui taille l'univers,
» Il caresse le bloc sous sa main amoureuse,
» Il façonne, il polit, en mille endroits divers;
» Et la forme s'asseoit sur la pierre anguleuse,
» Comme Vénus la blonde, au dos houleux des mers!

» — Fort beau! fit Marcius. — Pour couper ma tirade
» Je veux ta bague d'or, dit le nain en courroux.
» — Prends! — Je l'ai! Maintenant, où donc en étions-nous?
» Je vous disais, je crois, que la nature est fade;
» Pour que la perle éclose, il faut l'huître malade,
» Et l'arbre mutilé pour que les fruits soient doux!

» Je suis le fruit, je suis la perle! La nature
» Avait l'intention de me former géant,
» Elle faisait son coup et j'allais m'allongeant.

» C'est l'art qui m'a sauvé d'une telle envergure,
» Et si je suis mignon d'esprit et de tournure,
» C'est qu'en un moule étroit on me mit tout enfant :

» Je suis le nain joyeux qui danse sur les roses,
» J'aime le vin de Crète et les faisans rôtis ;
» Si le bon Marcius n'eût arrangé les choses,
» J'étais un fort bel homme, et mangeais des pois frits ! »
Puis le drôle en parlant prenait de telles poses
Que tous les conviés se tordaient sur leurs lits.

Il tendait fièrement sa jambe de pygmée,
Il balançait la tête, en clignotant des yeux,
Et l'on applaudissait, et de l'urne embaumée
L'esclave, à larges flots, versait les vins mielleux,
Et les doctes soupeurs à la face animée,
La patère à la main, buvaient comme des dieux.

Or, tandis qu'alentour chacun faisait merveille,
Jusqu'au lit du rhéteur, le bouffon se glissa,
Furtif et l'œil au guet; puis tout bas, à l'oreille :
« Dans les jardins, dit-il, j'ai laissé Marcia,
» Pars vite, sans qu'un doute à la table s'éveille !... »
Entre Paulus et lui la chose se passa;

Puis le nain glapissant d'une façon bizarre,
De tous les animaux sut imiter la voix,
Le bêlement fêlé de la chèvre aux abois —
Le grognement du porc — l'âne avec sa fanfare —
La mouche qui bruit — le matou qui s'effare —
La chouette aux yeux verts qui pleure dans les bois.

Le rhéteur profita de cette conjoncture,
Et du triclinium se retira sans bruit;
Le clepshydre de verre, où le temps se mesure,

Dans l'ombre, goutte à goutte, avait versé minuit,
De façon que Paulus, par l'avenue obscure,
Ne vit pas Stellio qui rampait après lui.

Il nous faut maintenant déplacer cette histoire,
Notre héros se pousse à de nouveaux destins;
Adieu la lyre grecque aux accords argentins!
Adieu les paons truffés sur les tables d'ivoire!
O muse paresseuse, amante des festins,
Il est un temps d'agir, ainsi qu'un temps de boire!

Dépose ton sourire et tes bandeaux de fleurs;
L'action! l'action! bondissante et rapide!
— Pourtant on soupe encor, la coupe n'est pas vide,
Le banquet nage au sein des suaves odeurs;
Laissons courir Paulus où son amour le guide,
Puisqu'on est bien ici, pourquoi chercher ailleurs?

— L'amour, me direz-vous, est chose délectable ;
Mais un repas d'édile a bien son beau côté ;
Épicure, le soir, trouve l'amour blâmable
Et déduit ses raisons avec sagacité.
O doutes de mon cœur ! lutte ! perplexité !
Faut-il suivre Paulus ? — faut-il rester à table ?

Les cailles, pour combattre, ont déjà pris l'essor,
L'esclave les agace et du doigt les attire —
Restons ! l'histrion nu va danser la satyre ;
Pour fuir en pareil cas Paulus est jeune encor !
Quand est-il bon d'aimer ? — Quand tu veux être pire !
C'est le mot de Thalès, et je l'approuve fort.

A quelque extrémité que mon héros m'entraîne,
Je jure par les dieux que je cède à regret :
Paulus, dans les jardins, marche d'un pied discret,

La brise, autour de lui, souffle sa tiède haleine,
Tandis qu'au bord des cieux la lune se promène
Pâle, et dans les rameaux se montre et disparaît.

Sous les myrtes courbés en arcades superbes,
Les jets d'eau frémissants montent comme des gerbes ;
Le lierre, en noirs festons, pend aux vases sculptés,
Et les pas du rhéteur, par l'écho répétés,
Font lever en criant, parmi les hautes herbes,
De beaux oiseaux, de pourpre et d'azur tachetés.

Les clameurs du banquet arrivent presque éteintes ;
Il va. De doux parfums tombent des térébinthes
Et l'on entend au loin, mystérieux accord,
Respirer lentement la nature qui dort.
C'est l'heure où, succombant à de molles étreintes,
Diane, aux buissons verts, suspend son carquois d'or ;

C'est l'heure des baisers, sous le feuillage humide,
Les dieux aux pieds de bouc s'éveillent dans les bois.
Paulus s'est arrêté, son cœur bat; une voix
L'appelle par son nom, caressante et timide...
Il regarde et, dans l'ombre, une blanche chlamyde
Se glisse, en ondulant, par les sentiers étroits.

Le rhéteur aussitôt composa sa tournure,
Et, jusque sous les bras, remontant sa ceinture :
« Heureux, s'écria-t-il, l'homme ici-bas jeté,
» Qui sut gagner l'amour d'une divinité !
» Quelque chose de grand se mêle à sa nature,
» Le temple au serviteur prête sa majesté !

» — Ami, tu le sais bien, je ne suis pas déesse,
» Reprit la douce voix aux sons harmonieux,
» Tant de trouble sied-il aux habitants des cieux?

» Je ne suis qu'une femme et j'en ai la faiblesse !
» Un mot me fait pâlir, un seul regard me blesse,
» Ami, tu le sais bien, quand il part de tes yeux ! »

Et des mains écartant un beau rosier punique,
Marcia vint bondir à côté du rhéteur ;
Son œil aux cils d'ébène étincelait d'ardeur.
Le vent des nuits claquait dans sa longue tunique.
Je songe qu'il est temps d'avertir le lecteur
Que du vieux Marcius c'était la fille unique :

Elle avait au bras gauche un bracelet d'argent,
Sa brune chevelure, à des rubans tressée,
Blondissait vers le bout, sa poitrine oppressée
Soulevait dans ses bonds le strophium changeant ;
Et la bottine rouge, à pointe retroussée,
D'un croissant d'émeraude ornait son pied charmant.

Phébé, du fond des cieux, donnait en plein sur elle :
« Marcia, dit Paulus, en lui baisant les mains,
» Les dieux se sont trompés en te faisant si belle,
» Puisqu'ils te laissent vivre au milieu des humains! »
Et roulant dans ses doigts le collier qui ruisselle,
De la gorge pudique il cherchait les chemins.

Il allait, indécis, de merveille en merveille,
S'enivrant aux parfums qu'exhalaient ses cheveux,
Frôlant les fins tissus, et promenant ses yeux
De la simarre blanche à la toge vermeille,
Puis faisait, en jouant, sur son cou gracieux
Sonner les bleus saphirs de ses pendants d'oreilles.

« Verse, sur ton beau sein, des perles et de l'or!
» Marcia! Marcia! garde ces riches voiles
» Que prendrait Arachné pour une de ses toiles!

» Le luxe à ta beauté ne saurait faire tort,
» Uranus, à ton front, suspendrait ses étoiles,
» Que tes yeux en éclat les passeraient encor ! »

Marcia l'écoutait rieuse et confiante :
« Paulus, quand je te vis pour la première fois,
» Ce n'était point ainsi, dans le calme des bois,
» C'était sur le Forum ; ta parole puissante
» Remuait à longs flots la foule frémissante,
» Et je battais des mains, suspendue à ta voix !

» Un pouvoir inconnu m'enchaînait sur la place,
» Avide, je buvais ta parole qui passe,
» Et, contemplant au loin tout ce peuple arrêté,
» Je rêvais le triomphe, assise à ton côté !
» Puis je te voulais seul, à l'ombre, face à face,
» Cachant dans mon amour ta popularité !

» Car il me faut, vois-tu, pour que mon cœur chancelle,
» Celui qu'un peuple adore et qu'il montre du doigt!
» L'homme qu'on applaudit et qui, bien mieux qu'un roi,
» De toutes les beautés peut choisir la plus belle ! »
Elle étreignit Paulus en palpitant d'émoi;
« D'ailleurs, je t'aime encor pour tes grands yeux, » dit-elle

Pâle et le sein brûlant d'ardente volupté,
Paulus, autour de lui, sonda les noirs feuillages;
Le jardin frissonnait mollement agité,
Les étoiles sans bruit glissaient dans les nuages...
O dogmes vertueux! ô préceptes des sages!
Vous n'avez pas prévu les brises de l'été!

Ils sont là tous les deux, sous la voûte étoilée,
Leurs regards dans la nuit se cherchent, leurs cheveux
Se mêlent dans le vent; ainsi qu'au bord des cieux

Deux arbres l'un vers l'autre inclinant leur feuillée,
Ou comme deux oiseaux, voyageurs amoureux,
Qui se touchent de l'aile, en prenant leur volée !

Mais... un murmure au loin s'élève par instants.
Le rhéteur inquiet presse la jeune fille...
Là-bas !... dans le chemin... sous les rameaux flottants,
Un bruit de pas résonne, une lumière brille...
Qui vint à point nommé surprendre nos amants ?
Ce fut — ah ! quel tableau ! — le père de famille !

Marcius écumant apparut devant eux,
Un esclave à côté l'éclairait immobile :
« Par le Styx ! s'écria le père furieux,
» Traître ! pendard ! voleur !... outrage indélébile !...
» Chez moi... dans ma maison... la fille d'un édile !...
» Un histrion pour elle !... O sang de mes aïeux ! »

Le vieux patricien frappait du pied la terre;
Il soufflait comme un phoque, il se mordait les doigts,
Haletant, hérissé, terrible; la colère
Lui montait à la gorge et lui coupait la voix;
Puis, quand il put parler, ce fut comme un cratère,
Tout ensemble éclata, tout partit à la fois!

Les conviés, la face encore épanouie,
Accourent en tumulte à ce rugissement;
Sondant avec terreur sa disgrâce inouïe,
Paulus est devant eux, sans voix, sans mouvement;
Marcia, je suppose, était évanouie,
C'est ce qui reste à faire en un pareil moment.

«Je vous prends pour témoins! On m'insulte, on m'outrage!»
Et Marcius, tournant comme un loup dans sa cage,
Allait de l'un à l'autre. « Oh! le crime est flagrant;

» On boit mon vin de Crète, et, pour dessert, on prend
» Ma fille ! Et l'on se rit du bonhomme, je gage,
» Qui chante fleurs en tête, et soupe en conquérant !...

» Tu ne m'attendais pas, infâme, à cette fête !
» Plus d'excuse à présent, plus de mots superflus,
» Je te tiens ! » dit l'édile, en marchant sur Paulus.
Mais ses bras étendus retombèrent, sa tête
S'injecta; car Paulus, pendant cette tempête,
Avait pris les devants et ne l'écoutait plus.

Nous l'avons dit déjà : c'était un homme habile;
Outre son éloquence, il franchissait les murs
D'un bond, comme Rémus, quand il fondait sa ville.
L'ombre le protégea — les nuages obscurs
Sont à Vénus — qu'un dieu le sauve ! car l'édile
Cherche, pour l'arrêter, les moyens les plus sûrs.

« Au mur ! courez au mur ! il n'est pas loin encore,
» Qu'on le prenne ! au voleur ! mes esclaves ! mes chiens !
» Mes convives, holà ! c'est vous qu'on déshonore,
» Quand on touche à votre hôte, ô mes dignes soutiens !
» Des torches ! mais partez ! la rage me dévore !...
» Par Bacchus ! qu'attend-on ? seriez-vous pas des siens ? »

La foule, en un moment, dans l'ombre s'éparpille ;
On se hâte ; on se heurte ; on se roule en criant ;
Le bruit des pas — la voix du père de famille,
C'est une scène étrange — un vacarme effrayant !
D'esclaves effarés tout le jardin fourmille,
Et les rouges flambeaux se croisent en fuyant !

« Le voici ! — Non ! — Plus loin ! — C'est Chrysale ! — C'est !
» — Finirez-vous ? » hurla l'édile frémissant ;
— Il eut beau s'emporter, Paulus était absent —

Sa colère dès lors ne connut plus d'entrave,
Il saisit un épieu, sur le sable gisant :
« Je suis trompé, dit-il, et je vois qu'on me brave !

» Mais je me vengerai de toute la maison ;
» La croix à ces valets qui trahissent le maître !
» Les tenailles de fer ! le feu ! la question !
» S'il en est un de vous que je rencontre ! ah ! traître,
» Ah ! Furcifer, tu vas apprendre à me connaître !... »
— Et soudain au discours il joignit l'action.

— Un esclave tomba, les yeux sanglants, la tête
Ouverte. Marcius bondissait furieux,
Frappant de droite à gauche, et parcourant les lieux
Au hasard ! la déroute en somme fut complète ;
Je reconnais pourtant, véridique poëte,
Qu'il en blessa beaucoup — mais n'en tua que deux !

Comment on l'entraîna, ce n'est point notre affaire;
La nuit reprit son calme et sa sérénité,
Et la lune entoura de son voile argenté
Les deux cadavres froids, étendus sur la terre :
« Dormez ! » dit le bouffon, sortant avec mystère
D'un bosquet où, par crainte, il s'était arrêté :

« Dormez ! la nuit est belle et la brise embaumée !
» Un bon lit vous attend, sur le mont Esquilin !
» Vous ne porterez plus la chaîne accoutumée,
» Vous ne tournerez plus la meule du moulin !
» A toutes vos douleurs la barrière est fermée,
» Citoyens de la tombe, affranchis du destin ! »

Après ce beau discours, le nain tourna la tête,
Sans plus se soucier du fatum inconstant;
Il sortit du jardin ; nous en ferons autant ;

Ma muse, abeille folle, à tout buisson s'arrête;
Mais du sort de Paulus le lecteur s'inquiète,
Et son salut, pour nous, est le point important.

Quand Paulus eut touché le haut de la muraille,
Il vit, ou pensa voir, dans l'ombre, à quelques pas,
Deux formes s'agiter, qu'il ne reconnut pas.
Déjà derrière lui grouillait la valetaille,
— La place n'était point de celles où l'on bâille,
Et, s'accrochant aux mains, il atteignit le bas.

Comme il s'applaudissait de sa vigueur agile,
Un cri léger partit dans le chemin obscur;
Notre homme, en s'effaçant, rampa le long du mur,
Et, sans se retourner, courut jusqu'à la ville;
Car le bon Marcius, comme un honnête édile,
Avait, pour le temps chaud, sa villa de Tibur.

Or, le groupe inconnu qui s'agitait dans l'ombre
Se composait d'un homme au corps sec, au front bas,
Qu'on voyait en parlant remuer ses grands bras ;
Puis d'une jeune femme, à la tunique sombre,
Dont l'œil, comme un éclair, lançait des feux sans nombre,
Quand le vent apportait le bruit lointain des pas.

Ses longs regards suivaient la route Tiburtine :
« Stellio, prends ton or ; il triomphe aujourd'hui !
» Je n'ai pas vu ses traits, mais je sens que c'est lui,
» Dit-elle, aux battements qui brisent ma poitrine !
» Stellio, prends ton or ! et que nul ne devine
» D'où l'orage est venu qui gronda cette nuit ! »

Le parasite au bond saisit la récompense,
Jura d'être discret et s'éloigna soudain ;
Gaiement les pièces d'or lui sonnaient dans la main.

Melænis à l'écart se tenait en silence ;
Chacun, sans qu'on la nomme, eût reconnu, je pense,
Celle qu'un soir Paulus trouva sur son chemin ;

La fille qui logeait aux bouges de Suburre,
Et, par les nuits d'été, chantait aux carrefours ;
Pâle, elle frémissait, puis levant ses yeux lourds
Au ciel : « Je laverai cette mortelle injure !
» Paulus, tu peux aller, souriant et parjure,
» Je te suivrai partout, je t'atteindrai toujours !

» Je te suivrai si près, qu'en marchant, mon haleine
» Ira dans tes cheveux, de parfums ruisselants,
» Toujours derrière toi, par la ville ou la plaine,
» Mon pas retentira ; mes yeux étincelants
» Te verront dans la nuit, ô Paulus ; et ma haine
» Étreindra ta jeunesse, en ses réseaux brûlants !

» Comme la tombe aux morts je te serai fidèle !
» Je suis à toi ! je suis ton génie envieux ;
» Je ne te cherchais pas, quand tu vins, curieux,
» Me trouver dans cette ombre où mon passé m'appelle...
» Je dansais dans la rue, insouciante et belle,
» Et j'avais, chaque soir, des fleurs dans mes cheveux !

» Comme un ruisseau chantant qui court par les prairies,
» Mon cœur se répandait en ses bonds incertains ;
» Regarde, maintenant, j'ai mes lèvres flétries,
» Mon visage a pâli, mes yeux se sont éteints,
» Et tu jurais d'aimer, à ces heures chéries
» Où pour un seul baiser j'ai livré mes destins !

» Ah ! ah ! tu croyais donc m'échapper ? Cette idée
» Te vint de me laisser, ton désir assouvi,
» Comme on jette aux bouffons une coupe vidée,

» Comme on brise un hochet après qu'il a servi !
» La chose, par Hercule ! était bien décidée !
» Et peut-être, en effet, que la matrone a ri !. .

» Insensés ! j'étais là, seule, dans l'ombre obscure,
» Je comptais vos soupirs et vos joyeux serments ;
» Le piége était tout prêt, j'attendis sans murmure,
» La trahison veillait sur vos embrassements ;
» J'ai ramassé cet or aux fanges de Suburre ;
» J'avais la haine au cœur, et j'ai dansé longtemps !

» Maintenant, tout repose au loin dans les campagnes ;
» La louve aux yeux brillants se cache au fond des bois ;
» Les grands pins chevelus tremblent sur les montagnes ;
» Des oiseaux bigarrés on n'entend plus la voix :
» O nuit au front d'ébène ! et vous, blanches compagnes,
» Étoiles qui roulez par d'éternelles lois !...

» Flots du lac Stygien, puissances solitaires,
» Mânes qui vous levez la nuit sur les tombeaux !
» Qu'il soit comme une proie à mes longues colères,
» Et qu'il paye à l'amour ses dédains et mes maux ;
» Pareil à ce chanteur qui troubla les mystères,
» Et dont l'Hébrus neigeux a reçu les lambeaux ! »

CHANT TROISIÈME

J'ai bâti quelquefois ce projet fantastique
De sortir un matin, dès le soleil levant,
Afin de voir du jour le réveil magnifique,
Les pieds dans la rosée et les cheveux au vent,
Debout sur le sommet du Janicule antique,
La campagne derrière, et le Tibre devant

Je disais : A demain ! Mais on a ses paresses ;
Mais les soupers sont longs, mais on se couche tard ;
On a passé la nuit dans de folles ivresses ;
On comptait sans le vin, les dés et le hasard ;
Puis Lesbie, au matin, redouble ses caresses,
Et plus clair que le jour se lève son regard !..

Pourtant c'est un spectacle immense, je présume,
Quand l'aube radieuse à l'horizon s'allume ;
L'ombre se mêle au jour et doit lutter d'abord ;
Mais bientôt, s'étalant sur la ville qui dort,
Mille reflets d'azur font chatoyer la brume,
Comme un velarium de soie, aux franges d'or !

Sur le ciel inondé de teintes purpurines,
Les aqueducs lointains dessinent leurs arceaux ;
Les palais blancs, assis par groupes inégaux,

Se détachent en foule aux crêtes des collines,
Et le Tibre, au soleil, roulant ses blondes eaux,
Semble un bandeau royal, semé de perles fines !

O maîtres glorieux, vous les aviez connus,
Vous les aviez connus ces spectacles sublimes !
Votre front se penchait au bord des hautes cimes,
Le long des flots bruyants vous marchiez les pieds nus,
Et du vaste Océan vous sondiez les abîmes,
Sous le manteau brodé de l'antique Uranus !

Avec l'oiseau qui chante et l'arbre qui murmure,
Vous mêliez votre vie à toute la nature ;
Vous aimiez les grands bois pleins de molles senteurs,
Les grands monts inclinés sur les vallons en fleurs ;
Et parfois des cités fuyant l'haleine impure,
Vous dormiez sur la mousse, à côté des pasteurs.

C'est là ce qui vous fait ces notes inquiètes
Qui tremblent à vos chants, comme des gouttelettes
De rosée, et ces vers qui savent se plier
Aux cadences du flot, sur son lit de gravier,
Et ces mots si profonds, que le ciel, ô poëtes!
Comme dans l'Océan, s'y mire tout entier!

Quoi qu'il en soit, le jour commençait à paraître
Quand Paulus, dans la ville, arriva tout poudreux;
Bien que lettré, sans doute, et poëte, peut-être,
Il ne s'arrêta point à contempler les cieux;
Et Staphyle, à coup sûr, n'eût pu le reconnaître,
Rouge et la toge au vent, ainsi qu'un furieux!

Le long des vieux remparts où court l'eau Julienne,
Jusqu'au mont Viminal il gravit d'une haleine;
Parfois il lui semblait entendre à ses côtés

Des murmures lointains, des pas précipités ;
De mille visions sa tête toute pleine
Bruissait comme un flot. De joyeuses clartés

Tombaient du ciel rayé par des nuages roses;
Le rhéteur, sans rien voir, volait par les chemins,
Et poussait des soupirs, et se tordait les mains,
Tant qu'il donna du front contre tes portes closes,
O temple d'Esculape, asile des humains!
Le sort, comme un auteur, sait arranger les choses :

Le dieu qui nous guérit faillit tuer Paulus,
Par contraste, et du coup l'histoire était finie ;
Il en eut le cœur fade et la tête engourdie :
« Si les dieux maintenant s'en mêlent, je n'ai plus
» Que la corde, dit-il, pour accrocher ma vie! »
Et son corps s'affaissa sur ses membres perclus.

Déjà, comme des yeux entr'ouvrant ses tavernes,
Suburre au pied des monts s'éveillait avec bruit;
Des buveurs chancelants sortaient de maint réduit,
Au soleil du matin montrant leurs faces ternes,
Ce pendant que la louve éteignait ses lanternes
Et balayait au seuil les traces de la nuit.

On entendait au loin, dans les brumes vermeilles,
La ville remuer; de moment en moment
Les esclaves des bains, comme un essaim d'abeilles,
Des thermes spacieux sortaient confusément;
Tout reprenait la vie avec le mouvement;
Paulus de ses deux mains se boucha les oreilles;

Puis fuyant au plus court, comme un cerf aux abois,
Il descendit le mont : près du temple de Flore,
Une vieille, accroupie à côté d'une amphore,

Dans un poêlon cassé faisait frire des pois ;
Paulus l'effraya tant par son souffle sonore,
Qu'en cornes, sur sa tête, elle allongea ses doigts !

Il n'en fallait pas plus pour craindre un maléfice,
Notre homme offrant aux yeux, depuis sa pamoison,
La pâleur de la mort ; c'était l'occasion
De rehausser son teint par un peu d'artifice ;
Le sixième quartier des dames est complice,
C'est là que dix marchands vendent le vermillon

Le rhéteur n'en prit pas : une force inconnue
L'entraînait en aveugle ; au souffle des destins
Il se laissait aller. Les objets incertains
Flottaient autour de lui quand il franchit la rue ;
Il ne put recouvrer la pensée et la vue
Que sur le Pincius, la colline aux jardins.

L'heure était favorable et le lieu solitaire;
Sous un figuier sauvage il s'étendit par terre,
Haletant et brisé. Dans les rameaux fleuris
Les oiseaux s'appelaient avec de petits cris;
Ébloui de rayons, il ferma sa paupière,
Et la paix, par degrés, revint à ses esprits.

Alors il vit passer, en confuses images,
La lune et le jardin, l'édile et sa fureur,
Marcia dans ses bras tremblante et sans couleur;
Les valets effrayés courant sous les feuillages,
Sa fuite à travers champs; puis, pesant son malheur,
Il comprit que le ciel était chargé d'orages;

Qu'un édile est puissant quand il veut se venger;
Qu'il a les bras très-longs; qu'avec des hyperboles
On ne se tirait point d'un semblable danger;

Que, s'il ne tenait pas à jouer de sots rôles,
Il était temps de fuir la ville et les écoles;
Qu'il n'avait pas un as, et qu'il faudrait manger.

Il songeait bien parfois à la vieille Staphyle,
A sa maison perdue au fond de la cité,
Mais il fallait narrer le tout à la sibylle,
Et c'était un moyen extrême, en vérité!
Sans compter le logis par les larves hanté,
Vivre avec des serpents lui semblait difficile

Comme il en était là de sa réflexion,
Il entendit des coups frappés par intervalles,
Et tous accompagnés d'une exclamation,
De longs trépignements, de notes gutturales :
« Il en tient! — Il en a! — Ferme sur les sandales!
» — Gaulois, pourquoi me fuir? J'en veux à ton poisson! »

Le rhéteur aussitôt se souleva de terre
Tout machinalement, par curiosité!
Plongez le cœur humain dans la calamité,
Le bruit d'un moucheron suffit pour le distraire;
C'est l'esprit, comme il est; la peine et la misère
Aussi bien que l'enfance ont leur naïveté!

Un homme, à quelques pas, d'un costume assez riche,
S'escrimait contre un arbre, et ses coups forcenés
Tombaient, comme un torrent, sur le Gaulois postiche;
Quoique maigre, il avait les membres bien tournés,
L'œil fixe, le pied leste, et portait un pois chiche,
Tout comme Cicéron, au beau milieu du nez!

Son glaive était de bois; une courte tunique
Laissait voir ses genoux détachés avec art,
Un petit casque noir, au chiffre de César,

Descendait sur son front d'une façon comique,
Il avait à l'oreille un anneau magnifique ;
Sa toge suspendue ondulait à l'écart.

Paulus suivit des yeux l'étrange personnage ;
Il parait et frappait, se courbant à demi,
Et s'arrêtant parfois, sur sa jambe affermi :
« C'est un fou, pensa-t-il, ou c'est peut-être un sage,
» Les deux professions ont le même visage,
» On s'y trompe de loin ! — Je te salue, ami ! »

Dit le gladiateur, apercevant notre homme,
« C'est s'y prendre matin, mais je me fais le bras !
» Trouves-tu que mon jeu soit agréable, en somme ?
» — Moi ! répondit Paulus, j'ignore les combats.
» — C'est un tort, compagnon, et quand on est de Rome,
» On sait juger des coups. Tu ne me connais pas ?

» On m'appelle Mirax. — Et moi, Paulus. — Je gage
» Pour un homme lettré. — Tu l'as dit. — Moi, demain,
» Je vais me rendre au Cirque. — Et moi, j'ai l'avantage
» D'aller un peu plus loin ; mais, pour ce long voyage,
» J'ai la corde ou le Tibre, et je suis incertain !... »
L'homme au glaive de bois mit son front dans sa main

Et parut réfléchir, puis relevant la face :
« J'ai peu d'amour, dit-il, pour le meilleur des deux ;
» Je n'aime pas mourir en faisant la grimace,
» Les pendus sont trop noirs, les noyés sont trop bleus !
» Il faut savoir tomber, mais tomber avec grâce,
» Et rejeter la vie en regardant les dieux !

» Il faut donner à l'âme une large ouverture,
» Qu'elle parte d'un bond, comme un aigle puissant !
» Jeune homme, dit Mirax superbe et frémissant,

» Il faut jusqu'à la fin repecter sa nature ;
» Celui-là sait mourir qui, pour sa sépulture,
» Se fait un beau linceul de pourpre avec son sang ! »

Il avait dans la voix une telle puissance,
Que Paulus, malgré lui, se voyait terrassé.
Il reprit : « Avant toi, jeune homme, j'ai passé
» Par les jours inquiets où tombe l'espérance !
» J'ai pour cercueil alors choisi le Cirque immense,
» Où j'entrai, comme un mort, impassible et glacé ;

» J'étais libre, et je pris le métier des esclaves !
» J'ai vu le peuple entier bruire autour de moi,
» Et la fête chanter, sur mon front calme et froid,
» Comme un pâtre joyeux sur l'Etna gros de laves !
» Et puis plus fièrement j'agitai ces entraves
» Qu'on ne changerait pas pour un sceptre de roi !

» Connais-tu cette vie effrayante et sublime,
» Ce triomphe d'un jour si lugubre et si beau,
» Ce dédain pour la foule, imbécile troupeau,
» Qu'au fond d'un bouge obscur la vieillesse décime ?
» Ces plaisirs, suspendus au penchant d'un abîme !
» Ces voluptés, râlant sur le bord d'un tombeau !

» Sais-tu la frénésie et toutes les tendresses
» Qu'à ceux qui vont périr la femme garde encor ?
» Sais-tu l'âpre bonheur d'abandonner au sort
» Un front tout bourdonnant de royales ivresses,
» Et de baiser ces mains aux lascives caresses
» Dont le pouce charmant demandera ta mort?... »

Et Mirax, l'œil en feu, la narine gonflée,
Parcourait du regard le rhéteur ébloui ;
Paulus sentait sa vie à ce souffle ébranlée,

Des horizons nouveaux s'entr'ouvraient devant lui ;
Alors, pour soulager son âme désolée,
Dans le sein de Mirax il versa son ennui.

Il dit tout : sa jeunesse insouciante et fière,
Les soins de Staphyla, ses travaux, son amour :
Le vieux gladiateur souriait comme un père :
« Viens avec moi, dit-il, viens mourir à ton tour !
» Foule aux pieds, ô mon fils, les choses de la terre ;
» Laissons faire aux destins, ils savent notre jour !...

» — J'y consens, dit Paulus, mais je crois difficile
» D'éviter bien longtemps le regard de l'édile...
» — Qu'importe, dit Mirax, l'édile et son regard ?
» Jeune homme, on ne craint rien quand on est à César ;
» On n'ira pas chercher le rhéteur, sois tranquille,
» Sous le casque de fer et le double cuissard ! »

Paulus suivit Mirax, prenant un moyen terme
Entre vivre et mourir, en vrai logicien.
Les dames en riront, je le présume bien :
Les dames aux héros demandent un bras ferme
Qui ne s'amuse pas à gratter l'épiderme;
Mais je suis scrupuleux comme un historien.

Ce fut pour le laniste une bonne fortune,
Quand il vit le rhéteur si robuste et si fort.
A porter la cuirasse on l'exerça d'abord,
Puis on le mit bientôt à la règle commune,
Et Paulus, pour l'arène oubliant la tribune,
A son nouvel état se pliait sans effort.

Il reçut par écrit les préceptes d'usage,
Et creusa le poteau sous ses coups assidus;
Dans la botte de bronze il meurtrit ses pieds nus,

La mentonnière d'or étreignit son visage ;
Au bout de quelques mois il avait l'avantage
D'égaler en vigueur les maîtres reconnus.

Il savait imiter le Samnite intrépide
Qui secoue au combat son panache ondoyant,
L'Andabate aux yeux clos, le Thrace diligent,
Le svelte rétiaire, à la lance trifide,
Menaçant du filet le mirmillon rapide
Dont le casque gaulois porte un poisson d'argent !

Il devait à Mirax la vertu singulière
De fixer son regard, sans baisser la paupière,
Et de tenir son souffle aussi bien qu'un plongeur !...
Cette vie, après tout, convenait au rhéteur.
Pour vous peindre en trois mots son régime ordinaire :
Il buvait et mangeait comme un gladiateur !

Mirax avait raison, Paulus vécut sans crainte,
Comme un songe mauvais, le passé s'envola.
Une fois, à Suburre, il revit Staphyla,
Mais, pour conter la chose, il employa la feinte,
Après les premiers cris, la vieille fut contrainte
De le trouver fort beau sous ce costume-là !

Je ne vous dirai pas ses amis de l'école,
Stratophanès le Grec, Glaphyre le Germain,
Hégon, qui vint un jour du pays de la Gaule,
Et sait vider d'un trait une amphore de vin,
Ni le nègre Labrax dont la matrone est folle,
Et qui tourne, au combat, deux glaives dans sa main !

Bien qu'il les aimât tous, il préférait encore
Mirax, son vieil ami, plus grave et sérieux ;
Souvent, après la lutte, on les voyait tous deux

Appuyés sur l'épée ou le trident sonore,
Jeter des mots profonds que le vulgaire ignore,
Touchant la vie humaine et l'essence des dieux !

Quant à ses passions, depuis son aventure,
Elles dormaient en lui ; son cœur était fermé
Comme un coffre d'avare, à la triple serrure !
Les femmes y perdaient leur regard enflammé :
Il avait sur le corps une solide armure,
Et, tout autour de l'âme, un souvenir aimé !

Pour la première fois Paulus était fidèle ;
Fille de Marcius ! il revoyait encor,
Et tes cheveux tressés, et ta noire prunelle,
Et ta gorge inquiète où glisse un collier d'or !
Mais tu ne venais pas à sa voix qui t'appelle ;
N'ayant plus rien au monde, il attendait la mort !

Le hasard le servit; l'école était placée
Près du temple du Faune, au mont Lateranus;
Un jour qu'il descendait, roulant dans sa pensée
Sa fortune bizarre et ses amours perdus,
Il vit à quelques pas une foule amassée
Qui poussait vers les cieux des rires éperdus!...

Un petit homme étrange, aux mobiles paupières
S'agitait, au milieu du groupe triomphant,
Et l'on applaudissait, tandis que maint enfant
Le tirait par l'oreille et lui jetait des pierres;
L'assemblée était sourde à toutes ses prières,
Il tournait et sautait de colère étouffant!

Ce fut une surprise à peindre difficile,
Quand Paulus aperçut le bouffon de l'édile!
Il écarta la foule, et, debout près du nain :

« Je le connais, » dit-il, en étendant la main.
A ce commandement le peuple fut docile,
Car le soleil frappait sur son casque d'airain ;

Il portait son manteau d'une façon si fière,
Que Coracoïdès ne le reconnut pas.
— Aux jambes du bouffon Paulus réglait son pas. —
Il apprit que le nain, resté seul en arrière,
S'était perdu dans Rome, et qu'aux Thermes, là-bas,
Il allait retrouver sa maîtresse en litière...

« Marcia ! Marcia ! dit Paulus palpitant,
» Marcia près de moi ! Marcia que j'adore !
» Parle ! de son rhéteur se souvient-elle encore ?
» — C'est lui ! dit le bouffon. — Silence ! on nous entend,
» Je te conterai tout... mais il faut qu'on l'ignore,
» Parlons bas : ta maîtresse... — Elle vous aime tant !

» Vingt fois, sans vous trouver, j'ai couru par la ville,
» Elle voulait mourir ! — Et l'édile ? — L'édile
» S'abandonna d'abord à des cris furieux,
» Il demandait vengeance, il maudissait les dieux !
» Plus tard on vous crut mort, puis pour chasser sa bile,
» Il a bu quatre jours, et s'en est trouvé mieux ! »

En bénissant le ciel, Paulus prit ses tablettes,
Et d'une main tremblante il y traça son nom :
« Pour Marcia, pars vite, il faut que tu promettes
» De garder sur ce point un silence profond !... »
A peine eut-il jeté ces phrases inquiètes,
Qu'aux Thermes de Commode il s'élança d'un bond.

Aimez-vous le Forum où bruit la parole ?
Les temples où les dieux regardent les humains ?
Les grands tombeaux semés sur le bord des chemins ?

Les aqueducs, portant un fleuve sur l'épaule?
L'obélisque étranger? les ponts? le Capitole?
Le Cirque ou le Sénat? — Moi, j'adore les bains!

C'est un goût dépravé, m'objecteront les sages,
Nos pères se baignaient aux fleuves murmurants,
Ils ne connaissaient pas les parfums enivrants
Que le Nil vagabond porte sur ses rivages;
Ils s'étendaient mouillés sous les larges feuillages,
Pour sécher au soleil l'écume des torrents!...

Les sages disent vrai; mais ils auront beau faire,
Le malobathre est doux, la myrrhe a des appas,
Le bain tiède est parfait, pris avant les repas,
Et je ne comprends point qu'il soit fort nécessaire,
Pour mériter son nom, que la vertu sur terre
Sente toujours le bouc et ne se peigne pas.

Si les bains sont fermés, où trouver le poëte,
Avec les baladins et les maîtres barbus?
D'ailleurs, grâce à nos lois, la réforme est complète,
Les sexes aujourd'hui ne s'y confondent plus;
Dans des thermes à part la matrone discrète
Suspend au clou doré son collier de Phallus!

Quand Paulus eut atteint le premier vestibule,
Il ne s'arrêta point à voir de tous côtés
Les murs de granit rose et de marbre incrustés,
Il oublia de même, au bord de leur cellule,
Les bustes de César, de Vénus et d'Hercule
Que la voûte inondait de mobiles clartés!

Son cothurne en cuir bleu frappait les mosaïques,
Devant lui s'allongeaient les vastes corridors;
Les exèdres couverts de dômes magnifiques

S'emplissaient vaguement des clameurs du dehors,
Tandis que sur des bancs l'école des stoïques
De la philosophie étalait les trésors.

La foule grossissait; plus loin, sous les platanes,
Traînant la toge jaune et les rouges patins,
Parmi les promeneurs glissaient les courtisanes;
Le crotale au bruit sec claquait dans les jardins,
Et des sauteurs d'Égypte aux robes diaphanes
Bondissaient sur la corde, avec des vases pleins.

Mais une ombre, ô Paulus! s'étendit sur ta vue
Et tu sentis passer comme un frisson de mort;
Sur des coussins soyeux mollement étendue,
Marcia s'avançait, belle, mais pâle encor;
Et le col allongé, par la longue avenue,
Quatre esclaves portaient la litière aux pieds d'or!

Des valets escortant leur jeune souveraine
Marchaient au pas, couverts du capuchon de laine;
Elle semblait rêver, et sur son front charmant,
Son bras gauche arrondi remontait doucement,
Tandis que l'autre main de roses toute pleine,
Comme des papillons les effeuillait au vent!

Un murmure flatteur courait sur son passage,
La foule s'écartait, en la suivant des yeux;
Ainsi la mer s'abaisse et les flots amoureux
Frémissent, quand de loin, sur un blanc coquillage,
Le front ceint de corail et de mousse sauvage,
Thétis vogue en silence entre l'onde et les cieux!

Paulus le cœur en feu jeta sur la litière
Un de ces longs regards où l'âme tout entière
S'échappe!... Seul, perdu parmi les assistants,

Au-dessus de la foule il la revit longtemps,
Et son front retomba plus glacé qu'une pierre,
Quand elle disparut sous les rameaux flottants.

Ce fut comme un éclair qui déchire la nue,
Après la vision l'ombre se fit en lui ;
Il sentit de son corps la vigueur abattue,
Et s'avança courbé sous son immense ennui ;
Le xyste s'emplissait et l'heure était venue
Où Rome dans les flots se plonge avant la nuit.

Des hommes demi-nus, le long du péristyle,
Se chauffaient au soleil quand Paulus y passa ;
Peut-être qu'ils songeaient au médecin Musa,
Se rappelant encor, problème difficile,
Qu'à l'empereur Auguste un bain froid fut utile,
Et que dans un bain froid Marcellus trépassa.

Paulus se décida pour la chambre aux étuves,
Et s'assit en jetant une pièce au gardien;
La douleur est prodigue et ne calcule rien :
Exhalant alentour ses brûlantes effluves,
L'eau du Tibre fumait dans le granit des cuves;
Il choisit un vaisseau de marbre phrygien!

Il voulut la fiole en corne de gazelle,
Et pour gratter sa peau la ratissoire d'or;
Dans le bain chaud d'usage on le plongea d'abord,
Puis l'esclave vida sur son corps qui ruisselle
L'ampoule d'eau glacée, et pour marquer son zèle,
De la double palette il le frappa plus fort.

Notre homme était moins triste en quittant la baignoire,
Dans la salle aux parfums on lustra ses cheveux,
Les vases ciselés, les trépieds pleins de feux,

Les drogues, les onguents, s'étalaient avec gloire
Sur une grande table en marbre précieux
Que portait à son dos un léopard d'ivoire.

Des tableaux s'accrochaient aux murs étincelants :
Vénus aux bras de Mars, et Vulcain dans son âtre,
Hélène avec Pâris, puis un groupe folâtre
De cygnes irrités et de jeunes enfants,
Puis, dans un médaillon, Antoine et Cléopâtre
Sur un char de triomphe attelé d'éléphants.

— Cléopâtre ! encor toi ! voluptueux génie !
Type éternel de grâce et de virilité !
Non, non, tu n'aimais pas, c'est une calomnie
Que jettera sur toi la médiocrité.
Sous le bois odorant qui couvre ta momie,
Ton cœur n'est pas plus froid qu'au temps de ta beauté !

Assise au bord du Nil, ô courtisane blonde,
Tu tendais aux vainqueurs ton filet captieux;
Tu les endormis tous d'une ivresse profonde,
Et tu les vis tomber, tes amants glorieux!
Sans qu'ils aient eu jamais, en échange du monde,
Une larme d'amour échappée à tes yeux!

— Si j'étais, pour ma part, disciple d'Hippocrate,
Si j'avais de la vie observé les ressorts,
Je dirais les liens de l'esprit et du corps,
Et comment le plaisir nous fait gonfler la rate,
Et pourquoi, quand le derme en suant se dilate,
Nous sentons s'engourdir nos chagrins les plus forts!

Par Paulus aujourd'hui la preuve en est fournie :
Il entra plein de doute et sortit plein d'espoir;
Des enfants, sous le xyste, exercés par devoir,

Roulaient le cercle en cuivre ou fouettaient la toupie,
Tandis qu'un grand vieillard, couvert d'un manteau noir,
Contemplait gravement cette bande étourdie ;

Son crâne reluisait comme un marbre poli,
Sa barbe aux flots d'argent tombait large et splendide,
Un nez majestueux comme une pyramide
Descendait sur sa bouche, avec pompe établi ;
On l'eût pris pour une ombre, à voir son front pâli,
Mais, sous son sourcil blanc, roulait un œil rapide,

Paulus n'eut pas besoin de regarder deux fois :
C'était Polydamas, le maître d'éloquence ;
De quelque période il marquait la cadence,
Car il frappait la terre en comptant sur ses doigts ;
Notre gladiateur oublia sa prudence :
« Salut, maître, » dit-il en élevant la voix.

Le bon Polydamas, qui ne l'attendait guère,
Du côté de Paulus se tourna lentement,
Et parcourut des yeux le manteau militaire,
La cuirasse, le casque et tout le vêtement;
Puis soudain, le vieillard fit un pas en arrière,
Pareil au voyageur qui rencontre un serpent!

« Paulus! s'écria-t-il, quelle métamorphose!
» En croirai-je mes yeux? est-ce un songe menteur?
» Que veut ce casque énorme et ce fer destructeur?
» Où sont les arguments pour expliquer la chose?
» Où? quand? comment? pourquoi? qui t'aida? quelle cause?
Paulus dit simplement : « Je suis gladiateur! »

Il ajouta : « Par goût! » Ce fut le coup de grâce!
« Eheu! dit le vieillard, les orateurs s'en vont!
» De ses vieux fondements le monde se déplace,

» Le corps se prostitue et l'esprit se corrompt!
» On bâtira le cirque au sommet du Parnasse;
» Quand nous n'y serons plus, les baladins viendront!

» Qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style?
» Qui sait plier la phrase aux flexibles tissus?
» O race dépravée! ô jeunesse imbécile!
» Qu'as-tu fait maintenant des préceptes reçus?
» Où vont ces Romains-là qui courent par la ville?
» Voir grimacer des nains ou danser des bossus!

» Le lieu des arguments, est-ce le cirque immonde?
» Tullius en cuirasse avait-il combattu?
» Le pathos tombera dans une nuit profonde!
» La logique elle-même y perdra sa vertu!...
» — Maître, dit l'écolier, je ne sais pas au monde
» Syllogisme plus fort qu'un glaive bien pointu;

» L'escrime est, après tout, la sœur de l'éloquence;
» Qu'on manie une phrase ou qu'on tourne un poignard
» C'est de la rhétorique, ô maître, et c'est de l'art;
» Épée ou preuve en main, on recule, on avance;
» Parer ou réfuter, quelle est la différence?
» Je plaie par mon aigrette et touche par mon dard!

» Seulement, reprit-il, l'arène est élargie,
» Et le cœur bondit mieux sous le baudrier d'or!...
» — Mais la gloire, ô mon fils! — La gloire que j'envie,
» C'est le vin! c'est l'amour! et la joyeuse vie!
» L'autre n'est qu'un son creux sur le tombeau d'un mort
» — Eheu! » dit le vieillard en soupirant plus fort.

De sa main vénérable il se voila la face,
Et leva lentement son bras droit vers les cieux;
Longtemps il demeura calme et silencieux

Sur les débris de l'art, comme l'homme d'Horace!
Puis drapant sa tunique, il sortit de la place,
Plus digne et plus posé qu'un exorde pompeux!

— Or, le jour approchait où Paulus, sur la scène,
Devait paraître aussi pour la première fois;
C'était un grand spectacle; on avait fait un choix
Parmi les combattants de la cité romaine;
Un certain Varolus, un affranchi, je crois,
Contre ceux de César devant tenir l'arène

Commode alors régnait, ce prince vigoureux
Qui, de sa propre main, tua deux tigres, deux
Éléphants, trois lions, six chevaux de rivière;
Commode Amazonien! demi-dieu sur la terre,
Dont les titres divins étaient assez nombreux
Pour désigner les mois pendant l'année entière!

Il fit par le sénat décréter l'âge d'or,
Et prit le nom d'Hercule en s'asseyant au trône!
Souvent dans le grand cirque il luttait en personne,
Portant avec fierté l'habit du Sécutor;
Par douze mille fois il obtint la couronne;
Outre les baladins, le peuple l'aimait fort!

La ville attendait donc la bataille annoncée,
Et déjà les paris s'engageaient au hasard,
Les uns pour Varolus, les autres pour César,
Tandis que des gardiens la cohorte empressée
Couvrait de sable neuf le sol du Colysée,
Et du dais de Commode étendait le brocart!

Enfin, l'heure sonna : la foule impatiente
Inonda les gradins et les couloirs obscurs,
S'élevant par degrés le long des vastes murs,

Ainsi qu'un vin fumeux dans la coupe écumante;
Le soleil, çà et là, sous la toile ondoyante,
Comme des flèches d'or, dardait ses rayons purs;

Les tubes embaumés vomissaient dans l'arène,
Par des conduits secrets, la myrrhe et le safran;
On sentait osciller le nuage odorant,
Et l'on voyait mêlés, dans chaque loge pleine,
Au pétase à longs bords, le capuchon de laine,
Et la mitre lascive, au réseau transparent.

Le vaste Podium aux barrières solides
Près du trône éclatant montrait ses places vides,
Les vestales, à droite, avaient leur pavillon;
A gauche, Varolus, l'heureux amphitryon :
Il saluait la foule avec des airs splendides,
Et s'épanouissait de satisfaction.

Les chevaliers couverts de tuniques pareilles,
Et sur quatorze rangs, près de l'orchestre assis,
Des siéges réservés occupaient les tapis;
Le peuple de la fête attendait les merveilles,
Et déjà, se penchant sur les gradins noircis,
Bourdonnait dans les airs comme un essaim d'abeilles.

On entendit d'abord les sons capricieux
De la lyre mêlée aux flûtes de Sicile,
Et du milieu du Cirque un théâtre mobile
Se dressa tout chargé de danseurs gracieux;
Des nuages flottaient autour du chœur agile,
Et la scène de loin représentait les cieux :

Sur un autel d'azur paré de blanches toiles,
Au centre de la danse éclatait le soleil;
Les astres inconnus ceints d'un bandeau vermeil

Se groupaient dans l'espace en agitant leurs voiles;
Les luths sonnaient toujours, et parmi les étoiles
Sept planètes tournaient en pompeux appareil.

Deux jeunes gens tout nus se suivaient en silence;
L'un tenant une flèche, et l'autre une balance;
Entre eux, couvert d'écaille et gonflé de poison,
Un troisième rampait ainsi qu'un scorpion;
D'autres venaient, portant la robe de l'enfance,
Les cornes d'un bélier ou la peau d'un lion.

Et vous passiez aussi, comètes vagabondes,
Secouant dans le ciel vos chevelures blondes,
Pleines de poudre d'or, de perles, de saphyrs;
Tout cela tournoyait au souffle des zéphyrs,
Et plus joyeusement semblaient rouler les mondes,
Quand la flûte amoureuse étalait ses soupirs!

L'Olympe disparut; puis une jeune fille,
Belle comme Vénus quand elle sort des flots,
Accourut en dansant auprès d'une charmille
Où Silène ronflait étendu sur le dos.
Rieuse, elle agitait autour du dieu des pots
Sa main blanche et légère où sonne une coquille.

Le dieu se réveillait : son œil plein de désir
Parcourait étonné la nymphe toute nue;
Il se tordait les bras, ne pouvant la saisir,
Et, comme un amoureux, il regardait la nue;
Puis tremblant, et la main d'un thyrse soutenue,
Il se levait tout droit, retombant à plaisir.

Et le peuple riait. La danseuse lascive
Tournant, tournant sans cesse alentour du vieillard,
Aiguillonnait ses sens du geste et du regard;

Le spectacle touchait à la scène un peu vive
Où l'austère Caton, dans sa pudeur naïve,
Abandonnait la place, indigné contre l'art.

Tout à coup un grand bruit ébranla le portique :
« L'empereur ! l'empereur ! » La foule, en un moment,
Se tourna vers la porte avec empressement,
Et le sénat, orné du laticlave antique,
Le front ceint de lauriers, défilait lentement,
Grave, et réglant son pas aux sons de la musique.

Puis venaient les licteurs aux faisceaux éclatants,
Puis les prétoriens en large manipule
Portant, devant César, les insignes d'Hercule,
Les hérauts glapissaient, et tous les assistants,
A chacun de ses noms lancés du vestibule,
Comme des flots troublés se remuaient longtemps :

« César ! — Aurélius ! — Lucius ! — Débonnaire ! —
» Auguste ! — Bien-Heureux ! — Gouverneur de la terre ! —
» Très-Grand ! — Britannicus ! — Invincible ! — Romain ! —
» Hercule ! — Généreux ! — Pontife Souverain ! —
» Vingt fois tribun du peuple ! — Empereur ! — Consulaire ! —
» Au peuple, aux chevaliers, salut ! » Et, dans sa main,

Tenant comme Mercure un riche caducée,
Commode enfin parut. Sa tunique plissée
Flottait couleur de pourpre et perlée à son bord,
Il avait un manteau tissu de soie et d'or,
D'un cercle étincelant sa tête était pressée,
Son costume semblait celui d'un Sécutor.

« Longue vie à César ! » cria la foule immense,
Et le vaste empereur, sous son grand pavillon,
Comme un dieu couronné, vint s'asseoir en silence ;

Sur une chaise d'or préparée à l'avance
On posa la massue et la peau de lion;
Puis le maître des jeux fit sonner le clairon.

Le théâtre aussitôt disparut de lui-même;
La lutte commençait, et les gladiateurs
Firent irruption aux yeux des spectateurs :
Les deux partis rivaux avaient pris un emblème,
Et chacun à l'épaule étalait ses couleurs,
Qui le blanc, qui le vert, — l'attente fut suprême !

Du peuple frémissant tomba la grande voix.
Je ne vous dirai pas l'adresse, la science
Que chacun déploya dans cette circonstance,
Les coups portés sans cesse et parés mille fois,
La grâce des lutteurs, et les glaives de bois
Qui voltigeaient dans l'air et frappaient en cadence.

Le prélude ordonné se prolongea longtemps :
« Du fer ! du fer ! » hurlait la foule impatiente ;
L'escrime s'arrêta ; la trompette bruyante
Tordit sa note rauque et ses sons palpitants,
Et l'on vit, recouverts d'une armure éclatante,
Des groupes opposés, sortir deux combattants !

Celui de Varolus était jeune et rapide,
Il s'élançait par sauts, puis rebroussait chemin,
Svelte, un poignard aux dents, une corde à la main ;
L'autre, fixant sur lui son regard intrépide,
Lentement sur le sol posa son pied solide...
« Mirax ! » cria le peuple en se levant soudain.

C'était lui ! le vainqueur ! le héros de la ville !
Mirax au bras de fer, au glaive triomphant ;
Sans doute il dédaignait son adversaire agile,

Lui, vieux gladiateur, en face d'un enfant;
Le jeune homme écumait dans sa rage inutile
Comme un chacal vorace autour d'un éléphant.

Mirax semblait jouer; du bout de son épée
Il agaçait son homme et lui piquait la peau;
Déjà le sang vermeil coulait en maint ruisseau,
La cuirasse s'ouvrait par le fer découpée,
Et de perles de pourpre en mille endroits jaspée,
Les semait en courant sur le sable nouveau!

Il fallait en finir avec le rétiaire,
Mirax leva son glaive et le pressa plus fort :
Les pouces se dressaient pour demander la mort,
Mais un cri formidable emplit la salle entière...
Mirax, les yeux sanglants, roulait dans la poussière,
Tordant son cou nerveux dans le nœud qui le mord.

« Il est pris ! il est pris ! » dit la foule étonnée.
Varolus triomphait, l'honneur de la journée
Lui semblait garanti par ce coup de bonheur ;
La lame flamboyait dans la main du vainqueur,
César était muet, la mort fut ordonnée ;
Mais Mirax se dressa de toute sa hauteur !

Il fut calme et sublime, en cet instant suprême,
Et leva sur la foule un regard assuré :
« Pourquoi trembler? dit-il au rétiaire blême,
» C'est le peuple, ô mon fils ! et j'étais préparé ;
» Il aime à voir tomber qui porte un diadème,
» Et se venge à sa mort de l'avoir admiré ! »

Alors jetant au loin sa cuirasse pesante,
Il tendit son cou nu sous l'acier du poignard,
Puis, tourné vers la foule, et d'une voix puissante :

« Frappe, enfant ! cria-t-il, et salut à César !... »
Le sang jaillit à flots par la gorge béante,
Et Mirax se souvint de tomber avec art !

Un homme ayant au front les ailes de Mercure,
Du bout de son fer chaud vint lui toucher le corps,
La chair en frémissant cria sous la brûlure,
Mais l'ombre de Mirax voyageait chez les morts ;
Avec le croc d'usage on le tira dehors ;
Sur le sable rougi traînait sa chevelure.

Un nouveau combattant aux couleurs de César
S'élança tout armé quand l'arène fut vide ;
Son aigrette flottait ainsi qu'un étendard ;
L'œil rempli d'un feu sombre et la face livide,
Il regarda longtemps fumer le sable humide,
Et, se courbant à terre, y trempa son poignard.

Il semblait jeune encore; une belle tournure,
La taille vigoureuse et flexible à la fois;
Un sein large battait sous sa cuirasse dure,
Son pied ferme était pris dans le soulier gaulois,
Et de sa longue épée à riche ciselure
Le pommeau garni d'or luisait entre ses doigts...

C'était un inconnu. La paupière baissée,
Il semblait éviter les regards curieux;
Un gladiateur thrace, à la taille élancée,
S'avançait contre lui d'un pas audacieux;
La lutte s'engagea, furibonde, insensée,
Et les glaives croisés étincelaient aux yeux.

Ce n'était plus le jeu, ce n'était plus la grâce,
Mais un combat farouche, un sombre tourbillon,
Où, pour frapper au cœur, le fer cherche sa place,

Où chaque combattant rugit comme un lion;
La poussière autour d'eux voltigeait dans l'espace;
Un silence de mort planait sur l'action.

On entendait les coups sonner, comme en automne
La grêle sur les murs; le peuple, pour mieux voir,
Se penchait, palpitant de terreur et d'espoir;
César tout ébloui se tordait sur son trône :
« Aux mânes de Mirax! » dit une voix qui tonne;
Et le Thrace tomba dans les flots d'un sang noir!

Le vainqueur attendit un second adversaire;
Ses yeux fauves brillaient comme un feu dans la nuit,
Son glaive ruisselant dégouttait sur la terre,
Et de la populace il écoutait le bruit;
Un Samnite parut et mordit la poussière,
Puis un troisième encore, et d'autres apres lui.

Six fois le croc de fer s'abattit sur l'arène,
Six fois le cri d'adieu salua l'empereur,
Et, comme un moissonneur qui fauche dans la plaine,
L'inconnu sur son front essuyait la sueur,
Puis il vida d'un trait, pour calmer son ardeur,
De cendre et d'eau tiédie une patère pleine.

On vit en même temps un spectacle inouï :
Commode l'empereur franchit la balustrade,
Et lui-même au jeune homme il donna l'accolade :
« Grâce à toi, cria-t-il, je triomphe aujourd'hui !
» Tu peux de mes faveurs essayer l'escalade,
» Comme tu fus le mien, je serai ton appui. »

Il saisit la couronne aux longs rubans de laine
Et voulut la poser sur le front du vainqueur;
Le léger tambourin, la flûte lydienne

Jetaient leur note grêle à l'immense clameur :
« Son nom ! » criait le peuple en respirant à peine ;
Le héraut répondit : « C'est Paulus le rhéteur ! »

« C'est Paulus ! » A ce nom qui sur la foule plane,
Deux cris longs et perçants montèrent vers les cieux :
L'un partait de l'orchestre où va la courtisane,
Et l'autre des gradins ornés de lits soyeux
Où, sous le blanc réseau d'un voile diaphane,
La matrone se cache aux regards envieux.

CHANT QUATRIÈME

Commodus, à tout prendre, était, sur ma parole,
Un charmant empereur, n'en déplaise à Dion.
Moi, je l'aurais aimé jusqu'à la passion !
Jamais, comme Tibère, il ne joua son rôle !
Il était franc d'allure, et portait à l'épaule,
Non la peau d'un renard, mais celle d'un lion !

Il avait ses défauts; qui n'en a, dans son âme?
Il massacrait les gens, mais il tenait sa lame
De la main gauche, et c'est très-fort, en vérité!
Il volait, mais cet or au peuple était jeté;
Il buvait, mais un jour il fit pendre sa femme :
Commodus l'empereur avait son bon côté!

Ce que j'aime, avant tout, c'est la force d'Alcide,
La vie aux mille bonds, le sang tumultueux;
Les Titus, les Trajan, dans leur calme splendide,
Sont beaux, mais sans relief, probes, mais ennuyeux!
Comme l'Athénien qui chassait Aristide,
Moi, je suis fatigué des héros vertueux!

Les monstres les plus noirs sauvent la tragédie,
Tous les drames bien nés brandissent un couteau;
J'adore, pour l'effet, Rome qu'on incendie,

Et l'esclave qui brûle, ainsi qu'un grand flambeau ;
Chaque siècle, ô Néron, maudira ton génie,
Mais tu laissas du moins de quoi faire un tableau !

Commodus habitait une maison immense
Sur le mont Cœlius, auprès des escrimeurs ;
Il en avait chez lui le costume et les mœurs ;
Hercule ou Sécutor, selon la circonstance,
Il dédaignait le trône, et son cœur en balance
Flottait entre les dieux et les gladiateurs.

C'est là que vint Paulus. Pour prix de sa victoire
Il vécut au palais, tout couronné de gloire,
Seul, avec Cléander, se partageant César ;
Comme il était habile à jouer du poignard,
On le nomma préfet aux gardes du prétoire,
Devant être fermier de la ville plus tard.

Mais Paulus n'était pas de ces âmes trempées
Dans les ondes du Styx, âmes enveloppées
D'un bouclier d'airain ; toutes les passions
Avaient prise sur lui, de la tête aux talons ;
Et, dans son cœur mobile, ainsi que des épées,
Se heurtaient les amours et les ambitions !

J'en connais qui, montés à ce faîte suprême,
N'auraient plus, dans l'esprit, de place pour aimer ;
Mais Paulus, malgré tout, se laissait consumer,
Tant qu'il dit l'aventure à l'empereur lui-même.
O dieux ! que si jamais je viens à m'enflammer,
J'aie un entremetteur coiffé du diadème !

Les choses traînent moins ; c'est le lien fameux
Qu'Alexandre dénoue au tranchant de sa lame !
« Hélas ! pensait Paulus, le père est furieux !

» — Dès demain, dit Commode, elle sera ta femme ;
» Je vais tuer un ours ou quelque hippopotame,
» Pour marquer dignement cet hymen glorieux ! »

Comme en un grand danger de la chose publique,
Marcius au palais fut mandé sans retard ;
Paulus, tout palpitant, se tenait à l'écart,
Les pâles sénateurs, sous leur longue tunique,
Le sourire à la lèvre, encombraient le portique,
Et du maître superbe épiaient le regard.

Là, c'était Quintius qu'ennoblit la charrue,
Et, plus loin, Lamia pour son luxe cité ;
Le gros Pomponius qui montre avec fierté,
Sur sa médaille d'or, une tête barbue ;
Sulpice, dont le nom se cache dans la nue,
Et qui de Jupiter descend par un côté !

Après eux, Severus, héritier de l'empire,
Lœtus Emilius qui flatte et qui conspire,
Cléander que demain, dans la boue et l'affront,
Les portefaix jaloux au Tibre traîneront;
Jusqu'au sage Dion qui mord, pour ne pas rire,
Les feuilles de laurier qu'il arrache à son front!

Commode cependant, le long des galeries
Marchait à pas comptés, laissant les flatteries
Monter autour de lui comme un encens divin.
Un moineau familier sautillait sur sa main;
Et sa tunique verte, aux riches broderies,
Frôlait les grands pavés, quand l'édile soudain

Apparut sur le seuil; sa taille ramassée
Dans ses contorsions était plaisante à voir;
Marcius, d'un Romain connaissait le devoir :

Saluant, souriant, et la tête baissée,
Il rampa vers César, tandis que sa pensée
S'en allait, tour à tour, de la crainte à l'espoir!

« Un mot! fit Commodus en quittant son escorte,
» Qu'as-tu sur ton cachet que l'on dit fort ancien?
» Un port? un aqueduc? car ce point-là m'importe.
» — César, j'ai l'aqueduc et j'ai le port! — Très-bien!
» Est-ce Ancus ou Numa que ta médaille porte?
» — C'est Ancus et Numa! dit le patricien.

» — Certes, les Marcius sont de race qui brille,
» Je le savais déjà, dit l'empereur joyeux,
» Et j'ai cherché moi-même un mari pour ta fille,
» Qui fût digne de toi comme de tes aïeux!
» — Un mari pour ma fille! — Eh! sans doute! — Grands dieux!
» Quel astre bienveillant plane sur ma famille?

» — Vieillard, reprit Commode, accepte cet honneur,
» Et cherche en ton esprit quel gendre on te destine.
» — Un chevalier ? — Non pas. — Un consul, j'imagine ?
» — Avance ! — Un sénateur à l'antique origine ?
» — Monte encor, Marcius. — C'est donc... un empereur ?
» — Plus haut ! — Un dieu ? — Plus haut ! c'est un gladiateur !

La foudre au triple dard eût tombé sur notre homme,
Qu'il eût été moins pâle et moins épouvanté :
« C'est Paulus, » ajouta Commode avec gaieté ;
« Jamais ! » hurla le père en se débattant comme
Un taureau furieux que le grand prêtre assomme.
« Jamais ! jamais !... » Ce cri, par l'écho répété,

Fit tressaillir d'effroi les esclaves fidèles ;
Commode souriait ; sur sa main le moineau
Montait de doigts en doigts en agitant ses ailes...

Soudain il arracha son glaive du fourreau,
Et puis, l'écume aux dents, le feu dans les prunelles,
Il abattit d'un coup la tête de l'oiseau.

« A quand, ô Marcius, la fête nuptiale? »
Demanda gravement l'Ésope au sceptre d'or.
« Dès demain, si tu veux... » dit l'autre avec effort,
Car de cet apologue il comprit la morale,
Et ses yeux agrandis, au pavé de la salle,
Suivaient l'oiseau sans tête, et qui tremblait encor!

Paulus avait du goût, il se tint en arrière;
Mais à peine l'édile avait quitté les lieux,
Qu'il courut à César, la tête la première,
Et couvrit ses genoux de baisers furieux;
Son sein était plus large et sa tête plus fière;
Le bonheur, en rayons, éclatait dans ses yeux!

Les grandes passions sont comme l'incendie,
Enthousiasme, amour, colère, volupté,
Elles vont s'étendant et gagnent à côté.
Des plus vieux sénateurs la poitrine engourdie
Tressaillait sous la toge, et semblait réjouie
Devant tant de jeunesse et de sincérité !

Oh ! sentir qu'on est fort ! connaître sa puissance !
Et, comme Jupiter, s'élancer dans les flots,
Superbe et mugissant, avec sa nymphe au dos !
Être jeune et farouche, et, gonflé d'espérance,
Manquer d'espace et d'air dans la nature immense,
C'est l'amour ! c'est l'amour ! Lorsque les matelots,

Aux premiers jours de mai, tirent dans l'onde amère
La carène au flanc sec, ils dédaignent la terre,
Et sur la rame humide allongeant leurs bras nus,

S'exilent, en chantant, vers des cieux inconnus :
Ainsi font les amants, sans regards en arrière,
Ils s'échappent du monde en appelant Vénus !

Au sortir du palais, notre homme avait dans l'âme,
Comme après le falerne, un vertige divin ;
O conquête ! ô bonheur ! de songer que demain
Il aurait ses yeux noirs, son sein, sa lèvre en flamme !
Parfois, croyant rêver, il s'arrêtait soudain,
Et puis, comme un nageur qui divise la lame,

Il séparait la foule et glissait à travers.
Le peuple, ce jour-là, descendait de Bovilles,
Et d'Anna Perenna chantait la gloire en vers ;
Sous l'âge et sous le vin, des vieillards en guenilles
Chancelaient tout courbés aux bras des jeunes filles
Dont le front souriait sous les feuillages verts.

Ce tumulte, ces cris, cette plèbe en délire
Le firent, tout d'abord, se moquer et sourire,
En comparant sa joie à celle qui passait;
Et comme eux cependant l'ivresse le poussait,
Car il était heureux, car il voulait le dire
A la brise, au soleil; le cœur est ainsi fait.

Le bonheur, loin de nous, se dégage et s'envole
Comme un parfum léger hors du vase d'airain;
Et l'homme, dans sa fête, imprudent et frivole,
Par son chant de triomphe éveille le destin!
— Quelqu'un, comme il marchait, le toucha sur l'épaule,
Quelqu'un l'arrêta court en lui prenant la main.

En face de Paulus, silencieuse et pâle,
Une femme attendait; ses yeux noirs et profonds
Sur ses traits sans couleurs luisaient par intervalle,

Comme un soleil d'hiver sur la neige des monts.
« C'est moi, dit Melænis, et je sais ma rivale!... »
Paulus l'examina de toutes les façons.

« Je ne te connais pas, dit-il; qui me réclame?
» Que me demandes-tu?... » Cet amour d'une nuit,
Sans aller jusqu'au cœur, avait glissé sur lui!
Car l'homme est oublieux; le baiser d'une femme,
Hélas! plus promptement s'efface de notre âme
Que nos pas au désert, sur le sable qui fuit!

Quand l'enfant jusqu'au soir, dans la forêt profonde,
A fait voler sa flèche et tournoyer sa fronde,
Le carquois sur l'épaule, il revient tout joyeux,
Il ne sait pas qu'aux bois la biche vagabonde,
Rougissant alentour les buissons épineux,
Meurt, la sagette aux flancs et des pleurs dans les yeux!

« Ce que je veux, dit-elle, écoute : c'es la vi
» Que j'avais autrefois au fond de la cité,
» Tout ce que j'ai perdu, tout ce qu'un soir d'été
» Tu m'as pris en jouant. O démence et folie !
» J'ai versé tant de pleurs dans mes nuits d'insomnie
» Qu'il ne me connaît plus et qu'il passe à côté !... »

Les sanglots étouffés soulevaient sa ceinture ;
« Melænis ! » dit Paulus en étendant la main.
Elle reprit : « Je suis la courtisane impure !
» La foule aux mille pieds, comme sur un chemin,
» A marché sur mon cœur ; mais, malgré sa souillure,
» J'en garde assez encor pour en mourir demain !

» Donc, j'ai pleuré longtemps, dans mon oubli perdue,
» Depuis que loin de moi ton amour s'envola ;
» Les hommes, ô Paulus, ne savent pas cela...

» Une fois, tu passais, je te vis dans la rue,
» Tu me parus plus grand !... une force inconnue
» M'étreignit à la gorge, et tout mon corps trembla !...

» De ce jour, j'attachai mes pas aux tiens, sans cesse
» Tournant autour de toi, comme autour des flambeaux
» Le phalène inquiet, et je sentais l'ivresse
» De me brûler le cœur à tes regards si beaux ;
» Mais tu fuyais toujours, et toute ma tendresse
» Fut pareille à ces fleurs que l'on jette aux tombeaux !

» Enfin ; laisse-moi donc continuer, la peine
» Se dissipe en parlant ; enfin, j'appris son nom,
» Qu'elle était jeune et fière, et de noble maison ;
» Puis je la vis... et comme un lion qu'on déchaîne,
» Je sentis dans mon sein rugir toute ma haine,
» Car elle était charmante, et tu l'aimais, dit-on !...

» — Je l'aime ! dit Paulus, malheur à qui la touche ! »
Et dans ses doigts crispés il serrait son poignard ;
Melænis, sans trembler, le couvait du regard,
Tandis qu'un rire amer serpentait sur sa bouche.
« Le lit des morts, dit-elle, est moins froid que ma couche.
» Que veut ton fer, Paulus ? il arrive trop tard !

» Écoute-moi plutôt, je n'ai plus de colère,
» Je suis douce à présent, et suppliante, voi,
» Tu ne le savais pas, car, par pitié pour moi,
» Tu m'aimerais un peu. Qu'ai-je encor sur la terre,
» Si tu me prends l'amour ?... Dans mon cœur solitaire,
» Le souvenir, c'est toi ! l'espérance, c'est toi !...

» Tu l'aimais, elle était belle, tu la regrettes,
» Et je comprends cela ; mais je sais bien comment
» Tu ne peux plus l'aimer ; étrange empressement

» Des hommes à railler les femmes inquiètes !
» A quoi bon? je sais tout, oublions maintenant;
» Viens, nous serons joyeux, au sortir de tes fêtes.

» Sur ton front ruisselant et couronné, ma main
» Essuiera la sueur; tu m'aimeras peut-être !
» — Laisse-moi ! dit Paulus, j'obéis au destin
» Sans contrainte et sans peur, mon amour va paraître !
» —Mais l'édile est puissant ! —mais César est le maître !
» — Et sa fille oserait? — Je l'épouse demain ! »

La danseuse, à ces mots, haletante, éperdue,
Se dressa comme un arc dont la corde est rompue :
« Je le défends, dit-elle, et, lui prenant le bras :
» Que me fait ton César? je ne le connais pas !
» C'est une étrange erreur, si l'on me croit vaincue,
» Et si quelqu'un ici pense arrêter mes pas !...

» Je n'ai point sur mon front semé la perle fine,
» Ni comme elle, au milieu des esclaves tremblants,
» Dans les bains parfumés amolli mes bras blancs;
» Mais un sang jeune et fort bruit dans ma poitrine,
» Et j'ai sucé le lait dont la louve latine,
» Sous le figuier antique abreuve ses enfants!

» Oh! si tu l'épousais, ce serait chose affreuse;
» Tu saurais ce que vaut la femme furieuse,
» Et la torche d'hymen, la torche aux cheveux d'or,
» Pourrait prêter sa flamme à ton bûcher de mort!... »
— Elle est, pensa Paulus, plus folle qu'amoureuse! —
Et, secouant la tête, il reprit son essor.

Melænis du regard le suivit en silence;
Il disparut bientôt au fond de la cité,
Comme un songe rapide, au réveil emporté...

Et, pliant sous le poids de sa tristesse immense,
Elle écouta partir sa dernière espérance,
Avec le bruit des pas, dans son cœur répété !

Le ciel était tout bleu, comme une mer tranquille,
De lourds rayons tombaient sur les pavés brûlants,
Ou se brisaient aux murs de marbre étincelants,
Et de ses ailes d'or frappant l'air immobile,
L'essaim des moucherons harcelait, par la ville,
Les portefaix couchés sous les portiques blancs.

Triste, elle gravissait le chemin des Carènes,
Devant elle, au hasard, laissant marcher ses pas;
Et son cœur agité par d'étranges combats
Se gonflait tour à tour de douleurs et de haines !...
Ses pensers s'échappaient en phrases incertaines
Qui tremblaient sur sa lèvre et qu'on n'entendait pas !

La sueur à son front collait sa chevelure,
Ses yeux roulaient perdus dans l'orbite agrandi,
Et les enivrements du soleil de midi
Lui battaient à l'oreille avec un bruit d'armure;
Ainsi confusément gronde la nue obscure,
Avant que dans les cieux la foudre ait retenti!

Tout à coup, vis-à-vis de la *Borne qui sue*
Et vomit l'onde à flots, par six bouches d'airain,
Melænis s'arrêta, la tête dans sa main :
« Les dés en sont jetés!... il faut que je le tue! »
Dit-elle, et promenant ses regards dans la rue,
Elle aperçut un bouge où l'on vendait du vin.

C'était une taverne à l'étroite ouverture,
Dont la porte donnait sur un long corridor;
La chanson des buveurs, comme un lointain accord,

S'échappait par lambeaux de l'antre qui murmure,
Et, près du seuil antique, on voyait en peinture,
Un grand ours au poil brun, coiffé d'un casque d'or

Melænis aussitôt, rapide, palpitante,
Se plongea sous la voûte, ainsi qu'en un tombeau,
Et le vieux cabaret à la dalle glissante
Devant la jeune fille ouvrant son noir caveau,
Parut la prendre au vol par sa porte béante,
Comme un serpent qui bâille engloutit un oiseau.

La danseuse tira le loquet de la salle,
Et debout près du seuil, sur les groupes épars,
Pour y trouver son homme, arrêta ses regards.
Parmi les bancs boiteux à la taille inégale,
Des jeunes gens frisés passaient par intervalle,
Versant le vin nouveau ; les cris de toutes parts

Se croisaient, se heurtaient, sous la voûte fumeuse.
Des soldats, dans le fond, sur la table accoudés,
Pour le coup de Vénus faisaient rouler les dés;
D'autres chantaient César; puis une voix vineuse,
Dominant par éclats cette rumeur joyeuse,
Mêlait aux bruits confus ses hoquets saccadés.

C'était un muletier qui venait de Capoue :
Large, épais, rutilant, et les yeux effrontés;
Le vin qu'il avait bu lui colorait la joue,
Un tas de pots à sec roulaient à ses côtés :
« A manger, criait-il, la piquette m'enroue!
» J'ai l'Océan au ventre et ses dieux irrités!... »

L'hôte du lieu parut, la toge retroussée,
Et vers l'homme aux mulets il dirigea ses pas;
Riant dans la fumée, il portait sur deux plats

Un hachis de raisins et de viande pressée,
Plus un morceau de porc, une andouille épicée,
Et des pois gris nageant parmi des cervelas.

L'ivrogne, à cet aspect, se pâma de tendresse :
« Évohé ! cria-t-il, salut à Jupiter ! »
Puis il se mit à l'œuvre avec des dents de fer ;
Il prenait, il mangeait, il reprenait sans cesse,
Jetant tout ce repas par-dessus son ivresse,
Comme ces grands palais qu'on bâtit dans la mer !

La pâle courtisane, immobile à sa place,
Contemplait gravement cette scène vorace :
« Il est perdu, dit-elle, et ne comprendrait pas ! »
Puis vers un jeune esclave elle fit quelques pas ;
C'était un beau garçon, sans barbe et plein de grâce :
« Que m'importe ! dit-elle, il faudrait un bon bras ! »

Elle allait furetant par la taverne humide
Et cherchant sous la toge, avec ses yeux brillants,
Un sein large et velu, des muscles bien saillants;
Telle, au temps des amours, la cavale numide,
Flairant l'amant sauvage, à la croupe splendide,
Frissonne et sonde au loin les feuillages bruyants!

Elle atteignit enfin le groupe militaire,
Hommes au cœur solide, à la tournure fière,
Et brûlés au soleil de toute nation;
Elle en vit un surtout, un gros légionnaire,
Dont la voix, en parlant, sonnait comme un clairon;
Il avait pour coiffure un grand casque, et pour nom

Pantabolus. Debout, superbe, dans sa gloire,
Aux soldats ébahis il contait son histoire
Et haranguait la foule une coupe à la main;

Son long glaive battait sur sa cuisse; le vin
De rubis éclatants semait sa barbe noire...
« C'est lui! » dit Melænis, en s'arrêtant soudain.

Au bruit que fit sa robe en frôlant la muraille,
Pantabolus tourna la tête, et curieux,
L'œil béant, suspendit ses récits de bataille;
Car notre homme abondait en exploits merveilleux,
Et (mieux que dans Plautus) il eût été de taille
A couper du revers, un éléphant en deux

« Par la cuisse d'Hercule! elle est charmante et belle! »
Cria Pantabolus, en s'abattant sur elle;
Puis caressant sa barbe et roulant ses regards :
« Vénus est toujours là, quand on parle de Mars!
» Elle aime les grands coups et le sang qui ruisselle,
» Les boucliers luisants, les casques et les chars!... »

Tout en parlant ainsi, sa main large et rugueuse
Sur sa vaste poitrine étreignait la danseuse :
« A moi ! » dit-il ; « A nous ! » hurlèrent les soldats ;
Et les yeux éclataient avides, et les bras
S'étendaient, comme on voit, hors de la roche creuse,
S'allonger les vautours à l'odeur des combats !

Ils quittèrent les bancs, furieux, pêle-mêle,
Et vers Pantabolus la cohue à longs flots
Se roula, culbutant les tables et les pots ;
Lui, saisit au hasard le pied d'une escabelle,
Et devant Melænis, comme une sentinelle,
Se posa largement ; on eût dit que son dos,

Mieux que celui d'Atlas, pouvait porter le monde.
« Au large ! » cria-t-il, et ses yeux pleins de sang
Brillaient sous ses cils noirs, comme un feu rougissant

Sous les branches. Lancée avec un bruit de fronde,
L'escabelle en ses mains tournoyait à la ronde,
Et le cercle indécis allait s'élargissant.

Cette attitude fière et prête à la bataille
Suspendit brusquement l'attaque des soldats,
Ils se parlaient entre eux et murmuraient tout bas.
Soudain, Pantabolus, dressant toute sa taille,
S'éloigna, dédaigneux, de cette valetaille,
Et quand il fut s'asseoir, on ne le suivit pas!

Melænis le suivit : une joie inconnue
Éclatait sur son front par la douleur pâli,
Sa bouche demi-close où se creusait un pli
Riait étrangement ; sur son épaule nue
Roulait sa chevelure en boucles répandue,
Comme un flot écumeux sur un rocher poli.

« Bien ! dit-elle, voilà ce que je veux, l'audace ! »
Et lui serrant la main : « J'aime les hommes forts !
» Ton sein large est taillé pour porter la cuirasse,
» Ton bras se gonfle bien quand il tend ses ressorts... »
Et sa voix, en parlant, modulée avec grâce,
Comme des doigts lascifs lui parcourait le corps !

Il ouvrit de grands yeux, haletant et stupide ;
« Bois ! » dit-elle ; et prenant la patère à sa main,
Aux lèvres du soldat elle tendit le vin ;
Puis s'échappant d'un bond, quand la coupe fut vide,
Elle imita pour lui la cordace rapide,
Avec le geste libre et le chant fescennin.

C'était un air étrusque aux paroles hardies,
Un refrain de taverne aimé des carrefours ;
Sa voix brève heurtait les vieilles mélodies,

Ses pieds tombaient d'aplomb et cadencés toujours,
Tandis que ses deux mains sur sa tête arrondies,
De ses bras onduleux dessinaient les contours.

Soudain, elle saisit, entre ses doigts fébriles,
Un sistre tout poudreux qui s'accrochait au mur;
Sa main blanche courait sur les cordes mobiles,
Et l'instrument antique au son vibrant et dur,
Étincelait parfois en notes juvéniles,
Comme un bois pétillant qui brûle à l'âtre obscur.

Musique, bruit des pas, colliers, toge légère,
Cela tourbillonnait, ailé, joyeux, vermeil!
Un gai rayon, glissant comme l'aube au réveil,
D'une barre d'azur coupait la salle entière,
Et Melænis, baignée aux flots de la lumière,
Semblait, la lyre en main, danser dans le soleil!

« Viens ! dit Pantabolus. — Non, » répondit la belle,
Et sa pose enivrante était plus molle encor.
Le soldat n'y tint plus, d'un bond il fut près d'elle,
A sa taille glissante attacha son bras fort ;
« Oh ! je t'aime ! dit-il, que sert d'être rebelle ?... »
Et sa main vers le banc l'entraîna sans effort ;

Elle s'assit sur lui ; son beau col qui se penche,
Tremblait, comme un roseau que le vent fait plier ;
Sa gorge s'écrasait sur l'armure d'acier,
Et les flots gracieux de sa tunique blanche
Inondant le soldat, ainsi qu'une avalanche,
Frôlaient la guêtre noire et le rude soulier,

« Si j'étais homme aussi, j'aimerais les batailles,
» Dit-elle, et sur mon front les panaches mouvants,
» La marche en plein soleil, l'assaut sur les murailles,

» La tente qu'on déploie et qui frissonne aux vents !... »
Le soldat la couvait sous ses yeux éclatants ;
Les mots qu'il entendait le prenaient aux entrailles.

« Tu dis vrai ! cria-t-il en agitant ses mains,
» Du temps de Cassius, j'ai vu de grandes guerres,
» Les Scythes vagabonds aux flèches meurtrières,
» Les Gélons demi-nus, les Sarmates lointains...
» C'était plaisir alors ! des légions entières
» Franchissaient le Danube, au pays des Germains ! »

Et tandis que sa voix s'en allait large et pleine,
Melænis le brûlait du feu de son haleine ;
Puis se dressant, ainsi qu'un enfant curieux,
Dans le casque de cuivre elle mirait ses yeux,
Ou tirait à demi le glaive de sa gaîne,
Pour y passer ses doigts, avec un cri joyeux !

» — Cet homme, écoute bien, de mon amour se joue,
» Il en fait un haillon qu'il traîne dans la boue !
» Quand j'ai prié, quand j'ai pleuré, quand j'ai rampé,
» Il a ri ! Par une autre il était occupé !
» Il me le faut, demain, mort ; veux-tu ? Je l'avoue,
» Je t'aime ! Prends ta lame, et qu'il soit bien frappé !

» — Son nom ! dit le soldat. — C'est Paulus qu'on l'appelle.
» — Eh bien ! mort à Paulus ! — Écoute, reprit-elle,
» C'est Paulus, le préfet du prétoire, celui
» Que l'empereur adore et qui règne après lui.
» — Mais... dit Pantabolus. — Mais ton âme chancelle !
» Je vois bien que sur toi je me trompe aujourd'hui ! »

Elle voulut partir ; comme dans une chaîne,
Pantabolus tremblant la retint dans ses bras.
« Laisse-moi ! lui dit-elle, il me faut son trépas !

» Crois-tu que j'aie un cœur si large?... Cette haine
» Doit en sortir d'abord, pour que l'amour y vienne!
» Tu sais tout : lui vivant, je ne te connais pas!...

» Mais si l'on te disait qu'en baisers de ma bouche
» Je payerai sa blessure et tous ses cris d'effroi!
» Mais si l'on te disait, pour que cela te touche,
» Que cet homme, après tout, est mon maître et mon roi!
» Qu'il veille, gardien sombre, au chevet de ma couche!
» Qu'il faut marcher sur lui pour arriver à moi!

» Que lui mort, nous pouvons nous aimer sans partage,
» Qu'il est de douces nuits, et des jours sans nuage!
» Qu'il serait dur vraiment qu'un autre nous gênât,
» Et que l'amour vaut bien qu'on ose l'attentat!
» — Va, fit Pantabolus, j'accepte le message!
» — Demain? dit Melænis. — Demain! » dit le soldat.

Elle tendit sa lèvre au gros légionnaire.
« Nous nous verrons ici, dit-elle, c'est juré ! »
Puis glissant de ses bras, elle bondit à terre ;
L'hôtelier, sur le seuil, paraissait affairé,
Il repassait le gain de la journée entière ;
Il avait le nez rouge et le front balafré.

Quand Melænis reprit le chemin de Suburre,
La lune, au fond du ciel, ébauchait sa figure,
Le soleil descendait, et ses derniers rayons
Jetaient un manteau rouge à l'épaule des monts ;
Elle glissait rapide à l'œil, à l'aventure,
Comme pour fuir son cœur. Au faîte des maisons,

Le vent du soir tordait la fumée en spirale,
Et, fixant sur le seuil la barre transversale,
L'échoppe des marchands se fermait à grand bruit ;

Quelques rares flambeaux brillaient par intervalle,
Tandis qu'on entendait, sur la brise qui fuit,
Cet adieu qu'en partant le jour jette à la nuit!...

Comme elle s'engageait dans une voie obscure
Qui serpente et se tord au pied de l'Esquilin,
Une réflexion vint la frapper soudain :
« Si le soldat tremblait, dit-elle, qui m'assure
» Que le fer jusqu'au fond fouillera la blessure,
» Et que Paulus, au cœur, sera percé demain?... »

Mais elle tressaillit d'une joie inconnue,
Et ses yeux, qui sondaient les maisons de la rue,
Lancèrent tout à coup un regard triomphant;
Un jeune esclave noir passait en ce moment,
Avec un vase plein sur son épaule nue :
« Staphyla! cria-t-elle. — En face! » dit l'enfant.

Staphyla! Staphyla! la vieille Campanienne,
Qui va hochant la tête et murmure tout bas
Des mots mystérieux que l'on ne comprend pas!...
Melænis y courut, puis, respirant à peine,
Elle frappa trois coups à la porte de chêne,
Et dans la grande salle on entendit des pas.

La sorcière allongea, par un étroit passage,
Son front, qu'avait rayé l'ongle du désespoir,
Sa peau mate tranchait sur son costume noir;
Ses cheveux longs encor, mais blanchis avant l'âge,
Tombaient plus en désordre autour de son visage
Qu'en cette nuit fameuse, où Paulus vint la voir.

« Qui frappe? — Ouvre sans peur, dit la danseuse pâle,
» C'est l'amour outragé!... c'est la vengeance aussi!...
» — Qu'ils entrent, fit la vieille, on les connaît ici! »

Et, dans l'ombre, grinça la porte de la salle,
Et leurs pieds, tour à tour, frappant la froide dalle,
Éveillaient maint écho sous le dôme noirci.

Pour peu que mon lecteur ait la mémoire agile,
Il reverra, d'un trait, la maison de Staphyle,
Tout ce monde effrayant qui se tord sur les murs,
Se suspend aux cloisons, bruit aux coins obscurs;
Et la lampe de fer, dont le rayon mobile
Fait danser, aux lambris, mille groupes impurs!

Rien n'était donc changé; seulement, la poussière,
Manteau que l'oubli donne aux choses de la terre,
Couvrait la table antique et le vase sculpté;
Tandis que, se berçant au plafond solitaire,
L'araignée aux longs bras, partout avait jeté
Sur les squelettes nus, un linceul argenté!

Les lieux prennent leur part de la tristesse humaine,
Et nous laissons au mur l'ombre de notre cœur;
On jugeait, en entrant, que la magicienne
Courbait son front plus bas, sous le poids du malheur;
La pierre des pavés semblait suer la peine,
Et tout l'antre gémir d'une immense douleur!

Melænis s'arrêta : « Toi, qui sais tout sur terre
» Et dont l'art souverain marche au niveau des dieux,
» Je l'aimais!... j'étais folle! il a ri de mes feux!...
» Venge-moi!... » Puis, soudain, pour aider sa prière,
Elle jeta de l'or, luisant dans la poussière;
La vieille, à cet aspect, crispa ses doigts nerveux;

Un feu rapide et clair jaillit de sa prunelle :
« Ces philtres, ces onguents, tout est pour toi, dit-elle,
» Parle! et sa main glacée entraînait Melænis;

» Veux-tu voir, en un jour, ses jeunes ans ternis ?
» Son front chauve, creusé d'une ride éternelle ?
» Et tout son corps tremblant sur ses pieds engourdis ?...

» J'ai le cumin sauvage et l'herbe de Colchide
» Qui font pâlir la face et s'éteindre les yeux.
» Du serpent Sepédon j'ai le venin fameux :
» Quatre gouttes au plus de ce poison fluide
» Changent l'adolescent en un vieillard livide,
» Qui va, le dos courbé, sans barbe et sans cheveux.

» S'il traverse les flots, si son coursier l'entraîne,
» S'il tend, près du foyer, sa coupe à l'échanson,
» Ma fille ! avec trois mots j'arrêterai sans peine
» Son vaisseau sur la mer, son cheval dans la plaine,
» Ou d'un cercle fatal, fermant son horizon,
» J'enchaînerai ses pieds au seuil de sa maison !

» — Non ! cria Melænis, ce n'est point mon affaire !
» Avant d'avoir sa mort il me faut son amour !
» — Alors, je puis t'offrir, répliqua la sorcière,
» Dans une peau de grue, un poumon de vautour,
» Ou ce pourpier charnu, cueilli dans l'onde amère,
» Qu'on mêle à l'orge blond et qu'on dessèche au four. »

Puis la vieille, joignant les gestes aux paroles,
De sa torche rougeâtre éclairait les fioles,
Les coupes, les bassins suspendus aux lambris :
« Voici le sang caillé d'une chauve-souris,
» Voici des dents d'aspic avec leurs alvéoles
» (Mais ces charmes ne vont qu'aux femmes) ; tout compris

» C'est un philtre d'amour ! » demanda la sibylle.
La danseuse reprit : « Qu'il soit aussi de mort ! »
Et jetant sur la table une autre pièce d'or :

« Je veux qu'il m'aime et puis qu'il meure! — C'est facile,
» Il faut, dit Staphyla, quelque recette habile,
» Qui le pousse à la tombe en le brûlant d'abord!

» Mais tu dois, avant tout, te guérir de ta peine;
» Je vais mêler, pour toi, dans une coupe pleine,
» La cendre de vipère à l'huile de cyprès,
» Puis la chèvre brûlée au feu d'un mort, après...
» — Non, reprit l'autre. — Après, » dit la magicienne
Qui, pour toute infortune, avait des philtres prêts,

« Tu prendras la clupée, une pierre assez belle,
» Que cherchent les pêcheurs à la lune nouvelle,
» Et qu'on trouve en fendant la tête d'un poisson;
» Puis tu regarderas avec attention
» L'oiseau Charadrius, dont la puissance est telle,
» Qu'on guérit, à le voir, de toute passion!...

» — Je ne veux pas guérir ! cria la jeune fille ;
»Commençons!...l'heure échappe!...et le temps est compté!
La sorcière fait trêve à sa loquacité
Et plante, sur le banc, la torche qui pétille :
« Quel est son nom d'abord, son âge et sa famille?...
» — Son nom?... dit Melænis, je l'ai trop répété!

» Son âge?... il va mourir!... sa famille?... qu'importe!
» Qu'il soit esclave ou roi, ma haine est assez forte
» Pour briser, en tombant, sa couronne ou ses fers!
» — Alors, dit la sibylle, agissons d'autre sorte,
» Évoque-le toi-même, et, fût-il aux enfers,
» Il viendra!... Sur cette eau reste les yeux ouverts!

•

» Penche-toi, sans parler, regarde au fond!... » Staphyle
Tout en disant ces mots, dans un coin ténébreux
Prit un baquet étrange, au ventre spacieux,

Et, gémissant de peine, avec sa main débile,
Elle vida dedans une amphore d'argile
Dont le flot, sous la lampe, étincelait aux yeux !

Ensuite elle plongea dans la cuve profonde
Un miroir argenté, qui rayonna sous l'onde ;
Puis, courant par la salle, elle mit près du bord
Des flambeaux résineux, couverts de poudre encor,
Et l'on eût vu, tandis qu'ils brûlaient à la ronde,
Sur la nappe d'azur trembler des cercles d'or !...

Le reste de la chambre était perdu dans l'ombre,
Quelques tisons fumeux craquaient dans le foyer,
Et le glapissement du renard familier
Troublait seul, par instants, la solitude sombre...
La vieille marmottait des paroles sans nombre,
Et courbée à demi sur des lames d'acier,

Suivait, d'un doigt tremblant, mainte ligne bizarre,
Alphabet monstrueux d'un langage inconnu.
Près d'elle est Melænis — le baquet les sépare —
Elle jette sur l'eau son regard éperdu,
Dans l'immobilité de l'aigle ou de l'avare
Qui fixe le soleil ou contemple un écu !

Les deux têtes, que frappe une flamme incertaine,
Se détachent en plein, sur le fond rembruni;
Face à face, à deux pas, le sort avait uni
Les deux extrémités de la misère humaine;
Ce voyage à travers la douleur et la haine,
L'une le commençait, l'autre l'avait fini !...

« Que vois-tu ? — Rien encore ! — Il viendra ! » dit Staphyl
Le silence se fit solennel et profond;
Et de nouveau la vieille, avec sa voix tranquille :

« Que vois-tu ?... — Je vois l'eau qui tourbillonne au fond !...
» — Il viendra ! » Melænis se penchait immobile,
Et le doute à l'espoir se mêlait sur son front.

Mais soudain Staphyla vit pâlir son visage,
Un frisson secoua ses membres, et ses yeux
Brillèrent : « L'eau se trouble !... et c'est comme un nuage
» Qui tourne !... quelque chose a paru dans les feux !...
» Dieux !... c'est lui !... cria-t-elle en se dressant, l'image !...
» Là !... mais tout fuit .. Le philtre ! il le faut ! je le veux !...

» Sa lèvre dédaigneuse essayait un sourire...
» Je l'ai bien vu, ma mère, il me raillait encor !...
» Allons !... » Puis entraînant la vieille avec effort :
« Plus de grâce, à présent, c'est l'heure qu'il expire ! »
On eût dit à la voir, la bacchante en délire,
Quand sonne le tambour et la cymbale d'or.

La sorcière éteignit les torches. L'âtre antique
Resplendit tout à coup d'une flamme magique,
Que la vieille excita sous son souffle glacé.
Dans un vase d'airain, sur les tisons dressé,
Sang des morts, noirs venins, plante au suc exotique,
Tout bouillonne et frémit, pêle-mêle entassé ;

Et Staphyla, parfois, dans la marmite pleine,
Jette des ossements pris aux dents d'une chienne,
Des cailloux qu'en tombant, la foudre a calcinés,
Et de longs clous ravis aux croix des condamnés,
La nuit, lorsque le vent qui pleure dans la plaine,
Fait craquer du gibet, les grands bras décharnés !

Puis rêveuse, elle écoute, ainsi que des augures,
Brûler en pétillant des feuilles de laurier,
Et dans la cendre éparse alentour du foyer

— Selon les bruits du feu, variant ses postures —
Elle trace des ronds et d'étranges figures,
Avec un bâton blanc, fait en bois d'olivier.

Melænis à côté, regardait la fumée
Sortir en longs filets du philtre bouillonnant;
Quand soudain Staphyla, pâle et l'œil rayonnant,
Se leva d'un seul bond, la main d'un fouet armée,
Et tira de sa boîte, à deux crochets fermée,
La toupie au flanc creux, qui bruit en tournant :

« Va! dit-elle, agitant les sifflantes lanières,
» Dans ton cercle sonore enferme son destin,
» Tourne, tourne toujours!... sur le mont Esquilin,
» La lune aux pieds d'argent, glisse dans les bruyères,
» Et les morts, inquiets sur leurs couches de pierres,
» Se dressent, écoutant ton murmure lointain!

» Qu'il tombe avant le jour ! que dans la nuit glacée,
» Il ait, pour tout linceul, comme un sombre inconnu,
» L'aile du vautour fauve et l'ombre du ciel nu !
» Tourne ! tourne !... » Et sa voix haletante, insensée,
Sa chevelure grise, à son front hérissée,
Ses yeux sanglants, ses doigts crispés, son bras tendu,

Tout passait, tout grinçait, ainsi qu'un rêve étrange,
Devant la courtisane immobile d'effroi...
« Tourne ! tourne plus fort !... c'est l'amour qui se venge !
» Le feu flambe au foyer ! l'air siffle autour de moi !
» A la lèvre du vase écume le mélange !
» O cieux, lancez la foudre ! ô terre, entr'ouvre-toi ! »

Mais sa voix s'éteignit, arrêtée au passage,
Une froide sueur sillonna son visage,
Et le fouet, à ses mains échappa brusquement ;

Elle se tint d'abord, droite et sans mouvement,
La lèvre en sang, l'œil fixe, et couvert d'un nuage,
Puis, sur les durs pavés s'affaissa lourdement.

« A l'aide ! à moi ! » cria la danseuse effarée.
L'écho seul répondit, et l'antre spacieux,
Ainsi qu'un grand tombeau, resta silencieux !
Alors, comme ferait une mère éplorée
A son enfant qui meurt, sur son sein gracieux
Elle appuya la tête, âpre et décolorée.

Elle la réchauffait sous son souffle tremblant,
Et de ses doigts légers, soulevait sa paupière :
« Pourquoi dormir toujours?... éveille-toi, ma mère !
» — Où suis-je? dit Staphyle, oh ! j'ai le front brûlant,
» Les pieds glacés ! Enfant de la vieille sorcière,
» Adieu !... je vais mourir ! Fantômes au pas lent,

» Avec vous, sur les monts où le cyprès frissonne,
» Je glisserai demain sous le pâle croissant.
» O larves des tombeaux, préparez ma couronne!
» D'un agneau nouveau-né faites couler le sang!
» Terre, adieu! j'ai vécu! Durant les nuits d'automne,
» Je ne m'assoirai plus au foyer rougissant!

» Je n'écouterai plus le vent gémir dans l'ombre,
» Je n'irai plus cueillir seule, au fond des grands bois,
» L'herbe qui fait aimer. Adieu, retraite sombre
» Où sur les maux passés j'ai pleuré tant de fois!
» O nature! nature aux mystères sans nombre,
» Je puis fermer mes yeux, ils ont surpris tes lois!

» Je sens un souffle ardent qui m'arrache à la terre!
» Je veux mêler mon âme à l'Océan vermeil!
» J'irai dans les rameaux du cèdre solitaire!

» Dans la brume des nuits, dans les feux du soleil!...
» Terre, adieu! j'ai vécu! » La voix de la sorcière
Vibrait étrangement, et son regard, pareil

Au flambeau qui s'éteint, envoyait plus de flamme;
Quelque chose de grand planait sur cette femme.
Enfin, se roidissant par un dernier effort :
« Ma fille, approche-toi, voici venir la mort!
» Je confie à ta foi le secret de mon âme;
» Sois discrète!... fit-elle en hésitant encor.

» — Pourquoi, dit Melænis, chasser toute espérance?...
» J'appellerai, j'irai!... » Mais la vieille : « Silence!
» La destinée est sourde, on ne l'arrête pas!
» Ce frisson de mon corps, c'est le froid du trépas.
» C'est l'éternelle nuit qui sur mes yeux s'avance!. .
» — Parle! » dit Melænis, en se penchant si bas

Que ses cheveux bouclés frôlaient la moribonde.
La sorcière reprit : « En quelque lieu du monde
» Qu'il se cache à tes yeux, fût-ce chez l'empereur,
» Tu chercheras demain Paulus gladiateur !...
(Melænis tressaillit d'une angoisse profonde.)
» Tu lui diras : Ta mère est morte sur mon cœur !...

» — Toi, sa mère ! » cria la danseuse en démence;
Le front de Staphyla prit un air soucieux.
« Tu connais donc Paulus ? — Je le connais. — Tant mieux
» Pour qu'il ne rougît point d'apprendre sa naissance,
» Vingt ans, dis-lui cela, j'ai gardé le silence,
» J'ai refoulé mon cœur, j'ai fait taire mes yeux !

» Dis-lui que son regard, dis-lui que sa parole,
» Quand il venait me voir, poussé par quelque ennui,
» Me faisaient du bonheur pour tout un jour ! Dis-lui

» Que mes pleurs ont lavé ma jeunesse frivole,
» Et que ce dernier cri d'une âme qui s'envole
» N'eut pour témoins que toi, le silence et la nuit! »

Sa voix s'affaiblissait, et son souffle débile
Râlait, comme le vent dans les feuillages morts!
De longs frémissements lui parcouraient le corps;
Enfin, elle reprit : « S'il cherche par la ville
» Son père, écoute bien, c'est Marcius l'édile!... »
Melænis se dressa comme avec des ressorts.

« Son père!... Marcius!... grands dieux! l'ai-je entendu?...»
La sorcière à sa voix se levait par degrés.
« Oh! fit-elle en ouvrant des yeux démesurés,
» Achève!... — Je ne puis! — Parle! — Je t'ai perdue!
» C'est ton fils que j'aimais!... — C'est mon fils que je tue!...»
Elle heurta son front entre ses poings serrés,

Puis elle retomba, la tête sur la dalle,
Avec un cri si fort qu'il fit trembler la salle !
Et l'on n'entendit plus que le soupir lointain
Du liquide écumant dans son vase d'airain,
Tandis que du foyer la lueur sépulcrale
Jetait sur le cadavre, un reflet incertain.

CHANT CINQUIÈME

O frère de l'Amour, Hyménée! Hyménée!
Dieu couronné de fleurs, jeune homme aux blonds cheveux,
Toi dont la main secoue un flambeau résineux!
Toi qui conduis l'amant à la vierge étonnée,
Quand aux sons du crotale et de la flûte aimée,
L'étoile de Vénus palpite dans les cieux!

Pour toi la jeune fille, en respirant à peine,
Va cueillir dans les champs son chapeau de verveine ;
Elle tremble, elle hésite, elle écoute en chemin,
Les bois, les prés, les flots au murmure incertain,
Et regarde en rêvant, la ceinture de laine
Que l'époux, sur ses pieds, fera tomber demain.

Elle ne viendra plus dans les campagnes blondes
Jouer avec ses sœurs, aux rayons du soleil !
Car les temps sont passés des courses vagabondes,
Des plaisirs enfantins ; demain, à son réveil,
Elle sera l'épouse aux angoisses profondes,
Par qui vit la famille et le foyer vermeil.

Elle sera mêlée aux mères sérieuses,
Chaste, grave, et parfois guidant avec fierté
Un beau groupe d'enfants qui saute à son côté,

Tandis que, contemplant leurs têtes gracieuses,
Le père, à ses cils noirs sent des larmes joyeuses
Glisser, comme la pluie, après un jour d'été.

Oh ! qui dira la paix, et le bonheur tranquille !
Muse, qui chantera, dans des vers assez doux,
La maison reluisante, et les baisers d'époux !
Les pénates, au feu, séchant leur corps d'argile !
Et l'essaim des valets, et le cercle immobile
Des aïeux, sur le seuil, rongés du temps jaloux !

Elles vivaient ainsi, les mères d'Étrurie,
Celles du Latium et du pays sabin,
Gardant comme un trésor, loin du tumulte humain,
Le travail, la pudeur, les dieux et la patrie !
Elles n'attendaient pas qu'un préteur d'Illyrie
Vînt tenter leur vertu des colliers à la main !

Laissons l'amant rôder près des murs de sa belle,
Et, les cheveux mouillés par les pleurs de la nuit,
Faire, sous le ciel noir, hurler le chien fidèle,
Comme un voleur furtif que la crainte poursuit.
J'aime mieux pour entrer, la porte que l'échelle,
J'aime mieux pour sortir, le calme que le bruit.

L'amant, c'est le chasseur qui marche par la plaine,
Hâve et noir de poussière, avec son lévrier;
L'époux majestueux ressemble au cuisinier
Qui, sans battre les bois, a sa marmite pleine;
Tous deux, filet en main, vont cherchant leur aubaine:
L'amant pêche à la mer et l'époux au vivier.

Quand les temps sont partis de la jeunesse folle,
Quand il n'a plus de jour à jeter au destin,
L'homme, essoufflé, s'assoit sur le bord du chemin,

Entre l'avenir sombre et le passé frivole,
Alors l'épouse vient, l'épouse qui console
Et relève son âme en lui tendant la main !...

« Des perles ! » dit Bacca, courant par les cuisines,
Plus ardent que Vulcain au bord de ses fourneaux :
« J'aime dans les pois gris l'éclat des perles fines !
» Arrosez la polente avec le vin de Cos ;
» Ces huîtres seraient mieux sous des herbes marines.
» Pressez le feu ; Chrysale, a-t-on vu mes turbots ?...

» — Non, maître ! — Par Bacchus ! c'est une raillerie !
» Fiez-vous pour souper au vaisseau d'un préteur !
» Jamais gabarre à flot n'eut pareille lenteur !
» Hercle !... pas de turbots !... le jour qu'on se marie !...»
Et le bon cuisinier tordait avec furie
Ses cheveux grisonnants, sur son front en sueur.

C'était un homme osseux et maigre de figure,
Bien que tout cuisinier classique soit orné
D'un ventre respectable et d'un chef bourgeonné ;
Mais lui ne rôtissait que pour la gloire pure.
Tel bâtit des palais qui couche sur la dure,
Tel barde des faisans qui n'a pas déjeuné !...

Et les broches tournaient, de bécasses chargées,
Et la cigogne blanche aux ailes allongées
Couvait des œufs de paon, dans des corbeilles d'or ;
De grands poissons d'azur qui semblaient vivre encor
Nageaient dans le safran, tandis que deux rangées
D'huîtres et d'escargots se pressaient sur le bord.

Une rumeur montait, incessante et profonde,
De valets affairés que la sueur inonde,
De vaisselle sonore et de poêlons d'airain,

Frémissant sur le feu comme le flot marin :
« Allons! criait Bacca pour exciter son monde,
» Vous boirez, à la noce, un tonneau de bon vin!

» A-t-on vu mes turbots?... — Pas encor, dit Chrysale.
» — Bombax!... » C'était le mot terrible et redouté;
Les marmitons tremblaient et Bacca devint pâle :
« S'ils arrivent trop tard, c'est une indignité!
» Au Tibre!... il en est temps! courez sans intervalle!...
» J'ai vécu cinquante ans par mon nom respecté;

» J'ai fait de grands repas et des fêtes splendides,
» Où, couronnés de fleurs et la coupe à la main,
» Cent convives joyeux mangeaient jusqu'au matin!
» De la Bretagne froide aux régions torrides,
» Quand nous avions soupé, trois mondes étaient vides!
» Et les dieux, à Bacca devaient une autre fin!...

» — Les turbots ! » dit Chrysale en enfonçant la porte
Plutôt qu'il ne l'ouvrit, tant sa joie était forte ;
Puis, auprès du vieux maître arrivant en deux bonds :
« Je les ai vus moi-même ! ils sont dodus et ronds !
» Mais le préteur est mort en voyage ! — Qu'importe !
» Dit Bacca radieux, si les turbots sont bons !... »

La villa de Tibur avait un air de fête,
Les murs de marbre blanc semblaient frémir d'amour ;
S'il n'était pas si tard nous en ferions le tour ;
Mais voici Marcia qui passe sa toilette :
Dans les miroirs d'argent, sa beauté se reflète,
Et l'ambre et les parfums voltigent alentour !

Avez-vous vu parfois, sur une coupe antique,
Entre deux beaux festons d'acanthe sinueux,
Diane chasseresse avec ses longs cheveux,

Quand elle sort de l'onde, et, baigneuse pudique,
Livre aux nymphes des bois sa gorge magnifique,
Et ses pieds nus, mouillés par les flots amoureux !

Telle et plus jeune encor près d'une eau qui murmure,
Dans un bassin de marbre aux contours ciselés,
Frémissante, et les yeux par ses grands cils voilés,
Marcia souriait ; sous sa blanche parure,
Une esclave, avec art attachait la ceinture,
L'autre, les brodequins de perles étoilés.

Ses longs cheveux tombaient comme ceux des vestales,
Séparés par le fer en six tresses égales,
L'anneau serrait son doigt, et du coffre odorant,
Les matrones tiraient le voile de safran,
Avec la pièce d'or des fêtes nuptiales,
Et le fuseau qui dit : « Travaillez en aimant ! »

Ainsi qu'un arc tendu, sur son œil qui pétille,
Son sourcil se courbait par le pinceau tracé ;
Entre ses dents d'émail un souffle cadencé
Glissait comme la brise au bord d'une coquille ;
Un petit serpent vert dont la tête frétille
Entourait son bras nu, d'un bracelet glacé.

Des toiles de Milet, des tuniques traînantes,
Parmi les beaux colliers sur les tables épars,
Déroulaient à longs plis leurs teintes chatoyantes ;
Les couronnes de fleurs riaient de toutes parts,
C'était un bruit confus d'étoffes ondoyantes,
Et mille reflets d'or à troubler les regards.

« Salut ! » dit le bouffon en entrant dans la salle,
Avec une façon de tête triomphale,
Et portant, comme Amour, la torche et le carquois :

« Je me marie aussi, je viens faire mon choix ;
» Celle-ci me plairait, mais elle est un peu pâle ;
» Cette autre serait mieux plus haute de deux doigts ! »

Et Coracoïdès, comme un patron sans gêne,
Devant chaque suivante agitait son flambeau ;
Puis, saisissant le bras d'une esclave africaine :
« Par Castor ! cria-t-il, c'est le meilleur morceau !
» Je préfère aux seins blancs les poitrines d'ébène,
» C'est le cœur, après tout, qui leur monte à la peau !

» J'aime ces yeux d'argent, ce nez dont les deux ailes
» S'étalent, cette bouche, aux bords gonflés et ronds,
» Qui semble avoir mangé des mûres. Nous verrons
» Des contrastes charmants et des choses nouvelles ;
» Ensemble, ce sera superbe : nous ferons
» Des enfants blancs et noirs, comme les hirondelles ! »

Et vers sa sombre épouse il tendait, en parlant,
Une poire de coing, d'après l'antique usage :
« Dans neuf mois la grenade!... ajouta le galant,
» Je tente la fortune, et me voue au ménage;
» Tous les maris trompés ne font pas le tapage
» De Ménélas. Pour moi, je suis moins pétulant!... »

La suivante, immobile, écoutait cette histoire,
Sans montrer au dehors la moindre émotion;
La pudeur libyenne est une fiction,
On ne saurait rougir, quand on a la peau noire
« Hélas! dit Marcia, joignant ses mains d'ivoire,
» Quel malheur de quitter un si gentil bouffon!

» Quand je t'aurai perdu, qui donc me fera rire?
» Mon pauvre petit nain, je ne te verrai plus
» Imiter, en dansant, le faune ou le satyre!...

» Mais, pourquoi, reprit-elle, abandonner Paulus?
» Viens avec nous !... » Le nain se tenait, sans mot dire,
Et roulait au hasard, des yeux irrésolus.

Enfin, la tête basse, et d'une voix câline,
« Bacca vient-il aussi? — Non, dit-elle en riant.
» — C'est que... fit le bouffon, pâle et balbutiant,
» J'aime le vieux Bacca ! C'est une âme divine!... »
Et Coracoïdès, qu'un double instinct domine,
Sentait sourdre en lui-même, un combat effrayant.

Le cœur et l'estomac luttaient de violence :
Il adorait Paulus, et la bécasse au vin,
Et voyait s'échapper, ainsi qu'un songe vain,
Les ragoûts safranés, l'ivresse et la bombance !...
On l'eût pris volontiers pour un chien qui balance
Entre la voix du maître et l'odeur du festin.

Cependant sur les monts la nuit tendait ses voiles,
L'astre cher aux époux se levait dans les cieux;
On entendait, au loin, les jeunes gens heureux
Qui jetaient, tous en chœur, leurs chansons aux étoiles.
« Il vient!... » dit Marcia, baissant les riches toiles
Dont le mince tissu voltigeait sur ses yeux.

C'était le chant d'hymen, la flûte, les cymbales,
Et le pétillement des torches dans la nuit;
Le cortége amoureux s'avançait... et le bruit
Montait, comme la mer, en bruyantes rafales.
Déjà sonnent les pieds sur le pavé des salles;
Hyménée!... Hyménée!. . On approche... c'est lui!

C'est lui, dans son manteau de pourpre tyrienne!
Beau, jeune, ivre d'espoir, et défiant les pleurs.
Sous leur toge de fête aux riantes couleurs,

Ses amis, alentour, effeuillaient la verveine,
Et tout frottés d'onguents, selon la mode ancienne,
Cinq enfants secouaient des flambeaux et des fleurs.

« Caia !... Thalassius !... Hyménée !... Hyménée !... »
Ainsi chantaient cent voix montant à l'unisson ;
Des esclaves portaient la quenouille ordonnée,
Le coffret odorant, l'eau sainte, la toison,
Et la graisse de loup, dont l'épouse bien née
Doit frotter, en entrant, le seuil de sa maison.

Les matrones à part, sous leur voile pudique,
Pour le dernier conseil se réservaient encor.
Ce jour-là, jusqu'au bout, l'édile fut très-fort,
La lèvre souriante et d'un air pacifique,
Il tenait, pour signer, le sigillum antique,
Ancus avec Numa, l'aqueduc et le port !

Ce fut lui qui, prenant le rôle de la mère,
Étreignit au départ la belle sur son cœur,
Et laissant échapper la larme de rigueur,
La retint dans ses bras comme il convient de faire;
Car déjà deux enfants, ceints de myrte et de lierre,
Entraînaient par la main, l'épouse du rhéteur.

C'est alors qu'au milieu des pompes érotiques
On entendit des cris dans l'ombre du jardin,
Et la voix des valets courant sous les portiques :
« Elle est folle !... arrêtez !... » Mais sur ses gonds d'airain
La porte tressaillit, et, cessant les cantiques,
La foule, comme un flot, se replia soudain...

Calme plein de terreur qui couve la tempête !
Melænis, en silence, apparut sur le seuil;
On eût dit une morte échappée au cercueil;

Entre les rangs pressés, sans retourner la tête,
Elle allait à pas lents et tachait de son deuil
L'or et la pourpre en feu sur les robes de fête :

« Éteignez ces flambeaux ! cessez vos chants joyeux !
» Avant d'unir ici l'inceste à l'adultère,
» Souvenez-vous des morts, et respectez les dieux ! »
Sa voix sur tous les fronts roulait comme un tonnerre :
« Arrêtez ! » Et du bras les séparant tous deux :
» Paulus, voici ta sœur ! Marcia, c'est ton frère !

» — Son frère !... dit la foule, étrange événement !
» Qui l'eût cru ? qui l'eût dit ? est-ce un fourbe ? est-ce un traître ?
» — C'est faux ! hurla Paulus, cette danseuse ment !
» J'arracherai son masque et la ferai connaître !... »
Melænis, de la main, l'écarta gravement :
« Ici, chez Marcius, je n'écoute qu'un maître !

» Vois tous tes conviés, ils pâlissent d'effroi !
» C'est que ta mère est morte ! et la vieille sibylle
» N'a pas de tombe encor sur son cadavre froid !...
» — Staphyla ! fit Paulus. — Ta mère ! » Mais l'édile :
« Ai-je bien entendu ! qui parle de Staphyle?...
» — Vieillard, dit Melænis en s'avançant, c'est moi !

» Moi, qui seule ai reçu sa parole dernière,
» Moi, qui seule en mes bras soutins son front glacé,
» Moi, dont les yeux ont vu comme au bord d'un cratère,
» Les abîmes d'un cœur où l'amour a passé !...
» Et je m'étonne encor que le fils et le père
» N'aient pas frémi, dans l'âme, au cri qu'elle a poussé !

» Donc, s'il te reste au cœur quelque trace incertaine,
» Quelque écho du passé qui murmure tout bas,
» Souviens-toi, Marcius, de cette Campanienne,

» Qui partit en serrant son fils entre ses bras.
» — Dieux ! fit l'édile en pleurs, ma jeunesse lointaine
» Accourt comme un fantôme au-devant de mes pas !

» Je comprends maintenant ma haine et ma tendresse ;
» Mon fils, embrasse-moi ! cette femme a raison :
» Quel que soit le transport dont l'aiguillon nous presse,
» Le sang ne connaît pas de modération,
» Et je fus, tour à tour, pardonne à ma faiblesse,
» Ton père par l'amour et par l'aversion !... »

Les gens qui soupent bien ont l'âme épanouie,
Rien n'est tendre et naïf comme un buveur joyeux ;
Ce fut, sur ma parole, un tableau curieux
De voir le gros coupable, à la face élargie,
Ainsi qu'un jouvenceau tomber dans l'élégie
Et se meurtrir le sein pour un crime amoureux.

Il riait, il pleurait, et tournant par la salle,
De sa fille à son fils courait incessamment ;
— Melænis avait fui pendant cet intervalle, —
Et Marcia, sans voix comme sans mouvement,
Égalait en pâleur sa robe nuptiale :
« O ma sœur ! adieu donc !... » dit Paulus tristement.

Il avait ce visage, à peindre difficile,
Qu'il est fin de cacher sous un pan du manteau.
Marcia, Melænis, la sorcière, l'édile,
Tout s'agitait ensemble au fond de son cerveau,
Et chaque souvenir, fugitif et mobile,
Lui passait sur le front comme une ombre sur l'eau.

Hélas ! le vide aux mains et le doute dans l'âme,
Il voyait tout à coup, formidable réveil,
Pâlir son Eurydice au seuil du jour vermeil !

Devant ses longs regards, sans larmes et sans flamme,
La sœur se dessinait gravement, et la femme
Fondait, comme la neige aux rayons du soleil !

Il partit, il quitta la salle et les convives ;
Ces fronts parés de fleurs lui faisaient mal à voir ;
Il voulait l'air, l'espace, et, comme aux ondes vives,
Tremper sa tête en feu dans les brises du soir.
Mais la fête obstinée, en notes fugitives,
Courait autour de lui ; là-bas, sous le ciel noir,

Les pâtres, suspendus au versant des collines,
Chantaient pour son hymen les strophes fescennines ;
Les villages dansaient, et Paulus aux abois,
Sous ses pieds, en passant faisait craquer les noix
Dont on avait semé les routes Tiburtines :
« O Vénus !... cria-t-il, d'une tremblante voix,

» A quoi bon dans les cieux, comme une raillerie,
» Sur mon front abattu secouer ton fanal ?
» Ne pouvais-tu du moins, refusant le signal,
» Cacher pour cette nuit ta lumière chérie ?...
» Hélas ! j'irai tout seul dans ma chambre fleurie,
» M'étendre, en sanglotant, sur le lit nuptial !

» Les gais musiciens, parmi les feux sans nombre,
» Attendent le cortége et les époux nouveaux.
» Les flûtes se tairont et la nuit sera sombre.
» Marcia ! Marcia ! devant les cinq flambeaux
» Je ne déferai pas ta ceinture !... et dans l'ombre
» Je ne sentirai pas, de tes cheveux si beaux,

» Rouler les flots épars !... Mon seul bien sur la terre,
» Quoi ! mort ! évanoui ! disparu sans retour !
» Que faire maintenant de ce cœur plein d'amour ?

» De mon sang? de ma vie? O misère! misère!
» Un autre sur son sein l'étreindra quelque jour;
» Un autre quelque jour ne sera pas son frère!...

» — Paulus! dit une voix, quelqu'un te reste encor!... ».
Le jeune homme effaré fit un pas en arrière :
« Oh! je le sais trop bien!... dit-il avec effort,
» C'est mon mauvais génie envoyé sur la terre!
» Parle! que te faut-il à cette heure dernière?
» Je suis tombé si bas, que je me ris du sort!...

» — Paulus, dit Melænis, je t'aime avec démence!
» Je t'aime avec fureur! Ma haine et ma vengeance,
» Tu n'as donc pas compris que c'était de l'amour?
» Hélas! courbant le front sous mon fardeau trop lourd,
» J'ai baisé tes pieds nus, et tu fus sans clémence!
» J'ai frappé ta poitrine, et ton cœur était sourd!...

» Tu connais maintenant cette longue torture
» Qui fait le jour sans joie et la nuit sans sommeil ;
» Tu sais le sang qui bout, à la lave pareil,
» La bouche qui frémit, la tempe qui murmure ;
» Oh ! tu peux mesurer mon mal à ta blessure,
» Et dire ce qu'on souffre au moment du réveil ! »

Elle avait dans la voix une musique étrange ;
Et Paulus l'écoutait, comme les matelots
La sirène qui chante, assise au bord des flots.
Depuis quelques instants, dans le ciel sans mélange,
Des nuages flottaient ainsi que des îlots,
Et parfois, un éclair glissait comme une frange

A l'horizon plus noir. Ce que sentait Paulus,
Ce n'était pas l'amour ni l'ivresse insensée,
Mais l'engourdissement de toute la pensée,

Mais la froide sueur sur ses membres perclus.
Comme en un songe affreux, sa poitrine oppressée
S'épuisait pour crier en spasmes superflus !

Une puissance occulte envahissait son âme,
Des tonnerres lointains roulaient au fond des cieux :
« Qu'es-tu donc? lui dit-il en ouvrant de grands yeux,
» Où prends-tu cette voix qui charme et cette flamme
» Qui, dans tes longs regards, brille comme une lame?
» Quel effrayant destin nous enchaîna tous deux?...

» — Que t'importe, ô Paulus ! s'écria la danseuse,
» Aimons-nous ! aimons-nous ! cela seul est réel !
» Viens cacher nos baisers dans la nuit orageuse !
» Notre torche d'hymen, c'est la tempête au ciel !
» Nous fuirons ; nous aurons quelque retraite ombreuse
» Pour y faire, à nos cœurs, un exil éternel !...

» Viens ! qu'attends-tu ? partons ! Pour nos désirs immens
» Paulus, la vie est courte, et le monde est étroit.
» C'est un souffle fatal qui me pousse vers toi.
» Notre bonheur est fait de pleurs et de vengeances,
» Et cet amour terrible aura des violences
» Pleines de volupté, de délire et d'effroi ! »

Sa voix tomba ; le vent soulevait la poussière,
La tempête grondait, et je ne sais comment,
Mais leurs bouches en feu s'unirent lentement ;
Tour à tour voilés d'ombre, ou baignés de lumière,
Ils se tenaient debout, sous le ciel écumant,
Et s'embrassaient tous deux aux éclats du tonnerre !

Mais tout à coup, le bruit d'un pas retentissant
Frappa l'ombre, un fer nu brilla près d'un visage.
« A moi ! je suis blessé !... » dit Paulus frémissant.

Puis il tomba d'un bloc, sans parler davantage,
Et la danseuse vit, aux lueurs de l'orage,
Un soldat qui fuyait, avec son glaive en sang!

Ce que fit Melænis, après cette aventure,
Je l'ignore! ô lecteur! Vint-elle au cabaret
Trouver Pantabolus et payer la blessure?
Dansa-t-on cette nuit aux bouges de Suburre?
J'ai cherché vainement; l'hôtelier, fort discret,
N'a pas, même à prix d'or, dévoilé le secret.

Commode, l'empereur, eut une fin tragique ;
Trahi par ses amis, malgré son nom divin,
Hercule rendit l'âme, étranglé dans son bain.
Quant à Pantabolus, il partit pour l'Afrique,
Fut fait centurion, tomba d'un coup de pique,
Et regretta surtout les filles et le vin.

Aux festins du patron, s'arrondissant la panse,
Stellio vécut vieux et devint gras à lard.
Le muletier prit femme et se pendit plus tard.
Le bon Polydamas, le maître d'éloquence,
Comme il se promenait un jour sans méfiance,
Mourut d'un barbarisme entendu par hasard.

Bacca fut l'inventeur de la sauce troyenne,
Ou la poussa, du moins, à sa perfection.
Le bouffon se noya dans la marmite pleine,

Un soir qu'à la cuisine il volait un bouillon.

Marcia? — le bruit court qu'elle se fit chrétienne.

Marcius? — il creva d'une indigestion!

FIN

TABLE

Chant premier. 1
Chant deuxième. 25
Chant troisième. 69
Chant quatrième. 121
Chant cinquième. 177

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

NOV 17 1937